



Éditions de l'Olivier

Ecstasy

IRVINE WELSH



IRVINE WELSH

Ecstasy

Trois contes
d'amour chimique

*Traduit de l'anglais
par Alain Defossé*

Marges

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage est parue en 1996
chez Jonathan Cape, Londres, sous le titre : *Ecstasy*.

ISBN 2-87929-152-6

© Irvine Welsh, 1996.

© Éditions de l'Olivier/Le Seuil
pour l'édition en langue française, 1999.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sandy MacNair

Avec mon amour extatique, et plus encore, à Anne, à mes amis et à ma famille, à tous les gens bien – vous vous reconnaîtrez.

Merci à Robin, de la maison d'édition, pour son travail et son aide.

Merci à Paolo pour les raretés de Marv, surtout « Piece of Clay » ; à Toni pour l'eurotechno ; à Janet et Tracy pour la happy-house ; et à Dino et Frank pour la tchatche. Et puis à Antoinette pour la chaîne, et à Bernard pour la piaule.

De l'amour aussi pour toutes les bandes d'Édimbourg, Glasgow, Amsterdam, Londres, Manchester, Newcastle, New York, San Francisco et Munich.

Gloire aux Hibeas.

Et pas de blague.

*They say that death kills you, but death
doesn't kill you. Boredom and indifférence kill
you.*

I Need More, Iggy Pop

Lorraine à Livingston

*Une romance rave,
style Régence*

Pour Betty Donovan et Gary Dunn

1. Les chocolats de Rebecca

Assise dans sa vaste serre, Rebecca Navarro contemplait le jardin frais et brillant. Perky était au fond, près du mur de vieilles pierres, en train de tailler les massifs de rosiers. Elle distinguait presque ce léger pli de concentration si familier sur son front, malgré sa vision déformée par le soleil que les vitres lui réfléchissaient en plein visage. Elle se sentait somnolente, comme flottante et démembrée par la chaleur. Succombant à celle-ci, elle laissa glisser d'entre ses mains le lourd tapuscrit qui tomba sur la table basse en verre, avec un bruit sourd. La couverture indiquait :

SANS TITRE – TRAVAIL EN COURS

(Les Aventures de Miss May, collection « Régence » n° 14)

Un nuage noir et menaçant passa devant le soleil, libérant Rebecca de son emprise. Elle en profita pour jeter un rapide coup d'œil à son reflet dans la porte vitrée à présent assombrie, coup d'œil qui suscita en elle un bref sursaut de dégoût, sur quoi elle quitta la position de profil pour s'examiner bien en face, les joues rentrées. Cette nouvelle image de soi occulta celle des chairs-qui-pendent-et-foutent-en-l'air-la-ligne-de-la-mâchoire, et Rebecca considéra comme légitime de s'accorder une petite récompense.

Perky était tout absorbé par le jardinage, ou faisait semblant. Les Navarro louaient pour le jardin les services d'un professionnel qui s'acquittait scrupuleusement de sa tâche, mais Perky trouvait sans cesse un prétexte pour bricoler au-dehors. Il prétendait que cela l'aidait à réfléchir. Rebecca avait beau chercher, elle ne voyait pas, mais pas du tout, à quoi son mari aurait bien pu réfléchir.

Malgré l'air absorbé de Perky, c'est une main preste et furtive qu'elle tendit vers la boîte. Elle en souleva le couvercle et préleva vivement, de la couche inférieure, deux truffes au rhum qu'elle se fourra dans la bouche, manquant s'évanouir tant la sensation était malsaine et écœurante, et se mit à mâcher énergiquement. L'idée était de les consommer aussi rapidement que possible ; ainsi, on avait le sentiment de pouvoir leurrer l'organisme

qui, recevant les calories en bloc, les filtrerait comme deux éléments insignifiants.

Cette illusion fit long feu, comme la douceur écœurante, délicieusement immonde, atteignait son estomac. Elle *sentait* son organisme absorber lentement, péniblement, ces affreux poisons et inventorier méticuleusement calories et toxines avant de les répartir entre les parties du corps où elles feraient le plus de ravages.

Donc, Rebecca pensa tout d'abord qu'elle était sujette à l'une de ses habituelles crises d'anxiété, puis cela surgit : une douleur brûlante, qui montait. Il lui fallut deux secondes avant que lui apparaisse l'éventualité, puis l'évidence qu'il s'agissait d'autre chose. Elle n'arrivait plus à respirer, ses oreilles se mettaient à tinter, le monde à tourbillonner autour d'elle. Rebecca tomba lourdement de son fauteuil sur le sol de la serre, les mains à la gorge, le visage tordu d'un côté, salive et chocolat s'écoulant de sa bouche.

À quelques mètres de là, Perky taillait les massifs de rosiers. Ils ont besoin d'être traités, les pauvres mecs, se dit-il, reculant d'un pas pour contempler son œuvre. Du coin de l'œil, il vit quelque chose qui se contorsionnait sur le sol de la serre...

2. Yasmine à Yeovil

Yvonne ramassa l'exemplaire des *Aventures de Yasmine à Yeovil*, par Rebecca Navarro. Elle s'était toujours moquée de sa mère, fanatique de cette série de romans à l'eau de rose connue sous le nom des *Aventures de Miss May* (collection « Régence »), mais elle n'arrivait pas à lâcher ce livre-là. Elle se disait que son emprise sur elle devenait parfois quelque chose d'effrayant. Yvonne se redressa en position du lotus dans son fauteuil d'osier tressé, lequel, avec le lit à une place, la penderie de bois, la commode et le lavabo miniature, garnissait chichement la petite chambre rectangulaire qu'elle occupait dans le foyer des infirmières de St Hubbin's Hospital, à Londres.

Elle dévorait avec avidité les deux dernières pages du livre, point culminant de ce roman précis. Yvonne Croft savait ce qui allait arriver. Elle savait que Miss May, la redoutable entremetteuse (laquelle apparaissait dans tous les romans de Rebecca Navarro, sous différentes personnalités), dévoilerait le vrai visage de cette immonde canaille de Sir Rodney de Moumey, et que l'amoureuse, la tempétueuse, l'indomptable Yasmine Delacourt retrouverait son véritable amour, le brillant Tom Resnick, tout comme dans le précédent ouvrage de Rebecca Navarro, *Les Aventures de Lucy à Liverpool*, l'adorable héroïne se voyait sauvée de l'enlèvement, du navire de contrebandiers et d'une vie d'esclavage aux mains du sinistre Milburn d'Arcy par le brillant Quentin Hammond, fonctionnaire à la Compagnie des Indes.

Yvonne n'en poursuivait pas moins sa lecture avec enthousiasme, transportée dans un univers romanesque, un univers où l'on ne connaissait pas les gardes de huit heures au service de gériatrie, à s'occuper de gens à demi décomposés, incontinents, devenus des caricatures flasques, sifflantes, cassantes, dénaturées d'eux-mêmes et attendant de mourir.

Tom Resnick filait comme le vent. Il savait que sa fidèle jument souffrait le martyre, et qu'il risquait de blesser cette bête si loyale, si noble, en la poussant avec une telle sauvagerie. Et pour quoi cela ? Le cœur lourd, Tom savait qu'il ne parviendrait jamais à Brondy Hall avant que Yasmine n'ait été unie par le mariage au misérable Sir Rodney de Mournay, cet escroc qui, à l'insu de son ange bien-aimé, se préparait à lui dérober sa fortune et à réduire l'adorable créature au rôle de concubine emprisonnée.

Au cours du bal, Sir Rodney se montra détendu et souriant, jamais Yasmine n'avait été plus belle. Ce soir même, il prendrait sa vertu, et combien Sir Rodney savourerait la reddition de cette pouliche rétive... Lord Beaumont se tenait aux côtés de son ami.

— Votre promesse est un véritable trésor. Pour être franc, Rodney, mon cher ami, je pensais que vous ne parviendriez jamais à gagner son cœur, étant persuadé qu'elle nous considérait comme deux méprisables individus.

— Ne sous-estimez jamais un chasseur, mon ami, sourit Sir Rodney. J'ai infiniment trop l'expérience du gibier pour commettre cette erreur de serrer l'animal de trop près. Je me suis contenté d'attendre, en retrait, le moment idéal pour me dresser et lui administrer l'estocade.

— En expédiant ce gêneur de Resnick au-delà des mers, parierais-je.

Sir Rodney leva un sourcil et baissa la voix.

— Mon ami, un peu de discrétion, je vous en prie. Il jeta aux alentours un regard subreptice puis, convaincu que personne ne les avait entendus par-delà les échos de l'orchestre qui entonnait une valse, poursuivit : — Oui, j'ai fait en sorte que Resnick se voie soudainement muté dans les Sussex Rangers, et doive partir pour la Belgique. Nous pouvons même espérer que les fins tireurs de Boney ont déjà expédié en enfer l'âme de ce coquin, à l'heure où nous parlons !

— Excellente chose, sourit Beaumont, car dame Yasmine ne s'est hélas pas comportée avec la délicatesse que l'on est en droit d'attendre d'une jeune femme bien élevée. Elle a semblé n'éprouver nul embarras, lors de notre visite, mais s'est montrée tout émue par celui qui n'est, somme toute, guère qu'un galopin — et certainement fort indigne d'intérêt pour qui montre quelque désir d'élévation sociale !

— Oui, Beaumont, l'appel de la plèbe existe toujours chez une jeune jument, mais ce penchant doit être brisé si l'on veut qu'elle devienne une épouse respectueuse. C'est ce penchant que je vais briser ce soir même !

Sir Rodney ne s'était pas aperçu qu'une vieille fille dissimulait sa haute taille derrière la tenture de velours. Miss May avait tout entendu. Elle s'éclipsa et disparut au cœur de la foule des invités, l'abandonnant à la pensée de Yasmine. Cette nuit serait...

Yvonne fut interrompue dans sa lecture par un coup frappé à la porte. C'était son amie Lorraine Gillespie. – T'es de nuit, Yvonne ? Lorraine sourit. Un sourire bizarre, se disait Yvonne, qui semblait toujours s'adresser à quelque chose d'invisible derrière son interlocuteur. Quelquefois, quand elle vous regardait comme ça, on aurait cru qu'il ne s'agissait même plus de Lorraine.

— Ouais, ça fait chier. Cette connasse de sœur Bruce ; une vieille pouffiasse, voilà ce que c'est.

— Tu devrais voir sœur Patel... ou plutôt l'entendre, grimaça Lorraine. « Vous changerez les draps, n'est-ce paaaaas, et ensuite vous ferez la tournée de médicaments,'spaaaaas, et ensuite vous prendrez les températures,'spaaaaas, et ensuite,'spaaaaas... »

— Ouais... Sœur Patel. Encore une ancienne pute, celle-là.

— Yvonne, ça ne t'ennuie pas si je me fais un jus ?

— Oh ouais, désolée... Tu branches la bouilloire, si tu veux. Excuse-moi, je suis nulle, mais il faut que je finisse ce bouquin.

Lorraine se glissa derrière Yvonne, remplit la bouilloire à l'évier et la brancha. Au passage, elle se pencha sur la chaise, inhalant profondément la fragrance mêlée du parfum et du shampooing de son amie. Elle se surprit à faire rouler, entre le pouce et l'index, une mèche de ses cheveux blonds et lustrés.

— Mince, Yvonne, tu as vraiment des cheveux superbes, maintenant. C'est quoi, ton shampooing ?

— Ce truc de chez Schwartzkopf. Tu aimes bien ?

— Ouais, fit Lorraine, avec une curieuse sécheresse dans la gorge. J'aime bien.

Elle se retourna vers l'évier, débrancha la bouilloire.

— Alors, tu sors en boîte, ce soir ? demanda Yvonne.

— Tu sais, moi, pour sortir, je suis toujours d'attaque, répondit Lorraine avec un sourire.

3. Les cadavres de Freddy

Il n'y avait rien de tel que la vue de la viande froide pour faire bander Freddy Royle.

— Plutôt abîmée, celle-là, déclara Glen, le technicien du labo, en roulant le corps dans la morgue de l'hôpital.

Freddy avait du mal à contrôler sa respiration. Il examina le cadavre. — Elle a dû être plutôt mignonne, heeeiinnn, fit-il d'une voix rauque, avec son accent traînant du Somerset. Accident de voiture, heeeiinnn ?

— Ouais. Pauvre fille. Sur la M 25. Le temps qu'on la sorte du tas de tôle, elle avait perdu trop de sang, marmonna Glen, mal à l'aise. Il était vaguement écœuré. Généralement, pour lui, un macchab, c'était un macchab, et il en avait vu dans tous les états. Mais parfois, quand c'était quelqu'un de jeune, ou dont la beauté restait évidente dans cette photographie en trois dimensions qu'il laissait de lui, le sentiment du gâchis, de la stupidité de tout cela le submergeait. Et là, c'était le cas.

Une des jambes de la fille était tailladée jusqu'à l'os. Freddy caressa l'autre. Lisse, en parfait état. — Encore un peu tiède, heeeiinnn, fit-il remarquer. Un peu trop tiède à mon goût, pour être franc.

— Euh, Freddy..., intervint Glen.

— Oh, désolé, mon vieux, sourit Freddy, tirant son portefeuille et comptant quelques billets qu'il tendit à Glen.

— Merci, à plus, dit Glen, empochant l'argent avant de filer.

Glen palpait les billets dans sa poche, tout en se dirigeant d'un pas vif vers l'ascenseur, pour se rendre à la cantine. Cette partie du rituel, la remise du pognon, l'excitait et l'humiliait tout à la fois. Il n'arrivait pas à déterminer lequel de ces deux sentiments l'emportait. Pourquoi se refuserait-il une part du gâteau, si les autres étaient dans le coup ? Les autres, ces trous du cul qui possédaient plus que lui n'aurait jamais : les administrateurs de l'hôpital.

Oui, le conseil d'administration était parfaitement au courant, au sujet de Freddy Royle, se répétait Glen avec dégoût. *Ils* connaissaient le secret du présentateur de talk-shows télévisés, animateur de « De vous à moi », l'émission-culte des cœurs solitaires, auteur de plusieurs ouvrages, parmi

lesquels *Le Cricket* par Freddy Royle, *Le Somerset* de Freddy Royle, *Somerset : le Génie de l'Ouest*, *Balades dans l'Ouest avec Freddy Royle* et *101 Tours de magie pour vos soirées*. Oui, ces enfoirés du conseil d'administration savaient parfaitement ce que cet ami distingué, l'oncle favori, le tonton débonnaire et affectueux de tout un pays, faisait avec les macchabées qui entraient ici. Cela dit, Freddy apportait des millions de livres à l'institution, grâce à ses collectes de fonds. Ce qui augmentait d'autant le prestige des administrateurs, et faisait de St Hubbin's Hospital le navire amiral des établissements *privés*. Ils n'avaient qu'à écraser le coup et lui fournir un cadavre de temps en temps.

Glen pensa à Sir Freddy, en train de rejoindre quelque paradis sans amour à grands coups de queue dans de la bidoche. À la cantine, il prit la file et examina la nourriture proposée. Renonça au sandwich au bacon et opta pour le fromage fondu. Il pensait à Freddy, à la vieille blague nécrophile : à force d'enculer les mouches, ça va moucharder. Ce ne serait pas Glen, en tout cas : Freddy payait trop bien. À propos d'argent et de ce qu'on peut en faire, Glen tourna ses pensées vers AWOL, qui passait au SW1 Club le soir même. Elle y serait sûrement – elle y allait souvent le samedi –, ou bien au Garage City, Shaftesbury Avenue. C'était Ray Harrow, un des machinos, qui le lui avait dit. Ray était à fond dans la jungle ; il avait le même *modus operandi* que Lorraine. Il était chouette, Ray, il lui avait prêté des cassettes. Glen n'y arrivait pas, avec la jungle, mais il essaierait, pour Lorraine. Lorraine Gillespie. La belle Lorraine. Lorraine Gillespie, infirmière stagiaire. Il savait qu'elle travaillait dur : une fille consciencieuse, dévouée à son service. Il savait qu'elle s'éclatait dur : AWOL, The Gallery, le Garage City. Ce qu'il voulait savoir maintenant, c'était comment elle faisait l'amour.

Arrivé au bout de la file avec son plateau, il paya à la caisse, et vit une infirmière assise à une table, la blonde. Il ne connaissait pas son nom, tout ce qu'il savait, c'était que c'était une amie de Lorraine. Apparemment, elle commençait son service. Glen songea à s'installer à côté d'elle, à lui parler, peut-être même à la faire parler pour en savoir plus sur Lorraine. Il se dirigea vers la table puis, cédant à une brusque impulsion, un truc nerveux, se laissa tomber sur une autre chaise, à deux tables de là. Tout en mangeant son sandwich, il se maudissait pour sa faiblesse. Lorraine. S'il n'avait pas assez de cran pour parler à sa copine, comment trouverait-il le moyen de lui parler à *elle* ?

Puis elle se leva, et lui adressa un sourire en passant devant lui. Il reprit courage. La prochaine fois, il lui parlerait, et la fois suivante, il lui parlerait quand elle serait *avec Lorraine*.

De retour dans le vestibule de la morgue, il entendit Freddy au travers de la porte. Il n'aurait pas supporté de voir ça, mais il guetta les bruits derrière les portes battantes. Entendit Freddy qui haletait – Wahhh, wahhh, wahhh, c'est fameux, heeeiinnn, c'est fameeeeuux !

4. L'admission

L'ambulance fut vite là, mais le temps parut long à Perky. Il observait Rebecca qui hoquetait et gémissait sur le sol de la serre. Il lui prit la main, mal à l'aise. – Allez, courage, ma vieille, ils sont en route, dit-il une fois ou deux.

— Tu vas t'en sortir magnifiquement, ajouta-t-il tandis que les ambulanciers la chargeaient sur un fauteuil et lui posaient un masque à oxygène sur le visage avant de la rouler à l'arrière du véhicule. Il avait l'impression de regarder un film muet sur lequel ses propres paroles d'encouragement faisaient comme une bande-son décalée. Puis Perky s'aperçut que Wilma et Alan Fosley observaient la scène, au-dessus de la haie. – Tout va bien, assura-t-il, tout va bien.

Les ambulanciers, pour leur part, l'assurèrent que tout irait pour le mieux, laissant entendre qu'il s'agissait là d'une crise bénigne. Cela avec une conviction parfaitement contrariante, qui ne fit que lui casser le moral. Perky se surprit à espérer ardemment qu'ils se trompaient, et qu'un médecin établirait un diagnostic moins positif.

Il se mit à transpirer, tout en passant en revue les différentes possibilités :

Meilleur scénario : elle crève, je suis sur le testament, j'empoché.

Moins bon, mais ça va encore : elle se remet et continue à écrire, pour finir rapidement le prochain roman de la série.

Il eut un frisson, s'apercevant qu'en fait il tournait autour du pire des scénarios : Rebecca se retrouve handicapée, d'une manière ou d'une autre, peut-être même réduite à l'état de légume, et elle est incapable d'écrire mais nous coûte un maximum.

— Vous ne nous accompagnez pas, Mr Navarro ? s'enquit un des ambulanciers d'une voix résolument accusatrice.

— Vous passez devant, les gars, je vous suis en voiture, répondit sèchement Perky. Il avait pour habitude, en matière de relations sociales, de donner des ordres aux gens de cette classe-là, et trouvait exaspérante cette prétention de *lui* dire quoi faire. Il regarda les rosiers-buissons. Oui, un bon coup de produit, ce ne serait pas du luxe. À l'hôpital, il allait falloir

supporter toutes les formalités et les complications d'usage pour faire admettre la vieille. Oui, il fallait les traiter maintenant, pas de doute.

L'œil de Perky fut attiré par le manuscrit qui gisait sur la table basse. La couverture était souillée de vomi chocolaté. Non sans dégoût, il en essuya le maximum à l'aide d'un mouchoir, révélant le papier humide et gondolé.

Il l'ouvrit et se mit à lire.

5. Sans titre – Travail en cours
(Les Aventures de Miss May, n° 14)

Page 1

Le plus modeste des feux suffisait à chauffer la salle de classe, petite et intime, dans la vieille maison du pasteur de Selkirk. Chose que le ministre du culte, le révérend Andrew Beattie, homme bien connu pour son sens de l'économie, considérait comme un avantage certain.

L'épouse d'Andrew, Flora, compensait cette frugalité par une singulière extravagance. Elle avait accepté ce mariage au-dessous de sa condition, où l'argent serait compté, mais si elle apprenait à devenir ce que son époux appelait « pragmatique » dans la vie quotidienne, aucune circonstance ne parvenait à déloger l'extravagance profondément ancrée en son âme. Loin de s'en plaindre, Andrew ne l'en aimait que plus. La pensée que cette créature merveilleuse, magnifique, avait abandonné la brillante société londonienne pour l'existence qu'il lui offrait confirmait à ses yeux le pouvoir de sa vocation, et la pureté de l'amour de sa femme.

Leurs deux filles, pelotonnées devant le feu, avaient hérité de l'extravagance d'esprit de Flora. L'aînée, Agnes Beattie, dix-sept ans et une beauté de porcelaine, rejeta en arrière ses cheveux aile de corbeau pour contempler la pleine page du Ladies Monthly Muséum ouvert devant elle. – Cette robe du soir est une pure merveille ! Regarde, Margaret ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme, tendant brusquement la page à sa sœur cadette d'un an, qui entretenait machinalement les maigres braises – corselet de satin bleu fermé devant par des diamants !

Margaret se dressa d'un bond, tentant d'arracher la feuille des mains de sa sœur. Agnes resserra sa prise, et son cœur se serra douloureusement à l'idée que le papier allait se déchirer, mais elle parvint à garder un ton admirablement condescendant pour ajouter en riant : – Mais ma chère sœur, tu es infiniment trop jeune pour t'intéresser à de telles choses !

— Je t'en prie, donne-le-moi ! implora Margaret, tout en relâchant sa prise. Tout à leur frivolité, les deux sœurs n'avaient pas remarqué l'arrivée de leur nouvelle gouvernante. L'Anglaise, grande et maigre, l'air d'une

vieille fille, fit claquer sa langue. – Voici donc à quel comportement je dois m’attendre, de la part des deux filles de ma chère amie Flora Beattie ! fit-elle d’une voix forte. Dorénavant, je vois que je devrai y réfléchir à deux fois avant de m’absenter !

Les deux jeunes filles prirent l’air gêné, mais Agnes sut déceler la note d’espièglerie dans la semonce de la gouvernante. – Mais madame, si je dois être présentée à la bonne société, à Londres de plus, il faut bien que je songe à ma tenue !

La femme la regarda. – Éducation, sens de l’étiquette, telles sont les qualités primordiales pour une jeune femme introduite dans la bonne société, plus que les fanfreluches qu’elle porte. Pensez-vous que votre chère maman, ou votre père, le bon révérend, malgré son austérité, aimeraient vous voir dans l’embarras sous ce rapport, dans les bals de Londres ? Laissez la question de votre garde-robe à ces mains compétentes, ma fille, et portez votre attention vers des sujets plus urgents !

— Oui, Miss May, dit Agnes.

Cette jeune fille possède quelque chose d’indomptable, se dit Miss May, tout comme sa mère. Celle-ci était une amie de longue date de la gouvernante – depuis l’époque, en fait, où Amanda May et Flora Kirkland avaient fait ensemble leurs débuts dans la bonne société londonienne.

Perky jeta le manuscrit sur la table basse. – Quel ramassis d’imbécillités, fit-il à voix haute. De la super-merde ! Elle est en forme, la salope. Elle va nous rapporter encore un vieux paquet de pognon ! Il se frotta les mains avec allégresse, tout en se dirigeant d’un pas résolu vers les massifs de rosiers. Soudain, une violente angoisse le saisit, et il retourna en toute hâte dans la serre, reprit le manuscrit. Le feuilleta, jusqu’à la fin. Il s’arrêtait page quarante-deux et, à partir de la page vingt-six, dégénérait en une suite de remarques aussi sommaires qu’inintelligibles, et de bouts de notes griffonnés en marge. Il était loin, très loin d’être achevé.

J’espère qu’elle va se remettre, pensa Perky. Et il ressentit le besoin urgent, incontrôlable, d’être au chevet de son épouse.

6. La découverte de Lorraine et Yvonne

Lorraine et Yvonne se préparaient pour leur service. Ensuite, elles iraient acheter des vêtements car, ce soir, elles avaient rencard dans un club jungle ou passait Goldie. Lorraine était vaguement agacée de voir Yvonne toujours le nez dans son bouquin. Ça allait, pour elle ; elle n'avait pas sœur Patel sur le dos. Elle allait faire une réflexion à son amie, et lui dire de se dépêcher un peu, quand le nom de l'auteur sur la couverture lui sauta aux yeux. Elle observa le livre, et la photo d'une ravissante jeune femme qui en ornait la dernière page. C'était un très vieux portrait, et, sans le nom, elle n'aurait jamais reconnu Rebecca Navarro.

— Putain ! fit Lorraine, le regard agrandi. Tu vois ce truc que tu lis ?

— Oui, quoi ? Yvonne contempla la couverture glacée, imprimée en relief. Au dos, une jeune femme en corsage échancré faisait une moue rêveuse.

— Tu sais qui l'a écrit ? Là, derrière ?

— Rebecca Navarro ? fit Yvonne, le retournant.

— Elle est entrée à Dean hier soir, service 6. Elle a eu une attaque !

— C'est dingue ! Elle est comment ?

— Je sais pas... enfin, en tout cas, elle ressemble à ça comme mon cul ! Elle m'a l'air un peu barjo, mais bon, elle vient d'avoir une attaque, hein...

— Ça peut être un bon plan, fit Yvonne avec un sale sourire. Tu peux peut-être en tirer un petit quelque chose, non ?

— Ouais, je vais voir ça, dit Lorraine. Et puis elle est vachement grosse en plus. C'est pour ça qu'elle a eu son attaque. Une vraie vache, tu verrais ça !

— Pfffuuuu ! Tu te rends compte, avoir cette tête-là, et se laisser aller !

— Ouais, mais en attendant – Lorraine regarda sa montre – on ferait mieux de s'agiter, tu ne crois pas ?

— Ouais... Yvonne coma une page et se leva pour se préparer.

7. Le dilemme de Perks

Rebecca pleurait. Comme tous les jours cette semaine, quand il venait la voir. Perky était extrêmement préoccupé. Rebecca en pleurs, cela signifiait qu'elle était déprimée. Rebecca déprimée, cela signifiait qu'elle n'écrivait pas, qu'elle ne pouvait pas écrire. Rebecca incapable d'écrire, cela... bref, Rebecca laissait toujours l'aspect matériel des choses aux mains de Perky, qui en retour lui décrivait une situation financière infiniment plus reluisante qu'elle ne l'était en réalité. Perky avait certains frais, à l'insu de Rebecca. Certains besoins ; des besoins, considérait-il, que cette vieille peau pourrie d'égoïsme ne pourrait jamais comprendre.

Leur relation était entièrement basée sur sa soumission à lui à son ego à elle, l'oubli de ses besoins à lui au profit de son infinie vanité à elle, ou du moins en aurait-il été ainsi s'il n'avait pas su se ménager une vie privée. Il pensait avoir bien droit à quelques compensations. C'était, par nature, un homme fait pour le luxe, aussi extravagant en fait que les héroïnes de ses saloperies de romans.

Il l'examina d'un œil froid, évaluant l'étendue des dégâts. Ce n'avait pas été ce que les médecins appelaient une attaque sérieuse. Rebecca n'avait pas perdu l'usage de la parole (hélas, pensait Perky) et il avait la certitude que ses facultés de jugement n'étaient pas affectées (tant mieux). Mais ça avait tout de même l'air assez vilain. Tout un côté de son visage évoquait un bout de plastique laissé trop près du feu. Il avait tenté d'éloigner les miroirs de ce vieux chameau obsédé par son aspect, mais sans y parvenir. Elle avait insisté jusqu'à ce que quelqu'un lui en donne un.

— Oh, Perky, je suis affreuse à voir ! gémit Rebecca, observant sa gueule délabrée dans le miroir.

— Mais c'est absurde, ma chérie. Cela va s'arranger, tu vas voir !

Un peu d'honnêteté, ma vieille, tu n'as jamais été un prix de beauté. Trop grasse, toujours à te bourrer de chocolats à la con. C'est d'ailleurs ce qu'avaient déclaré les médecins. Obèse, voilà le terme qu'ils avaient employé. A quarante-deux ans seulement, soit neuf ans de moins que lui, mais qui l'aurait cru ? Vingt kilos de trop. Quel mot extraordinaire : obèse. Et la manière dont le toubib l'avait prononcé, de façon clinique, médicale,

sans concession. Elle avait accusé le coup. Il s'en était aperçu. Ça l'avait piquée au vif.

Malgré cette altération de son visage, Perky ne pouvait, à sa grande stupéfaction, discerner aucune réelle dégradation esthétique chez Rebecca, depuis l'attaque. En fait, se disait-il, cela faisait longtemps qu'elle le dégoûtait. Peut-être même l'avait-elle toujours dégoûté : son infantilisme, son obsession de soi, son goût des salades et, surtout, son obésité. Elle était pitoyable.

— Oh, Perks, mon chéri, tu le penses vraiment ? gémit Rebecca, pour elle-même plus que pour Perky, puis elle se tourna vers l'infirmière qui arrivait, Lorraine Gillespie. — Cela va s'arranger, dites-moi ?

Lorraine lui sourit. — Ah, mais bien sûr que oui, Mrs Navarro.

— Tu vois ? Il faut écouter cette charmante demoiselle, sourit Perky, levant un sourcil broussailleux en direction de Lorraine et la fixant d'un regard insistant, qui se conclut sur un clin d'œil.

De l'eau qui dort, celle-là, se dit Perky. Il se voyait comme un connaisseur, en matière de femmes. Parfois, pensait-il, la beauté vous emportait d'un seul coup, on partait en flèche, puis on s'y habitait. Mais les meilleurs coups, comme cette petite infirmière écossaise, étaient celles qui s'infiltraient lentement mais sûrement, en vous montrant une facette différente chaque fois, une nouvelle humeur, une expression inédite. Elles vous laissaient vous créer une image vague, floue, cotonneuse d'elles-mêmes, puis vous regardaient d'une certaine façon et la saccageaient sans vergogne.

— Oui, dit Rebecca en faisant la moue, ma chère petite infirmière. Elle est si gentille, si aimable, n'est-ce pas, ma petite ?

Lorraine se sentit tout à la fois flattée et humiliée. Elle ne pensait qu'à une chose, la fin du service. Ce soir, ç'allait être quelque chose. Goldie !

— Et je peux vous dire que Perky vous aime bien ! reprit Rebecca d'une voix chantante. Quel don Juan, n'est-ce pas, Perks ?

Perky s'arracha un sourire.

— Mais c'est un tel amour, tellement romantique, je ne sais pas ce que je deviendrais sans lui.

Sa cote personnelle auprès de Rebecca lui paraissant plus haute que jamais, Perky, d'instinct, déposa sur son armoire un lecteur de cassettes assorti de quelques cassettes vierges. Peut-être un peu maladroit, se dit-il, mais il n'en pouvait plus. — Et si tu inventais quelques nouvelles

manigances de cette entremetteuse de Miss May ? Cela te changerait peut-être les idées, ma chérie...

— Oh, Perks... Je serais parfaitement incapable d'écrire des histoires d'amour en ce moment. Regarde-moi. Je suis à faire peur. Comment veux-tu que j' imagine la moindre idylle ?

Perky sentit une angoisse oppressante lui envahir toute la poitrine.

— C'est absurde. Tu es toujours la plus belle femme du monde, parvint-il à articuler entre ses dents serrées.

— Oh, Perky, mon chéri..., commença-t-elle, sur quoi Lorraine lui fourra un thermomètre dans la bouche, ce qui la fit taire.

Perks contemplait froidement le ridicule personnage, un sourire détendu toujours plaqué sur les lèvres. La duplicité lui était chose naturelle. Cela dit, le problème demeurait : sans un nouveau manuscrit des *Aventures de Miss May* (collection « Régence »), Giles, chez l'éditeur, ne cracherait pas les cent quatre-vingts sacs d'avance sur le prochain roman. Pire encore, il attaquerait pour rupture de contrat et réclamerait les quatre-vingt-dix versés sur le précédent. Et ces quatre-vingt-dix sacs étaient à présent dans la poche de divers bookmakers, bistrotiers, restaurateurs et prostituées londoniens.

Rebecca gagnait sans cesse du poids, non seulement littéralement, mais aussi comme écrivain. Le *Daily Mail* parlait d'elle comme du « plus grand auteur sentimental contemporain », tandis que le *Standard* la qualifiait de « princesse régente de Grande-Bretagne ». Et le prochain livre ferait des ventes records. Perks avait besoin de ce manuscrit, pour suivre *Les Aventures de Yasmine à Yeovil*, celles de *Paula à Portsmouth*, de *Lucy à Liverpool* et de *Nora à Norwich*.

— Il faut absolument que je lise vos livres, Mrs Navarro. Ma meilleure amie est une fanatique de vos romans. Elle vient de finir *Yasmine à Yeovil*, dit Lorraine, ôtant le thermomètre.

— Alors, vous aussi, vous les adorerez ! Perks, sois un amour, pense à apporter quelques livres pour ma petite infirmière... et, oh, ma petite, s'il vous plaît, appelez-moi Rebecca. Si, si, j'insiste, absolument, absolument. Bien sûr, je continuerai à vous appeler ma petite infirmière, parce que j'ai l'habitude maintenant, même si Lorraine est un nom parfaitement adorable. Vous avez l'air d'une jeune comtesse française... En fait, savez-vous que vous ressemblez à un portrait de Lady Caroline Lamb que j'ai vu un jour ? Un portrait flatteur, car elle n'a jamais été aussi jolie que vous, ma chérie, mais c'est une héroïne à moi : un personnage merveilleusement romantique,

ne craignant pas d'affronter le scandale au nom de l'amour, comme toutes les grandes femmes de l'histoire. Seriez-vous prête à affronter le scandale au nom de l'amour, ma petite ?

Ça y est, la vioque recommence à délirer, se dit Perks.

— J'en sais rien, hein, fit Lorraine avec un haussement d'épaules.

— Oh, moi je suis certaine que si. Il y a en vous ce côté sauvage, indomptable. Ne trouves-tu pas, Perks ?

Perky sentait monter sa tension artérielle, et une pellicule de sel se cristalliser sur ses lèvres. Cet uniforme... ces boutons... à défaire un à un... il se força à un sourire détaché.

— Oui, ma petite infirmière, continuait Rebecca, je vous vois en compagnie de Lady Caroline Lamb, lors d'un de ces grands bals de la Régence, traquée par des prétendants désirant tous valser avec vous... dansez-vous la valse, ma petite ?

— Non, moi je suis plutôt house, surtout la jungle et tout. Je ne déteste pas la trance et la garage et la techno et tout ça, histoire de bouger, mais bon, vous voyez ?

— Aimeriez-vous apprendre à valser ?

— J'en sais trop rien. Je suis plus genre house, hein. Et puis jungle, et tout. Goldie, ça c'est mon truc.

— Oh, mais il faut, il faut absolument, ma petite infirmière, insistait Rebecca, une moue déformant son visage bouffi.

Lorraine se sentait vaguement gênée sous le regard collant de Perky, et curieusement vulnérable dans son uniforme, comme si elle était un bibelot exotique, que l'on pouvait prendre dans sa main pour l'examiner. Il fallait continuer. Sœur Patel allait arriver, et ça irait mal, si elle ne se remuait pas un peu.

— De quelle région de la verte Écosse venez-vous ? s'enquit Perks en souriant.

— Livingston.

— Livingston, reprit Rebecca, cela sonne délicieusement. Retournez-vous bientôt faire un petit séjour là-bas ?

— Ouais, voir ma mère, tout ça.

Oui, elle avait quelque chose, cette infirmière écossaise, se disait Perks. Elle faisait plus qu'exciter ses hormones ; elle aidait Rebecca. Cette fille semblait l'enflammer, la ramener à la vie. Comme Lorraine s'éloignait, son

épouse se laissa de nouveau aller aux doléances et aux gémissements. Il était temps qu'il parte aussi.

8. L'indiscrétion de Freddy

Selon ses critères, Freddy Royle avait eu une journée fatigante, avant son arrivée tardive à St Hubbin's. Il avait passé toute la matinée aux studios, à enregistrer un numéro de « De vous à moi ». Un jeune garçon que Fred avait repéré au Marineland de Morecambe, en train de nager avec des dauphins, tandis que l'on ramenait ses grands-parents sur les lieux de leur lune de miel, se tortillait sur ses genoux, tout excité par le studio et provoquant également chez Freddy une excitation telle que l'on dut faire plusieurs prises. – Je les préfère tranquilles, déclara-t-il, très, très tranquilles. Cela n'amusait pas Barry, le producteur. – Pour l'amour de Dieu, Freddy, prends ton après-midi, bordel, et va tirer un macchabée à l'hôpital, gémissait-il. Tout ce que tu veux pour calmer un peu ta connerie de libido.

C'était là un bon conseil. – Ouuuuaaiiis, je vais faire ça, mon vieux, sourit Freddy, ordonnant à un grouillot de lui appeler un taxi de Shepherd's Bush à St Hubbin's. Tout en traversant l'ouest de Londres, les nerfs mis à vif par la lenteur intolérable du trafic, il changea d'avis et demanda au chauffeur de le déposer devant une librairie de Soho où il avait ses habitudes.

Freddy adressa un clin d'œil au type derrière la caisse avant de s'éloigner tranquillement vers le fond du magasin et de passer derrière. Là, un autre type, portant de curieuses lunettes à monture d'écaille, et qui buvait du thé dans une chope aux couleurs du Gillingham FC, sourit à Freddy. – Salut, Freddy, ça va bien, mon vieux ?

— Ça vaaaa, mon vieux Bertie. Et toi ?

— Oh, faut pas se plaindre. Tiens, j'ai quelque chose pour toi... Bertie ouvrit un placard verrouillé et fouilla parmi divers paquets recouverts de papier kraft, mettant enfin la main sur celui qui indiquait FREDDY, au feutre noir.

Sans l'ouvrir, Freddy désigna un rayonnage de livres, au mur. Bertie sourit. – On en a reçu quelques-uns, aujourd'hui. Il se dirigea vers le mur, saisit une poignée et ouvrit une porte. Derrière se trouvait une pièce étroite, garnie d'étagères métalliques couvertes de magazines et de cassettes vidéo.

Deux hommes étaient là, en train de parcourir les rayons. Freddy entra et referma la porte-bibliothèque derrière lui. Il reconnut l'un des hommes.

— Alors, Perks, mon vieeeeeuuux ?

Perky Navarro leva les yeux de la couverture des *Mille Langues de Lesbos*, n° 2, et lui adressa un sourire. – Freddy, vieux machin ! Comment ça va ? Il se tourna de nouveau vers le rayonnage, hésita un instant, puis sa main revint brusquement à une revue, car il était certain d'avoir reconnu un sosie de l'infirmière Lorraine Gillespie sur *Petites Chattes* 78. Il prit la revue, l'examina. Non, les cheveux, c'est tout.

— Ouuuaaaiis, moi, impeccable, commença Freddy, puis, s'apercevant que Perks avait l'esprit ailleurs : Quelque chose d'intéressant ?

— Je croyais que oui, mais non, hélas, répondit Perky d'une voix dépitée.

— Tu finiras bien par trouver un truc qui te plaira, crois-moi. Et ton ange, comment elle s'en tire, heeeeeiiiiinnnn ?

— Oh, ça va beaucoup mieux.

— Biiiiieeen. Elle est bien là-bas. D'ailleurs, je vais passer lui rendre visite aujourd'hui, il faut que je fasse un saut à St Hubbin's à une réunion du comité de bienfaisance.

— Enfin, je trouve qu'il y a une nette amélioration, sourit Perky, redressant la tête. Elle parle même de se remettre à écrire.

— Excellent !

— Oui, c'est grâce à cette petite infirmière qui s'occupe d'elle... Une petite Écossaise... elle lui fait beaucoup de bien. Une petite nana complètement craquante, en plus. En fait, là, j'en cherche une qui lui ressemble...

— Et il y a des trucs intéressants ?

— Il y a des nouveautés. Bertie m'a dit que c'est arrivé hier de Hambourg, mais c'est par là-bas, dit Perks, conduisant Freddy vers l'un des rayons.

Freddy prit un magazine et le feuilleta. – Pas maaaaal, pas mal du tout. Je me suis trouvé une chouette petite revue de fist-fucking, la semaine dernière. Je ne sais pas comment ils font, ces mecs et ces nanas, pour prendre un poing entier dans le fourbi. J'ai déjà assez de mal à chier, quand j'ai passé deux trois jours sans aller au petit coin !

— Je crois qu'ils sont bourrés de médicaments pour relâcher les muscles, répondit Perky.

Ce qui parut intriguer Freddy. – Des médicaments... pour relâcher les muscles, heeeeeiiiiinnnn... pour qu'ils l'aient plus ouvert, c'est çaaaaa ?

— Oui, c'est le but de l'opération. Tu n'as qu'à lire des trucs là-dessus. Tu n'as pas l'intention d'essayer, tout de même ? Perky se mit à rire.

Freddy tourna vers lui un sourire plein de dents, et Perky recula malgré lui pour échapper à l'haleine âcre de la star de la télé. – Je n'écarte jamais la moindre possibilité, jamaaaaiiiiis, Perky, tu me connais.

Ayant gratifié son copain d'une claque dans le dos, le présentateur vedette prit son paquet et quitta la librairie, faisant signe à un autre taxi. Il allait rendre visite à Rebecca Navarro, envers qui il faisait preuve d'une complaisance sans vergogne, comme tous ses amis. Il l'avait surnommée « l'Ange », pour la taquiner, et à son plus grand plaisir. Mais après cette visite, Freddy passerait plus de temps avec d'autres amis, que l'on pourrait décrire comme « absents » mais qui, compte tenu de l'usage qu'il en faisait, étaient extrêmement présents et d'excellente fréquentation.

9. Dans la jungle

Ce soir-là, juste avant que sa vie ne change, Glen fut obligé de supplier son ami Martin. — Allez, mon vieux, essaie un coup. J'ai des super cachetons, des Amsterdam Playboys, tu sais. Le top, quoi.

— Le top, c'est ça, ricana Martin, et tu vas les gaspiller pour cette merde de jungle. Moi, ça ne me branche pas, cette saloperie, Glen, je n'arrive carrément pas à danser dessus, tu vois ?

— Allez, mon vieux, pour moi. Essaie, au moins.

— Pour toi ? Et pourquoi tiens-tu tellement à aller dans cette boîte-là ? Keith, Carol, Eddie, tout le monde va au Sabresonic, et ensuite ils finissent au Ministry.

— Écoute, mon pote, la house est au top de tout, et la jungle est au top de la house. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de spécial là-dedans, d'accord ? Sinon ce ne serait qu'une musique comme les autres, un style avec un nom dessus, comme la country et le rock aujourd'hui. Non, la jungle, c'est une musique qui te fait un truc, malgré toi. C'est ça, la magie. Et on n'a pas le droit de ne pas voir ça, de ne pas vérifier par nous-mêmes, plaidait Glen.

Martin l'observa, suspicieux. — Tu as quelqu'un à voir, dans cette boîte... quelqu'un de l'hôpital, qui irait là... une des infirmières, je parie !

Glen sourit et haussa les épaules. — Ouais, bon... mais...

— Bon, ça marche. Tu veux draguer, on va draguer. Là, je n'ai aucune objection. Mais arrête de me gaver avec ces conneries de musique magique.

Arrivé au club, Glen se sentit déprimé en voyant la longueur de la file d'attente. Martin alla discuter le coup avec un des videurs. Puis il se retourna et fit de grands gestes en direction de Glen, pour lui dire de venir. Divers gémissements de jalousie dépitée s'élevèrent, tandis qu'ils passaient résolument. Tout d'abord, Glen avait paniqué à l'idée de ne pas pouvoir entrer. Et à présent que Martin avait resquillé de main de maître, il s'inquiétait à l'idée que Lorraine était peut-être coincée au-dehors.

Une fois à l'intérieur, ils se dirigèrent droit vers le coin le plus tranquille. Martin alla au bar commander deux eaux gazeuses. Il faisait

sombre, et Glen tira un sac plastique de son slip kangourou. Il contenait quatre pilules marquées d'un petit lapin de *Playboy*. Ils en avalèrent une chacun, la faisant glisser avec une gorgée d'eau.

Dix minutes plus tard, Glen n'avait toujours pas avalé le comprimé qui lui remontait dans la gorge, comme souvent, et il était pris de crises de hoquet. Aucune importance ; Glen ne savait pas avaler une pilule, voilà tout.

Trois filles étaient assises près d'eux. Martin n'avait pas perdu de temps pour les baratiner. Glen n'avait pas traîné non plus, il les avait quittés pour filer sur la piste. Ces ecstas étaient fameux, mais si tu ne commençais pas à danser immédiatement, tu pouvais passer toute la nuit à bavasser près du bar. Et Glen était venu pour danser.

Il contourna la piste déjà pleine, et ne tarda pas à tomber sur Lorraine et sa copine. Tout en dansant, il garda une distance raisonnable entre elles et lui. Il reconnut « Murder Dem », de Ninjaman, qui se fondait dans « G Spot », par Wayne Marshall. Lorraine et son amie Yvonne étaient carrément parties, elles s'éclataient à mort. Glen les observait qui dansaient ensemble, Lorraine complètement dedans, concentrée sur Yvonne, lui donnant tout. Un regard, hein, rien qu'un regard, se disait-il. Yvonne, elle, était plus absente, plus ailleurs, elle voyait ce qui se passait autour d'elle. C'est l'impression qu'avait Glen. La pilule faisait son effet, et la musique à laquelle il avait d'abord résisté commençait de l'envahir de partout, par vagues qui lui traversaient tout le corps, donnant leur couleur à ses émotions. Elle lui avait d'abord paru incohérente, décousue, le tirillant dans un sens et dans l'autre, exaspérante. A présent, il ne faisait qu'un avec elle, et son corps bouillonnait, se liquéfiait, se répandait en suivant les lignes de basses rugissantes et le vacarme des galettes de dub. Toute la joie d'aimer ce qui est bon était en lui, même s'il voyait bien tout ce qui n'allait pas en Grande-Bretagne ; en fait ce blues urbain du vingtième siècle le définissait et l'illustrait mieux que tout, plus brutalement. Mais cela ne l'effrayait pas, ne le déprimait pas : il voyait aussi ce qu'il fallait faire pour y échapper. La fête : il fallait faire la fête, plus que jamais, plus fort que jamais. C'était le seul moyen. C'était ton devoir, de prouver que tu étais toujours vivant. Les mots d'ordre et les prises de position politiques ne voulaient rien dire ; ce qu'il fallait, c'était célébrer la joie de vivre face à toutes ces puissances grises, ces esprits morts qui contrôlaient tout et vous détruisaient si vous refusiez d'être des leurs. Il fallait leur faire comprendre

que malgré tous leurs efforts pour essayer de vous rendre semblable à eux, à un cadavre, vous étiez toujours vivant. Glen savait que ce n'était pas là une réponse complète, parce que tout serait encore en place quand la fête serait finie, mais c'était ce que la vie avait de mieux à offrir, ce soir, ici et maintenant. Et c'est là qu'il voulait être, participer à ça, ce soir, ici et maintenant.

Il avait jeté un coup d'œil vers Lorraine et son amie. Tout d'abord, il avait eu du mal à percuter, car il dansait comme tin malade, mais en leur jetant un regard, il comprit. Il n'y avait pas de frimeurs ici, tout le monde devenait dingue. Ce n'était pas danser, danser n'était pas le mot pour ça. Elles étaient là : Lorraine, et sa copine Yvonne. Lorraine, la déesse. Mais la déesse s'était dupliquée. Ce n'était plus comme quand il était arrivé : la déesse Lorraine et son amie. Maintenant, c'étaient Lorraine et Yvonne, emportées par l'émotion, par l'émotion et par la folie de la danse à la fois frénétique et comme ralentie presque jusqu'à l'immobilité sous l'assaut saccadé des stroboscopes et des breaks. Lorraine et Yvonne. Yvonne et Lorraine.

Un seul cri jaillit de la piste, comme la musique, arrivée au crescendo, changeait de rythme pour amorcer le suivant. Les deux femmes, ivres de danse, s'effondrèrent dans les bras l'une de l'autre. Et là, Glen comprit que quelque chose n'allait pas dans leur comportement, dans ce que disait leur corps. Lorraine et Yvonne s'embrassaient, mais au bout d'un moment, Yvonne commençait de résister, de s'écarter. Lentement, lentement sous les éclairs. Comme si un élastique avait claqué, comme si elle avait trop exigé de sa capacité d'émotions. Elle se retira brusquement de ce qui apparaissait tout d'abord comme une étreinte symbiotique, avec une violence que les stroboscopes ne pouvaient masquer, et resta là, raide, maladroite, comme une infirme à laquelle Lorraine jeta un bref regard de mépris presque étonné, avant de l'ignorer.

Yvonne quitta la piste et se dirigea vers le bar. Glen la regarda s'éloigner, puis tourna son regard vers Lorraine. Lorraine. Yvonne. Il partit à la recherche d'Yvonne. La trouva au bar, devant un verre d'eau minérale. La nuit où sa vie changea, il lui tapa doucement sur l'épaule.

— Yvonne, c'est ça ?

— Ouais..., dit-elle, lentement. Vous, c'est Glen, hein ? Glen, de l'hôpital.

— Ouais, sourit Glen.

Elle était belle. C'était Yvonne. Yvonne, c'était elle. Yvonne, Yvonne, Yvonne.

— Je ne savais pas que ça te branchait, cette musique. Elle sourit. Il avait l'impression que ses grandes dents blanches lui rongeaient le sternum, jusqu'au cœur où elles creusaient un trou. Putain, elle est trop belle, décida Glen. Tu meurs, pour une femme comme ça.

— Oh, si, dit-il, si, complètement.

— Tu t'éclates ? demanda-t-elle. Il est superbe, pensait Yvonne. A tomber, ce mec. Et il a l'air d'avoir carrément craqué sur moi.

— C'est super, c'est géant ce soir. Et toi ?

— Moi, ça va mieux, sourit-elle.

C'est également cette nuit-là que la vie changea pour Yvonne.

10. La guérison de Rebecca

Lorraine prenait la température de Rebecca quand arriva le distingué visiteur de son illustre patiente. – Mon aaaaange, s’annonça Freddy, comment va ? Je devais passer vous voir hier, mais cette réunion du comité de bienfaisance n’en finissait pas. Alors, on se remeeeeet ?

— Mmmm, commença Rebecca, sur quoi Lorraine ôta le thermomètre d’une main mal assurée. Freddy ! Mon chéri ! Rebecca ouvrit grands les bras et gratifia Freddy d’une étreinte théâtrale.

— Voilà, c’est tout pour vous, dit Lorraine avec un sourire forcé. La descente était plutôt hard, et Yvonne lui tirait la gueule. Elle avait laissé les choses lui échapper bêtement, elle n’avait pas su les contrôler. Non, c’est *elle-même* qui n’avait pas su se contrôler. Elle coupa court à cette autoflagellation avant de se laisser emporter trop loin. Ce n’était pas le moment.

— Merci, ma petite Lorraine... Vous n’avez jamais rencontré ce cher Freddy ?

— Naaan, fit Lorraine. Elle lui tendit la main, que Freddy saisit et secoua vigoureusement, avant de l’embrasser sur la joue. Lorraine fit la grimace en sentant la salive froide et grasse que les lèvres de Freddy laissaient sur son visage.

— J’ai beaucoup entendu parler de vous, dit Freddy, il paraît que vous avez fait des miraaaacles ici, avec notre aaaange.

Lorraine haussa les épaules.

— Oh Freddy, Lorraine a été absolument adorable, n’est-ce pas, ma chérie ?

— Bah, c’est mon boulot, hein...

— Mais vous vous en acquittez avec une telle classe, un tel *savoir-faire*... Freddy, très cher, j’insiste absolument pour que vous jouiez de votre influence au sein de la direction afin de promouvoir la carrière de Lorraine dans cet établissement.

— Mon aaaaange, je crois que vous surestimez l’influence que peut avoir un simple fils de fermier du Somerset mais, bien sûr, j’en glisserai un mot aux oreilles compétentes, comme on dit.

— Mais il le faut ! C'est grâce à ma petite infirmière que je pourrai rentrer à la maison la semaine prochaine. Et j'ai perdu plus de sept kilos. Oh Freddy, mon chéri, *j'avoue* que je m'étais laissée aller, ces dernières années. Il faut me promettre de me dire quand je suis trop grosse, et ne pas me ménager, d'accord ? Allez, chéri, promettez-moi que vous le ferez !

— A vos ordres, mon aaaange. Mais en tout cas, votre prochaine sortie est une merveilleuse nouvelle, sourit Freddy.

— N'est-ce pas, et Lorraine viendra me voir à la maison, elle me rendra des petites visites, n'est-ce pas ma chérie ?

— Ben, euh..., balbutia Lorraine. C'était bien la dernière chose dont elle ait envie en ce moment. Elle avait mal aux jambes ; et ça n'allait pas s'arranger d'ici la fin du service. Mal aux yeux aussi. Elle voyait les lits qu'il lui restait à faire, et n'avait qu'un désir, se coucher, là, tout de suite.

— Oh, promettez-moi que vous viendrez, fit Rebecca avec une moue boudeuse.

Lorraine se sentait troublée, face à Rebecca. Une partie d'elle-même détestait ses attitudes condescendantes et parfaitement idiotes, ressentait une violente envie de secouer cette femme stupide, bouffie, naïve et trop gâtée, de lui dire qu'elle se plantait, qu'il lui fallait essayer de se reprendre, de sortir de ses fantasmes infantiles. Et en même temps, elle plaignait Rebecca, elle avait envie de la protéger.

Lorraine sentait que, malgré ses comportements exaspérants et ses faiblesses pitoyables, Rebecca était fondamentalement quelqu'un de bien, une personne chaleureuse et aimante.— Ben oui, pas de problème, répondit-elle.

— Splendide ! Et voyez-vous, Freddy, Lorraine m'a redonné l'envie d'écrire. Je vais m'inspirer d'elle pour ma prochaine héroïne. J'ai même l'intention de la baptiser Lorraine. Elle devait s'appeler Agnes, mais je crois que je m'en tirerai très bien avec un nom à consonance française. Je me disais que Flora avait fort bien pu avoir un amant français avant de rencontrer le ministre. La vieille alliance, vous voyez... Juste ciel, les idées se bousculent de nouveau ! Quant à ce livre, ce sera le vôtre, ma chère, chère petite infirmière adorée !

Lorraine se recroquevilla intérieurement.

— C'est magnifique, déclara Freddy, impatient de filer à la morgue, mais il faut que j'y aille, à présent. Au fait, dites-moi, mon aaaange, cette femme, dans la chambre voisine, qu'a-t-elle, heeeeiin ?

— Oh, elle est au plus mal. Je pense que ce n'est qu'une question de jours, soupira Rebecca.

— C'est terrible, dit Freddy, essayant de refréner un lumineux sourire de jouissance anticipée. C'était un superbe morceau. Le genre de corps dans lequel il plongeait avec volupté. Toute cette viande face à lui... – Ce doit être comme de conquérir l'Everest, fit-il entre ses dents, ravi et songeur.

11. Sans titre – Travail en cours

Page 47

Ce n'est qu'à la fin du mois de mars que Lorraine et Miss May décidèrent d'entreprendre le long et pénible voyage jusqu'à Londres. Pour une jeune fille originaire des confins de l'Écosse, et qui n'avait jamais dépassé Édimbourg, chaque nouveauté du trajet était source d'un immense intérêt. Au début du voyage, Lorraine se trouvait encore dans un état d'extrême excitation dû en grande partie à la bourse contenant une petite fortune, soixante livres, dont son père, l'austère révérend, lui avait fait la surprise avant le départ.

Elles voyageaient dans une vieille diligence tirée par deux lourdes bêtes que menait Tam Greig, un homme de Selkirk qui avait, jadis, effectué le trajet à de nombreuses reprises. Pour qui était accoutumé à la rapidité des chaises de poste, un voyage dans cet attelage pesant et grinçant, tiré par seulement deux chevaux, pouvait souvent paraître d'une lenteur éprouvante. Ainsi, tandis que pour Lorraine l'aventure était passionnante, elle constituait pour Miss May, sa compagne, une corvée sans précédent – le seul bénéfice en étant la qualité du confort.

Elles étaient toutefois ravies de se voir offrir de délicieux rafraîchissements à la plupart des étapes, et les lits offerts par les relais de poste se révélaient généralement très corrects. Lorraine goûta grandement la halte de trois jours à York. Celle-ci leur avait été conseillée par Tam Greig, qui avait noté une fatigue inquiétante chez un des chevaux. Lorraine fut si enthousiasmée par la ville qu'elle supplia qu'on y demeurât encore une journée, mais le rude cocher écossais déclara que les bêtes étaient de nouveau prêtes à partir, et Miss May eut, comme toujours, le dernier mot. – J'ai pour mission de vous conduire chez Lady Huntingdon, mon enfant. Et si aucune date d'arrivée n'a été prévue, je ferais fi de mes responsabilités en nous accordant de flâner longuement dans chaque endroit intéressant que nous traverserons ! Il n'y a pas lieu de lambiner en chemin !

Sur ces mots, elles reprirent la route.

Le voyage se poursuivit sans incident jusqu'à Grantham. Il était tombé des cordes pendant toute la journée ou presque, quand elles approchèrent de la lande de Gonerby, et la campagne du Lincolnshire était détrempée. Surgie de nulle part, une malle-poste attelée à quatre chevaux les dépassa à une telle allure que les bêtes pourtant dociles qui tiraient la diligence, fort perturbées, les firent quitter la route. La diligence versa, et Miss May se cogna la tête. – Mais que...

— Miss May, s'exclama Lorraine, lui prenant la main. Tout va bien ?

— Mais oui, mais oui, ma fille... J'ai cru que la voiture allait se retourner... Mais qu'est-il arrivé, pour l'amour de Dieu ?

Lorraine jeta un coup d'œil par la fenêtre, Tam Greig secouait le poing et jurait dans un écossais guttural jusqu'alors inconnu d'elle.

— Bande de salopiaux ! Je m'en vais vous arracher votre sale cœur d'Anglais et le bouffer !

— Mister Greig ! tonna Miss May.

— Je vous demande pardon, Madame, je suis révolté par l'inconscience de ces hommes. Des officiers, en plus. Officiers, mais pas gentilhommes, ça je peux vous le dire.

— Peut-être étaient-ils pressés de rejoindre un relais de poste, suggéra Miss May. Nous aussi devrions nous hâter.

— Je suis désolé, Madame, mais un de mes chevaux boite à présent. Il faudra le changer à Grantham, et j'ai bien peur qu'il nous faille encore perdre du temps pour conclure l'affaire.

— Très bien, soupira Miss May. Oh, Lorraine, ce voyage m'irrite à un point...

Il leur fallut plus longtemps que prévu pour rejoindre Grantham, à cause de la blessure du deuxième cheval. Là, il n'y avait plus de chambres au Blue Inn, et elles se virent contraintes de s'installer dans une auberge beaucoup moins plaisante. Comme elles descendaient de voiture, Tam, le cocher, jura en repérant quatre officiers, les occupants de la malle-poste qui leur avait causé tant de dommage en les dépassant, en route vers une taverne.

Un des soldats, homme grand, brun et séduisant, avec aux lèvres une expression arrogante, leva en direction de Lorraine un sourcil qui força celle-ci à baisser les yeux, rougissante. Miss May remarqua l'attitude de l'officier et la réaction de Lorraine, sur quoi elle hocha la tête en signe d'approbation.

L'étape forcée à Grantham les retint deux jours, mais la dernière partie du voyage jusqu'à Londres se déroula sans autre incident, et c'est ravies qu'elles arrivèrent enfin à Radcombe House, le somptueux hôtel particulier du comte Denby et de Lady Huntingdon, à Kensington.

Lorraine fut émerveillée par Londres ; les dimensions, l'échelle de la ville dépassaient tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Lady Huntingdon, une femme absolument délicieuse, et paraissant beaucoup moins que ses trente-six ans (car Flora, la mère de Lorraine, avait le même âge que son amie), se révéla une hôtesse excessivement attentionnée. Miss May, que seule Lady Huntingdon pouvait se permettre d'appeler par son prénom d'Amanda, était également présente pour surveiller ses débuts dans la bonne société. Le comte Denby, homme brillant autant que séduisant, formait avec son épouse un couple irradiant la gaieté et la joie de vivre.

Les dîners à Radcombe House étaient somptueux, même lorsque les invités se comptaient sur les doigts de la main. – N'est-ce pas merveilleux ? disait Lorraine à Miss May, toujours aux côtés de la jeune beauté écossaise.

Lors d'un de ces petits dîners à Radcombe House, auquel n'assistaient que quelques intimes, l'attention de Lorraine fut attirée par le regard séducteur d'un beau jeune homme. Celui-ci lui parut curieusement familier, et elle se dit qu'elle l'avait probablement rencontré lors d'un dîner précédent. Ce garçon, un gaillard futile, épris de frivolité, fixa son hôte et ami le comte Denby d'un regard ironique avant de demander, d'une voix forte et provocante : – Eh bien, Denby, vieux filou, vous m'avez promis du bon temps dans le Wiltshire, avec les chiens, le week-end prochain, mais dites-moi, je vous prie, quelle distraction me proposez-vous pour ce soir ? Sur quoi il sourit à Lorraine, qui se souvint immédiatement où elle l'avait déjà vu : c'était un des officiers, un des passagers de la malle-poste qui avait si malencontreusement interrompu leur voyage vers Londres, et celui-là même qui lui avait déjà adressé un signe.

— Ma cuisinière, répondit Denby non sans quelque nervosité, est généralement considérée comme une artiste, dans son domaine...

— Mais, coupa le jeune homme d'un air suffisant, tout en lançant une nouvelle œillade à Lorraine qui se sentit rougir, comme la fois précédente, ce n'est pas une cuisinière qui saura me satisfaire ! Je suis venu dans l'espoir de connaître ici les orgies les plus scandaleuses ! s'exclama-t-il

d'une voix sonore. Lord Harcourt, assis non loin de lui, faillit s'étrangler sur son verre de vin et secoua la tête avec irritation.

— Mon cher Marcus, vous êtes infréquentable ! fit Lady Huntingdon avec un sourire bénin.

— Ma chère, intervint Lord Harcourt, vous vous montrez aussi coupable que ce méprisable jeune homme, en complaisant à ses divagations aussi immorales que puériles !

— C'est la déplorable influence de Lord Byron et de ses émules sur la bonne société ! lança Denby avec un sourire vaguement méprisant.

— Oui, ce prétendu poète à la manque a semé une telle perturbation ! renchérit Harcourt.

— Mais, et c'est là où je veux en venir, reprit le jeune homme, comment voulez-vous que je puisse affronter notre ami Boney à la fin de ce mois, si je n'ai pas bénéficié d'une détente plus tangible ?

— Le genre de détente auquel vous semblez faire allusion n'est pas à disposition sous mon toit, Marcus ! gronda Denby.

— Marcus, soyez un amour et modérez quelque peu vos ardeurs, le temps d'un dîner, car vos paroles frisent l'inadmissible ! Racontez-nous plutôt vos exploits militaires, intervint doucement Lady Huntingdon, suppliant l'impétueux jeune homme.

— Tout pour vous plaire, madame, répondit-il en souriant, adouci et charmé par la voix sereine et la beauté classique, apaisante de son hôtesse. Et c'est exactement ce qu'il fit, pour tout le reste de la soirée : il souleva l'enthousiasme des invités en leur narrant, avec infiniment d'esprit et d'humour, des aventures liées à son métier de soldat.

— Qui était cet homme ? ne put s'empêcher de demander Lorraine à Lady Huntingdon, après que les invités eurent pris congé.

— Marcus Cox. Un véritable amour, et l'un des célibataires les plus convoités de Londres, mais également une épouvantable canaille. Dans cette ville, beaucoup de grands noms ne sont pas ce qu'ils paraissent être, mon ange, et il convient de se montrer prudent avec eux. Mais vos amis, votre chère maman et cette bonne Amanda vous auront déjà prévenue de cela, sans aucun doute. Hélas, nombre de ces personnes seraient prêtes à faire et à dire n'importe quoi pour capturer le cœur et la vertu d'une jeune fille. Lorsqu'un homme, même un homme du meilleur sang, comme Marcus Cox, doit se rendre au front, une certaine témérité inconsidérée se fait jour

dans son ton de voix et dans ses attitudes. Car la triste vérité est que beaucoup d'entre eux n'en reviennent jamais, et ils n'en sont que trop conscients.

— Vous êtes tellement au fait des choses de ce monde..., déclara Lorraine.

— Et il est donc de mon devoir de vous transmettre un peu de cette sagesse que j'ai eu la chance d'acquérir, ma chère Lorraine. Mais, à présent, le travail nous appelle. Nous allons devoir, non sans répugnance, nous attaquer à cette tâche ardue autant qu'urgente de décider enfin ce que vous et moi allons porter pour le bal de demain soir.

Le lendemain soir, on prépara Lorraine pour le bal, sous la haute surveillance de Lady Huntingdon. Avant même d'avoir pu s'admirer dans un miroir, Lorraine sut que le résultat était un succès. Le regard de son hôtesse brillait d'un éclat si vif et si approbateur qu'il rendait de fait tout miroir superflu. Elle était tout à la fois angélique et éblouissante, dans une robe rouge faite de soie importée des Indes.

— Vous êtes magnifique, ma chérie, vous êtes simplement divine ! roucoula Lady Huntingdon.

Lorraine se dirigea vers le miroir et examina son reflet. – Ce n'est pas moi, ce ne peut être moi !

— Oh, mais si, ma chérie, c'est tout à fait vous. Combien vous ressemblez à votre chère maman...

Au bal, les élégants officiers se succédèrent au bras de Lorraine, souhaitant tous faire sa connaissance. La valse était la chose la plus extraordinaire qui soit, et Lorraine se sentait comme droguée de musique et de danse.

Après un tour de piste avec un officier particulièrement grand, Lady Huntingdon et Lord Denby la prirent à part. – Ma chère Lorraine, nous sommes si fiers de vous ! Comme je souhaiterais que votre chère maman soit présente pour assister à tout cela, lui chuchota à l'oreille la maîtresse de maison.

Lorraine eut une pensée émue et reconnaissante pour ses parents, tout là-bas dans la maison du pasteur, aux confins de l'Écosse, et aux sacrifices qu'ils avaient consentis afin que ce rêve pût se réaliser.

— Oui, ma beauté, vos débuts dans la société se révèlent encore plus fracassants que je ne l'avais imaginé ! ajouta Lord Denby d'une voix enjouée. Tous les jeunes officiers de mon propre régiment, sans exception, sont venus me demander qui vous étiez !

— Hélas, monsieur, je demeure dans l'ombre radieuse de votre magnifique épouse, répondit Lorraine en souriant. Chacun savait que ce commentaire de la ravissante débutante était un aveu sincère, et non un compliment flagorneur ou une simple marque de gratitude envers son hôtesse.

— Oh, vous me flattez excessivement ! fit Lady Huntingdon. Tous les regards sont sur vous, ma petite chérie. Observez et attendez, mon ange, et refrénez tout accès d'impétuosité. Celui qui vous est destiné apparaîtra à un moment ou à un autre, et alors, vous saurez. Lady Huntingdon sourit à son époux, qui lui prit la main en un geste émouvant.

Cette image toucha Lorraine au cœur. Elle avait soudain envie de danser avec l'homme le plus séduisant du bal. — Invitez-moi, monsieur, demanda-t-elle à Denby.

— Mais c'est tout à fait impossible ! s'exclama celui-ci, éclatant d'un rire faussement outragé.

— Vous ne parviendrez jamais à le faire valser, mon enfant ; mon époux est un adversaire acharné de cette danse depuis qu'elle a été importée dans notre pays.

— Et je dois approuver cette prise de position, ajouta d'une voix ferme Lord Harcourt, qui venait de les rejoindre, car l'arrivée sur nos côtes de cette musique et de cette danse également décadentes n'est qu'une sournoise manœuvre de nos ennemis étrangers.

Lorraine fut horrifiée que ce lord si sage pût considérer ainsi une si belle musique. — Pourquoi dites-vous cela, monsieur ? s'enquit-elle.

Harcourt recula d'un pas, et Lorraine observa son menton qui s'enfonçait dans son cou. — Mais enfin, commença-t-il avec indignation, guère habitué à se voir ainsi mis au défi par une jeune femme, cette proximité inconvenante entre les gentilhommes et les dames est des plus scandaleuses, et ne peut qu'être une stratégie de nos ennemis d'outre-mer pour affaiblir la vaillance de l'officier britannique, éroder sa fibre morale et lubrifier ce tunnel qui mène à la débauche ! Cette abomination se répand comme un virus incontrôlé dans la meilleure société, et je frissonne en

imaginant les multiples effets de ce poison chez les soldats qui s'adonnent à ces pratiques diaboliques !

— Oh, Harcourt, je vous en prie, sourit Lady Huntingdon, écartant le vieillard et commençant à descendre majestueusement l'escalier de marbre, sous l'œil approbateur de son mari qui remarquait les regards admiratifs que suscitait son épouse.

En voyant l'expression de Lord Denby, Lorraine ne put s'empêcher de lui parler. — Monsieur, je prie pour pouvoir un jour faire preuve d'une telle élégance, d'une beauté aussi divine que celle de votre bien-aimée Lady Huntingdon. Quelle allure, quelle grâce en cette femme noble et radieuse, quelle...

Les paroles se figèrent sur ses lèvres comme Lady Huntingdon, trébuchant sur l'ourlet de sa jupe, s'effondrait soudain et dévalait l'escalier de marbre. Les invités demeurèrent paralysés, dans un silence horrifié, aucun d'entre eux n'étant assez proche pour la retenir, tandis que la dame, elle-même incapable d'arrêter sa chute, culbutait et roulait de marche en marche pendant ce qui parut une éternité, à une vitesse de plus en plus effrayante, jusqu'à n'être plus qu'un tas immobile, brisée au pied de l'escalier.

Le comte Denby fut le premier à ses côtés. Il souleva la tête dorée, tout ébouriffée de son épouse, et les larmes lui montèrent aux yeux tandis que le sang ruisselait entre ses doigts et tombait goutte à goutte sur le sol de marbre. Denby leva les yeux vers le ciel, traversant du regard le plafond somptueusement décoré de la salle de bal.

Il savait que le plus absurde, le plus injuste, le plus cruel des accidents venait de lui ôter tout ce qu'il possédait et chérissait. — Il n'y a pas de Dieu, dit-il à voix basse — et il répéta, plus doucement encore —, non, il n'y a pas de Dieu.

12. La rechute de Rebecca

Rebecca crut qu'elle avait une nouvelle attaque. Son cœur lui faisait mal, tandis qu'elle parcourait le magazine. On y voyait deux jeunes femmes, dans diverses poses. L'une d'elles – comme on pouvait s'y attendre, d'après le titre, se dit-elle, *Fist-fucking féministe* – paraissait avoir fourré son poing dans le vagin de l'autre.

Les pensées de Rebecca la ramenèrent brusquement au vendredi précédent, le jour où son univers avait basculé. Cela avait été pire que l'attaque, car il y avait là quelque chose de sale, de vicieux, d'écœurant. Un sentiment d'humiliation qu'elle n'avait pas connu dans la maladie physique, malgré l'enlaidissement et le handicap. Le vendredi précédent, donc, ayant quitté l'hôpital, elle était allée faire quelques achats. Elle sortait de Harrod's avec un nouveau tailleur choisi une taille en dessous de la taille habituelle, ce qui se révélait excellent pour le moral quand, par la fenêtre du taxi qui la ramenait chez elle, elle avait aperçu Perky, là, juste devant, dans une rue animée de Kensington. Elle avait fait arrêter le taxi et elle était descendue pour lui emboîter le pas, trouvant qu'il était particulièrement amusant de filer son Perks adoré.

Elle commença à trouver cela moins amusant en le voyant pénétrer dans un petit immeuble. Le cœur lui manquait, déjà elle soupçonnait l'existence d'une autre femme. Elle rentra sous un ciel bas et lourd de nuages noirs, résistant au besoin compulsif de se bâfrer au point de s'en faire péter l'estomac.

Puis cela passa, et elle se retrouva incapable d'avaler quoi que ce soit, l'eût-on gavée comme une oie. Elle ne voulait qu'une seule chose : savoir.

Par la suite, elle fila Perky à de nombreuses reprises, mais il se rendait toujours seul à l'appartement. Rebecca guettait des heures durant la moindre allée et venue, mais l'endroit paraissait inhabité. Elle finit par aller sonner à la porte. Pas de réponse. Elle essaya encore, plusieurs fois. Il n'y avait toujours personne. Elle se confia à Lorraine, venue prendre le thé à sa demande. C'est Lorraine qui lui suggéra de faire les poches de Perky pour voir si elle ne trouvait pas une clef. Il y en avait bien une, dont Rebecca fit faire un double. Se rendant là-bas, seule, elle découvrit un petit studio

transformé en véritable bibliothèque pornographique : magazines, cassettes vidéo et, plus inquiétant, une caméra installée sur un trépied et dirigée vers le lit, lequel – avec le poste de télé et les rayonnages de livres, magazines et cassettes – occupait presque tout l’espace.

Et elle se retrouvait là, seule, assise sur le lit, en train de feuilleter *Fist-fucking féministe*. Elle n’avait pas le courage de regarder les vidéos, surtout les bandes de fabrication artisanale. Chacune portait un nom de femme différent, écrit à la main sur le dos du boîtier. Des noms de pute, se dit-elle avec amertume : Candy, Jade, Cindy, ce genre. Le côté abîmé de son visage la tourmentait de nouveau. Cela ne faisait pas mal, mais elle le sentait mouillé. Elle laissa le magazine de Perky tomber sur le sol.

Quelque chose lui enjoignait de faire ses exercices respiratoires. Elle se força à des inspirations profondes, pénibles, douloureuses, entrecoupées de sanglots, mais finit par trouver son rythme. Puis elle parla. – Le *salopard*, prononça-t-elle à voix haute, froidement.

Un calme étrange, glacé, s’empara d’elle, tandis qu’elle continuait d’explorer le studio, mécaniquement. C’est alors qu’elle découvrit le pire : un grand dossier de rangement contenant divers relevés de comptes, reçus et factures. Rebecca se mit à trembler. Il lui fallait quelqu’un. Et la seule personne à qui elle pût penser était Lorraine. Elle composa le numéro, et son ancienne jeune infirmière, et à présent amie, décrocha.

— Venez, je vous en prie, venez, souffla Rebecca.

Lorraine venait de finir son service et allait se mettre au lit. Ç’avait été une fameuse soirée en boîte, la veille, et elle avait mal partout, mais en entendant la voix de Rebecca au téléphone, elle passa les premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main et sauta dans un taxi pour Kensington. Jamais elle n’avait entendu tant de chagrin, tant de désespoir dans une voix humaine.

Elles se retrouvèrent dans un bar à vins, près de la station de métro, juste au coin de l’immeuble. Lorraine vit aussitôt que quelque chose de terrible était arrivé.

— Il m’a trahie, totalement trahie, dit Rebecca d’une voix tremblante, glacée. Et j’ai payé pour ça... et tout n’était que mensonge, Lorraine... tout ça n’était qu’une saloperie de *mensonge* ! Elle se mit à sangloter.

Lorraine demeurait pétrifiée en voyant Rebecca dans cet état. Ce n’était pas elle : ce n’était plus la femme excentrique, tour à tour charmante et

agaçante qu'elle avait connue à l'hôpital. Elle avait l'air vraie, vulnérable. Cette femme qui dérouillait, là, c'était une frangine, pas une grand-tante un peu toquée.

— Qu'est-ce que je vais faire... Elle pleurait.

Lorraine la regarda droit dans les yeux. — La question, ce n'est pas ce que vous allez faire. C'est ce que va faire ce rat, cette saleté de parasite. C'est vous qui avez le pognon. Vous ne pouvez pas faire confiance à n'importe qui, Rebecca, et surtout pas à un mec aussi pourri. Ouvrez un peu les yeux. S'il s'en est tiré comme ça, c'est que vous avez complètement la tête dans le cul, et depuis trop longtemps, avec vos histoires d'amour idéales. C'est comme ça qu'il a pu vous exploiter, vous plumer à mort !

Rebecca sursauta. Mais elle sentait qu'il y avait quelque chose, dans l'éclat de Lorraine. Quelque chose qu'elle parvenait à percevoir, à concevoir, derrière sa propre douleur.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lorraine ? Qu'est-ce qu'il y a ? Rebecca n'arrivait pas à croire qu'elle lui parle ainsi. Pas Lorraine. Pas sa petite infirmière...

— Ce qu'il y a, c'est que je vois des gens qui entrent à l'hôpital et qui n'ont rien à eux. Et puis je rentre chez moi, là-haut, à Livingston, et là-bas non plus ils n'ont rien. Et vous, vous avez tout. Et qu'est-ce que vous en faites ? Vous laissez un connard tout dépenser et tout gaspiller !

— Je sais... je sais que je ne pense qu'aux histoires d'amour... je sais que je vis dans un monde de rêves, comme vous dites. Cela fait peut-être trop longtemps que j'écris ces sottises, et j'ai fini par y croire... je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que Perky a toujours été près de moi quand j'avais besoin de lui, Lorraine, il a toujours été là.

— Ouais, là, à vous regarder devenir grosse et moche et ridicule, à vous pousser à ne rien faire, pour devenir une espèce de légume grotesque, parce que, ça, ça fait bien rire tout le monde... Vous savez ce qu'on disait de vous dans le service ? On disait : elle est conne comme un boudin. C'est ma copine Yvonne qui a dit un jour : elle n'est pas si idiote que ça, c'est elle qui se fait un maximum de pognon, pendant que, nous, on se crève le train à l'hosto pour un salaire de misère. Et là, on s'est dit : tiens, c'est pas faux, ça. Ça nous a fait changer notre manière de penser, on s'est dit : elle assure, en réalité, elle fait semblant d'être idiote, mais c'est elle qui emmerde les autres. Et là, vous m'expliquez qu'il vous tond la laine sur le dos depuis des années, et que vous ne le saviez même pas.

Rebecca sentait la rage monter en elle. – Vous... vous... haïssez les hommes, c'est clair. J'aurais dû m'en apercevoir... Ce n'est pas l'amour que vous détestez, ce sont les hommes, n'est-ce pas ? Dites-le !

— Je ne hais pas les hommes en général, juste le genre des mecs sur lesquels je tombe !

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, ça a commencé à l'école. Lorraine Gillesbienne, c'est comme ça qu'ils m'avaient surnommée à Craigshill High, là-bas, à Livi. Tout ça parce que j'avais treize ans, déjà des seins, et que je ne voulais pas baiser avec tous les garçons qui me mataient ou me tournaient autour. Parce que je ne voulais pas de leurs histoires de merde. J'avais réussi mon certif, je bâchais mes examens pour passer à la fac. Le nouveau mari de ma mère était sans cesse sur moi, avec ses mains partout, je ne pouvais pas rester une demi-heure assise pour préparer mes exams. Il a fallu que je parte, et je me suis présentée comme infirmière ici. Et maintenant ça continue, je me fais toujours emmerder et harceler par les branleurs de l'hôpital. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse en paix. Je ne sais pas ce que je suis, je ne sais même pas si je suis une saloperie de gouine ou pas... je veux qu'on me laisse en paix, pour pouvoir réfléchir à tout ça.

C'était Lorraine qui sanglotait à présent, et Rebecca qui la consolait. – Allons, ma chérie... allons. Vous êtes encore si jeune... C'est vrai, c'est compliqué tout ça. Mais vous trouverez quelqu'un qui...

— Mais justement, renifla Lorraine, je ne veux trouver personne, pas maintenant en tout cas. Je veux me trouver moi-même, d'abord.

— Moi aussi, dit Rebecca à mi-voix, et j'ai besoin d'une amie pour m'aider en chemin.

— Ouais, et c'est moi, hein, sourit Lorraine. Bon, alors on fait quoi ?

— Eh bien, on va d'abord se soûler, ensuite, on va monter voir les vidéos de Perky, histoire de savoir ce que ce salaud a dans le crâne, et puis je continuerai à faire ce que j'ai toujours fait.

— C'est-à-dire ?

— Écrire.

13. Où Perks découvre le manuscrit

Tout allait pour le mieux ; la petite infirmière écossaise était presque constamment là, et l'autre écrivait comme une dératée. Certaines fois, quand sa chère Lorraine était présente, Perks avait du mal à partir pour son studio. Une idée enfiévrant son esprit : emmener Lorraine là-bas. *Il fallait* qu'il réussisse à la faire venir, il fallait qu'il tente le coup.

Un après-midi, Perky décida de saisir l'occasion. Il avait entendu Lorraine rire avec Rebecca dans le bureau, et compris qu'elle se préparait à prendre congé. – Dites-moi, Lorraine, où allez-vous comme ça ?

— Je retourne à l'hôpital...

— Magnifique ! s'exclama Perky. C'est mon chemin, je peux vous déposer.

— C'est tout simplement merveilleux, Perky, fit Rebecca. Vous voyez quel amour c'est, Lorraine ? Que deviendrais-je sans lui ? Les deux femmes échangèrent un sourire entendu qui échappa à Perks.

Lorraine s'installa dans la voiture, et Perky démarra. – Écoutez, Lorraine, j'espère que cela ne vous ennuie pas, dit-il, tournant soudain dans une ruelle et arrêtant la voiture, mais il faut que nous ayons une petite conversation tous les deux, à propos de Rebecca.

— Ah bon ?

— Eh bien, vous êtes très proches l'une de l'autre, et je me suis dit que je vous devais un remerciement pour l'avoir tellement aidée à se remettre. Sur quoi Perks plongea la main dans la boîte à gants et en tira une enveloppe brune qu'il tendit à Lorraine.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez, vous verrez !

Lorraine savait que c'était de l'argent. D'un coup d'œil sur les gros billets, elle estima la somme à environ mille livres.— Super, fit-elle, fourrant l'enveloppe dans son sac. C'est sympa.

Cette petite salope aime bien l'odeur du pognon, se dit Perks avec satisfaction. Il s'approcha d'elle, posa négligemment une main sur son genou. – Il y en a tout un tas en réserve, je peux vous l'assurer, ma petite chérie..., chuchota-t-il, la gorge serrée.

— Mmmm-mmm, fit Lorraine en souriant. Elle tendit l'avant-bras, caressa son sexe. Ouvrit sa braguette et y glissa la main. Trouva les testicules, les prit. Perky retint son souffle. La volupté totale. Elle serra encore, plus fort, encore plus fort, et la volupté commença de faire place à autre chose. — Touchez-moi encore une fois, et je vous démonte la gueule, dit-elle avec un large sourire, tandis que celui de Perky s'effaçait, puis elle lui balança un coup de boule dans le nez, de toutes ses forces.

Lorraine avait disparu et Perks restait là, pressant d'une main un mouchoir ensanglanté contre son nez, et massant ses testicules broyés de l'autre. Il demeura ainsi un moment, essayant de reprendre contenance. — Juste ciel, gémit-il enfin, démarrant la voiture et filant en direction du studio. Je les aime autoritaires, mais pas à ce point-là, se dit-il, l'âme assombrie, les mains tremblant sur le volant.

Une bonne séance de vieilles vidéos lui remonta le moral. Surtout celle avec Candy, sa préférée. Elle était prête à faire tout, absolument tout, contre rétribution, et c'était ainsi que devait être une bonne pute. Trop d'entre elles avaient des réticences, des limites prévisibles, ce qui cassait franchement le métier, se dit-il, pensif. Non, il fallait recontacter Candy, sans tarder.

Rentrant à la maison, et de meilleure humeur, Perky Navarro remarqua non sans satisfaction que le manuscrit de Rebecca prenait de l'épaisseur. Curieusement, Rebecca, elle, en perdait. Ce régime associé à des exercices qu'ils lui avaient prescrits provoquait des miracles. Elle avait fondu. S'habillait autrement, et semblait même avoir changé de manière plus profonde. Les commentaires allaient bon train. Elle pesait maintenant treize kilos de moins qu'au moment de son attaque. Son visage était redevenu normal. Perks trouvait ces transformations fort intéressantes, mais en même temps vaguement déstabilisantes, presque intimidantes. Il se surprit même à la désirer, certain soir, et suggéra qu'ils abandonnent leurs chambres séparées pour dormir ensemble, cela pour la première fois depuis environ trois ans. — Non, mon chéri, je suis beaucoup, beaucoup trop fatiguée, et j'ai ce livre à finir, répondit-elle.

Peu importe, se dit-il, le manuscrit avance bien et c'est ce qui compte. Elle grattait comme une folle. Cela le consolait. Pour quelque mystérieuse raison, elle avait pris l'habitude de fermer son bureau à clef. Mais ce soir-là, quand elle lui annonça qu'elle sortait, ce qui arrivait de plus en plus fréquemment, elle laissa la porte non seulement déverrouillée, mais grande ouverte. Il prit le texte et se mit à lire.

14. Sans titre – Travail en cours

Page 56

La tristesse régnait sur Radcombe House, depuis la mort de Lady Huntingdon. Lorraine, qui remplissait à présent les fonctions de maîtresse de maison, se tourmentait fort des changements intervenus chez le comte Denby, qui s'était mis à boire et à fréquenter les fumeries d'opium de Londres. Le superbe lord montrait une telle lassitude morale que Lorraine fut heureuse d'apprendre le retour en Angleterre, avec son régiment, de son ami Marcus Cox.

À son retour, cependant, Marcus se révéla également un autre homme. La guerre avait laissé des traces chez le bouillant jeune soldat qui, de plus, en avait rapporté une fièvre. Lors de leur rencontre, Lorraine fut toutefois soulagée en constatant que Marcus pensait fermement qu'il fallait adoucir le chagrin de son ami sans avoir recours à des habitudes aussi funestes que lourdes de conséquences morales.

— Il faut emmener Denby loin de Londres, dit-il à Lorraine. Nous devrions tous nous rendre dans la demeure ancestrale de Thorndyke Hall, dans le Wiltshire. Il faut l'arracher à lui-même et à sa mélancolie, avant que son âme ne soit détruite.

— Oui, un séjour à Thorndyke Hall l'aidera à voir la vie sous un jour nouveau, approuva Lorraine.

Perky posa le manuscrit pour se verser un grand verre de scotch. Il hocha la tête avec un sourire d'approbation, tout en feuilletant encore quelques pages. C'était parfait. Puis le texte paraissait soudain changer. Perky n'en croyait pas ses yeux.

Page 72

Dans la vaste grange sur la route du village, à quelques miles de Thorndyke Hall, on avait bandé les yeux et attaché les mains du treizième comte Denby. Son sexe dressé pointait devant lui, par une fente ménagée

dans la longue tunique blanche qui recouvrait sa poitrine, son ventre et ses cuisses.

— Qu'on me donne un cul, bon Dieu ! rugit-il soudain d'une voix de rogomme, et une joyeuse clameur s'éleva de la foule réunie dans la grange.

— Patience, Denby, patience ! Le comte reconnut la voix de son ami Harcourt. Il était avide de s'y mettre, à présent, pressé de se montrer à la hauteur du défi.

Trois estrades de bois avaient été dressées face à Denby. Sur la première, une fille nue, attachée et bâillonnée, se tenait à genoux, le derrière en l'air. Sur la deuxième, un garçon, dans la même position. Et sur la troisième, c'était une robuste brebis à tête noire, également ligotée et bâillonnée.

Les estrades étaient reliées à un système de cordes et de poulies permettant des variations de hauteur chez les protagonistes. Harcourt avait ordonné aux ouvriers de les régler de sorte que les orifices anaux des trois créatures soient alignés au même niveau, pour être présentés au membre turgescent de Denby.

— Souvenez-vous, Denby : garçon, fille et mouton ne sont pas indifférents à la sodomie, chuchota Harcourt à son oreille.

— Je connais parfaitement les possibilités de toutes ces petites créatures, Lord Harcourt. Perdriez-vous confiance en vous ? ricana Denby.

— Juste ciel, non ! Voyez-vous, Denby, je reste persuadé que vous n'êtes qu'un vieux queutard, incapable, surtout après vous être imbibé de vin, de discerner quel est l'objet de vos attentions, répondit Harcourt avec une infinie suffisance.

— Je mise sur mon ami le comte, déclara Marcus Cox, soulevant de nouveaux hourras chez les hommes rassemblés, et laissant tomber un florin dans la paume du patron.

La femme se révélait la plus difficile à contenir. Fille de ferme généralement complaisante, et quoique accoutumée aux prévenances de nombre des hommes présents, elle n'en commençait pas moins de paniquer, privée de ses sens par le bâillon, les cordes et le bandeau.

— Ccchhhuuut, ma douce, murmura Harcourt, la chevauchant et lui écartant les fesses, tandis que la queue de Denby se préparait à la pénétrer. Lui lubrifiant sommairement l'anus en y glissant un doigt, il nota une contraction nerveuse qu'il n'avait jamais constatée chez la jeune servante, lorsqu'il l'avait lui-même défoncée. Sans aucun doute, et malgré leur

expérience, le mouton et le garçon montreraient la même nervosité, et ainsi la compétition serait équitable.

Harland fut enchanté de voir le sexe de Denby entrer sans grande résistance. Il se félicitait d'avoir choisi cette petite, ainsi baisée depuis l'âge de huit ans, et dont le sphincter se distendait aisément.

— Mmmmm, sourit Denby, s'enfonçant plus profondément, avant de donner de furieux coups de reins.

Au bout de quelques instants, il se retira sans libérer sa semence, toujours en érection.

Harcourt passa au garçon dont il écarta les fesses, l'enduisant de lubrifiant avec plus de précautions, plus de tendresse qu'il n'en avait montré envers la fille. Ce jeune homme était son préféré, et il craignait en secret que la brutalité de Denby ne le rende momentanément indisponible. Guidé par les assistants, le sexe souillé de merde et de sang de Denby trouva sa cible. — Saloperie..., fit-il, le souffle court, tandis que le garçon — qui, tout comme la fille, avait été l'objet des attentions anales de son maître depuis le plus jeune âge — gémissait sous son bâillon.

— Au suivant ! rugit Denby, se retirant sous les acclamations.

Harcourt, l'air vaguement dégoûté, chevaucha la brebis dont un homme maintenait chaque patte postérieure. Il examina la zone rasée, lisse, autour du conduit anal de la bête. Puis il ordonna à l'un des hommes de lubrifier l'orifice de l'animal.

Malgré les solides serviteurs qui la maintenaient, la brebis ne se soumettait pas volontiers à Denby. Celui-ci eut peine à la pénétrer, comme la bête se démenait et se cabrait sous la poigne des hommes qui tentaient de la maintenir. Denby poussa plus fort, le visage enflammé, et ses cris résonnèrent soudain. — LAISSE-TOI FAIRE, SALOPERIE !... JE SUIS LE COMTE DENBY ! JE T'ORDONNE DE TE LAISSER FAIRE !

L'animal continuait de se débattre, et Denby ne put contrôler davantage son exaltation.

— JE SUIS DENBY..., s'exclama-t-il, laissant son sperme gicler dans la créature.

De nouvelles acclamations s'élevèrent comme il se retirait, haletant.

— Alors, Denby ? fit Marcus Cox.

Denby reprit son souffle. — Jamais je n'ai tant apprécié un défi, Monsieur, et jamais tant goûté l'acte de chair qu'avec cette dernière, adorable créature. Nulle bête docile de nos champs, élevée pour l'abattoir,

n'aurait pu répondre ainsi à mes aspirations... non, c'était plus qu'un simple accouplement – la communion spirituelle que j'ai connue avec cet être divin et voluptueux dépasse toutes les limites... c'était là une rencontre d'esprits, d'âmes... cette fusion délicieuse n'était que trop humaine.

Les hommes rassemblés étouffaient leurs rires, tandis que Denby poursuivait. – Oui, ce dernier, merveilleux foutage, était soit la jolie servante, soit le jeune garçon docile... peu importe. Je sais que cet être m'est destiné. Et je me déclare prêt à payer à son maître la somme de cent livres pour bénéficier de ses services !

— Voilà une généreuse proposition, Lord Denby, et que je ne saurais refuser.

Denby reconnut aussitôt la voix d'Harcourt. – C'est le garçon ! Je le savais ! Cet adorable jeune homme ! Voilà cent livres judicieusement dépensées ! s'exclama-t-il, soulevant force rires. Donc, le mouton, la fille et le garçon, dans cet ordre ! Je parie que c'était ça !

Le silence tomba brièvement, suivi d'une tempête d'hilarité. Et comme on lui ôtait le bandeau, Denby laissa échapper un rugissement d'étonnement, mais sans rancune : – Juste ciel ! Le mouton ! Je n'arrive pas à le croire ! Cette bête si magnifique de courage !

— Messieurs ! Harcourt éleva la voix et brandit son verre. – Nous nous épargnerons les controverses de salon dont se gorgent les théoriciens désœuvrés, mais un fait social d'importance vient là d'être prouvé, sans le moindre doute ! Que nos amis les juristes en prennent bonne note ! La sodomie est la sodomie !

Sur quoi les fermiers se mirent à chanter à l'unisson, et à pleine voix :

*Il y a des hommes qui aiment les femmes,
Il y a des hommes qui aiment les gars,
Mais moi j'aime mon cher mouton,
Car il est beau et il est chaud,
Et car il bêle quand je le baise.*

Perks laissa le manuscrit lui glisser des mains sur le sol du bureau. Il décrocha le téléphone et appela aussitôt l'éditeur de Rebecca. – Giles, j'aimerais que vous veniez. Ici. Tout de suite.

Giles perçut la panique dans la voix de Perky. – Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Rebecca ? Elle ne va pas bien ?

— Non, fit Perks dans un ricanement sinistre, elle ne va pas bien, pas bien du tout. Elle est même très, très loin d’aller bien.

— J’arrive, dit Giles.

15. Où Perks est furieux

Giles se hâta d'arriver chez Perky et Rebecca, à Kensington. C'est avec horreur qu'il lut le manuscrit. Cela devenait de pire en pire. Rentrant plus tard dans l'après-midi, Rebecca tomba sur eux dans le bureau.

— Giles chéri ! Comment allez-vous ? Oh, je vois que vous avez jeté un coup d'œil au manuscrit. Qu'en dites-vous ?

Malgré sa colère et son angoisse, Giles s'était préparé à passer de la pommade à Rebecca. Il haïssait les écrivains ; c'étaient tous, sans exception, des emmerdeurs sans nom, aussi tarés qu'imbus d'eux-mêmes. Ceux qui avaient des prétentions artistiques étaient de loin les plus insupportables. Et selon lui, c'était ce qui s'était passé avec cette grosse connasse, elle avait eu beaucoup trop de temps pour penser, à l'hôpital. Résultat, elle s'était mise à faire de l'art ! Soudain confrontée à la maladie, à l'idée qu'elle était mortelle, elle voulait maintenant laisser sa marque, et la laisser aux dépens de ses marges bénéficiaires à lui ! Cela dit, il n'y avait rien à gagner à la froisser. Il fallait la circonvenir, lui montrer avec délicatesse l'erreur dans laquelle elle s'engageait. Giles allait commencer sur le mode : « C'est une nouvelle direction fort intéressante, ma chérie, mais... », lorsque Perky, fulminant, lui coupa l'herbe sous le pied.

— Becca, ma chérie, fit-il, grinçant des dents, je ne sais pas bien ce que tu es en train de préparer...

— Tu n'aimes pas, Perky ? Tu ne trouves pas cela plus vivant, plus... cru ?

— Ça n'a pas grand-chose à voir avec les aventures de Miss May, ma chérie, chuinta Giles.

— Mais enfin, Giles, c'est d'un réalisme criant. On ne peut pas, comment dire... passer toute sa vie la tête dans le cul, n'est-ce pas ?

Ce sont les médicaments, se dit Perks. La vieille a fini par péter une durit.

— Rebecca, ma chérie, implora Giles, essayez de vous rendre à la raison. Il se mit à arpenter la pièce, gesticulant pour appuyer ses paroles. — Qui lit vos ouvrages ? Madame Tout-le-monde, naturellement. Celle qui constitue la trame même de notre si belle société. Celle qui veille aux

besoins, au bien-être, à la vie du brave gars qui va bosser, celle qui élève ses gosses. Vous la connaissez bien, vous la voyez tout le temps, sur toutes les pubs pour la lessive. Et oui, elle y travaille dur ; et comme les esclaves dans les champs de coton, c'est avec le sourire qu'elle s'échine, avec même une chanson aux lèvres ! Sa vie est ingrate, sans merci, faite de corvées, et elle a besoin d'un petit espace d'évasion. Oh, certes, il y a les feuilletons de l'après-midi, à la télé, mais quelle est la seule vraie petite pilule miracle, si douce au palais, qui lui permet d'avaler tout cela ? C'est de prendre une des aventures de Miss May, par Rebecca Navarro, et de se retrouver plongée dans cet univers de romance, de gaieté que vous savez si bien recréer pour elle, et avec quelle passion. Toutes les ménagères de plus de cinquante ans, présentes et à venir, ont besoin de cela.

— Et toi, intervint Perky, hochant un front sinistre, voilà que tu te mets à leur parler de sodomie et de révolution, ce qui fait que ces pétasses abruties de Valium vont jeter leurs livres avec horreur – et nous, on finira où ?

— Oui, où, dis-moi, mon chéri ? fit Rebecca, mutine.

— Dans la rue, à vendre *The Big Issue*, voilà où, bordel ! rugit Perky.

16. Un gars dans la mêlée

Nick Armitage-Welsby cueillit le ballon qui roulait sur le bord de la mêlée et fila tête baissée, slalomant dans la défense ennemie et évitant habilement deux placages désespérés. Un frisson d'expectative passa parmi la petite foule des spectateurs rassemblés à Richmond, car Armitage-Welsby avait assez de puissance et de vélocité pour remonter jusqu'à la ligne d'essai. Cependant, malgré le désarroi de la défense adverse, Armitage-Welsby fit une passe molle à un coéquipier et s'effondra soudain dans la boue.

À son arrivée à St Hubbin's Hospital, il était déjà mort, victime d'un accident cardio-vasculaire foudroyant.

Le corps gisait maintenant sur un chariot, dans la morgue de l'hôpital, sous l'œil avide de Freddy Royle. – Haaaannnn, un fameux gaillaaaard ! Et monté comme un âne, apparemment... Il s'apprêtait à y regarder de plus près.

— Euh, Freddy..., fit Glen avec précaution, on a un nouveau médecin légiste, un type appelé Clements, et il... enfin, il n'a pas vraiment pigé comment ça se passait ici. Il est de service tout à l'heure, et il voudra voir notre copain, là, donc allez-y doucement avec lui.

— Oouuaaaais, je vais être gentil, tout gentil avec toi, hein, mon petit cœœœuur ? sourit Freddy, adressant un clin d'œil au cadavre. Il se tourna vers Glen. – Pourriez-vous trouver un bout de ficelle, pour ce bon vieux Freddy ?

Glen souffla dans ses joues, bougonna, mais se mit néanmoins à fourrager dans un tiroir, d'où il tira une pelote de ficelle. Que Freddy fasse à sa guise, se dit-il. Ce soir, il sortait avec Yvonne. Au ciné, et ensuite en boîte. Il allait lui offrir un truc sympa, avec l'argent de Freddy. Du parfum. Cher. Pour voir la tête qu'elle fera quand il le lui donnera. Ce sera chouette.

Freddy prit deux attelles et les attacha le long du pénis flaccide du cadavre. Puis il coinça une boîte à biscuits rectangulaire entre les jambes du mort, y appuyant le sexe en position verticale.

— Il n'y a qu'à attendre que cela prenne, avec la rigidité cadavérique, et je vais m'offrir une fameuse séance avec cette petite merveeeeiiiiille !

Glen s'excusa et passa dans le vestibule.

17. Lorraine et l'amour

Lorraine avait passé beaucoup de temps chez Rebecca. Elle l'avait aidée à écrire. Elles étaient allées ensemble visiter le British Muséum et la ville de carton, dans le métro, là où des mères mendiaient en exhibant leurs enfants sous-alimentés.

— J'ai déjà vu cela à Mexico, il y a une dizaine d'années, soupirait Rebecca, et j'ai toujours pensé que ça ne pourrait jamais arriver ici, en Angleterre. On a sans cesse envie de regarder ailleurs, à chaque instant. On a envie de croire n'importe quoi, que c'est une comédie, un attrape-nigaud, de croire n'importe quoi, mais pas la vérité.

— Et la vérité, c'est qu'elles n'ont pas d'argent pour nourrir leurs mômes, et que le gouvernement n'en a rien à battre, dit Lorraine avec un ricanement grinçant. Il préfère s'assurer que les riches possèdent cent fois plus qu'il ne leur en faut.

Lorraine était dure, quelquefois, se disait Rebecca. Ce n'était pas une bonne chose. Quand on laisse ceux qui vous brutalisent vous endurcir le cœur, alors on a perdu. Ils ont réussi leur coup. Les romans sentimentaux n'étaient pas un pur produit de son imagination créatrice. Il y avait, forcément, de la place pour le romanesque, pour le romantisme. De l'amour pour chacun, et pas seulement entre les pages d'un livre.

Ces pensées tournaient dans l'esprit de Rebecca, tandis que Lorraine rentrait à son foyer d'infirmières. Elle aussi avait ses préoccupations. Cela faisait des lustres qu'elle n'avait plus vraiment parlé avec Yvonne. Elle l'évitait, depuis cette nuit en boîte. Elle sortait avec ce mec, Glen, et paraissait très heureuse. Rentrant au foyer, Lorraine entendit de la musique au travers de la porte d'Yvonne. C'était la cassette de Slam qu'elle lui avait offerte, il y avait une éternité de cela.

Prenant son courage à deux mains, elle frappa. — C'est ouvert, fit la voix d'Yvonne.

Elle était seule. — Salut, fit Lorraine.

— 'lut.

— Écoute, Yvonne..., commença Lorraine, puis elle se mit à parler à toute vitesse. — Je suis venue m'excuser, à propos de l'autre fois, en boîte.

Je sais que ça paraissait bizarre, mais j'étais complètement défoncée, vachement sentimentale tu vois, et toi tu avais l'air tellement cool, tu étais superbe, et tu es ma meilleure amie, la seule personne qui ne me fasse jamais d'embrouilles...

— Ouais, c'est très joli tout ça, mais bon, moi, je suis pas comme ça, tu vois...

— Attends, coupa Lorraine en riant, je ne sais pas non plus si je suis comme ça. Je crois que j'ai juste eu un coup de ras-le-bol des mecs... oh, j'en sais rien... enfin peut-être que si, je ne sais pas de quoi je suis faite ! Quand je t'ai embrassée, je t'ai traitée comme les mecs me traitent... Ce n'est pas bien. C'était bizarre comme réaction, mais j'avais envie de voir ce qu'ils ressentent. De ressentir ça, pour savoir. J'aurais voulu avoir envie de toi, mais je n'y arrivais pas. Je me disais que si j'étais gouine, les choses seraient plus simples, et qu'au moins je saurais quelque chose sur moi-même. Mais je n'arrivais pas à être excitée par toi.

— Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou me fâcher, sourit Yvonne.

— Le truc, c'est que je n'arrive pas non plus à avoir vraiment envie des mecs. Chaque fois, ç'a été une déception. Personne ne réussit à faire ça aussi bien que moi-même... Lorraine posa la main sur sa bouche. — Je suis une vraie détraquée, hein.

— Tu n'as pas encore trouvé la bonne personne, Lorraine. C'est tout. On s'en fout que ce soit un mec ou une nana, du moment que c'est la bonne personne, pour toi.

— La voix de l'expérience, c'est ça ?

— Je crois, oui, sourit Yvonne. Tu ne veux pas sortir en boîte avec nous, ce soir ?

— Naaan, je crois que je vais me calmer un peu, avec l'ecsta, ça me nique la tête. J'ai l'impression d'aimer tout le monde, et puis je me dis que je suis incapable d'aimer qui que ce soit. Les descentes sont de plus en plus hard.

— Ouais, je crois que tu as raison, tu as pas mal exagéré, depuis deux ans. Tu en as eu plus que ta part, tu sais, ma grande. Yvonne se mit à rire, puis se leva et prit Lorraine dans ses bras et, pour chacune, cette étreinte signifiait plus qu'elle n'aurait jamais pu dire.

En la quittant, Lorraine pensait à l'amour d'Yvonne pour Glen. Non, elle ne les accompagnerait pas en boîte. Quand deux personnes s'aimaient, il fallait les laisser à leur amour. Surtout quand on n'était pas amoureux soi-

même, et qu'on aurait souhaité l'être. Ça pouvait être gênant. Ça pouvait faire mal.

18. Sans titre – Travail en cours

Page 99

La déchéance du comte Denby se précipitait. Les serviteurs se plaignaient de ce que Flossie, la brebis, souillait les appartements, mais le comte exigeait néanmoins une kyrielle de bonnes pour choyer l'animal, pourvoir à ses besoins et à son confort, tenant particulièrement à ce que sa toison soit bien peignée et immaculée.

— Flossie, mon ange adoré, disait Denby, frottant son pénis en érection contre la laine de sa bien-aimée à tête noire, tu m'as sauvé d'une vie faite de solitude et de découragement, depuis le décès prématuré de ma merveilleuse épouse... ah, Flossie, je t'en prie, ne te froisse pas si je te parle de cette divine personne. J'aurais tant aimé que vous puissiez vous rencontrer ! C'eût été une chose extraordinaire. Mais hélas, cela ne peut se faire, il ne reste que toi et moi, ma chérie. Tu me rends fou de désir ! Je suis ensorcelé... Le comte se sentit glisser dans le corps du mouton. – Quelle volupté...

19. Le rapport du médecin légiste

Depuis quelque temps, le président du conseil d'administration, Alan Sweet, ressentait une vilaine appréhension. Quelque chose allait arriver, il en avait l'intuition. Dès le départ, il avait mal senti ce prétentieux de Geoffrey Clements, le nouveau médecin chargé des autopsies. Et voilà que Clements entrait dans son bureau sans avoir pris rendez-vous, s'asseyait et lui posait sous le nez un rapport dactylographié. Il laissa à Sweet le temps d'y jeter un coup d'œil, puis parla d'une voix grave et sévère. —... je dois donc conclure que le corps de Mr Armitage-Welsby a subi les manipulations décrites plus haut depuis son arrivée chez nous, à St Hubbin's.

— Écoutez, Mr Clements..., commença Sweet, les yeux baissés sur le rapport, euh, Geoffrey... il nous faut en être absolument certains.

— J'en suis absolument certain. D'où ce rapport, répliqua Clements d'un ton brusque.

— Mais il existe certainement d'autres facteurs à prendre en compte...

— Par exemple ?

— Eh bien, commença Sweet, avec un clin d'œil de complicité masculine, dont il sut que c'était une erreur avant même de voir le regard noir que lui lançait Clements derrière sa barbe, eh bien, Nick Armitage-Welsby a fréquenté un collège privé anglais, et a joué au rugby à tous les niveaux. Ces deux éléments devraient suffire à nous persuader qu'il n'était pas étranger à ce genre de... euh... complaisances.

Clements eut l'air éberlué.

— Enfin, reprit Sweet, la dilatation et les contusions observées au niveau du sphincter, ainsi que les traces de sperme, ne pourraient-elles pas être le produit de quelque chahut de vestiaire, à la mi-temps peut-être, juste avant que le malheureux garçon ne nous soit amené ?

— Professionnellement, je ne le pense pas, répondit Clements d'une voix glacée. Et incidemment, j'aimerais que vous sachiez que j'ai moi-même fréquenté une école privée anglaise, et que je joue assidûment au rugby, bien qu'à un niveau bien moindre, évidemment, que celui qu'avait atteint Nick Armitage-Welsby. Je n'ai jamais eu l'occasion de pratiquer ni

de voir pratiquer ce à quoi vous faites allusion, et je m'avoue offusqué par ces clichés malveillants que vous débitez avec une telle aisance.

— Veuillez me pardonner si je vous ai froissé, Geoffrey. Toutefois, vous comprendrez qu'en tant que président, j'ai une responsabilité envers le conseil d'administration, qui doit rendre compte de toute négligence imputée à l'établissement.

— Et que faites-vous de votre responsabilité envers les patients et leurs familles ?

— Mon Dieu, cela va sans dire, bien évidemment. Je considère les deux comme indissociables. Mais je ne peux me permettre d'accuser des membres du personnel de pratiques nécrophiles. Que cela vienne aux oreilles des médias, et la presse en fera ses choux gras ! La confiance des gens envers l'hôpital et sa gestion en subirait un grave préjudice. Nous dépendons en grande partie, pour nombre de techniques novatrices, tel notre équipement de dépistage dernier cri, dans la nouvelle unité de médecine préventive, de la bienveillance de ses nombreux et riches bienfaiteurs, laquelle s'exprime par des dons généreux. Et mon Dieu, si je commence à tirer le signal d'alarme sans aucune raison...

— En tant que président, votre devoir et celui de votre équipe est d'enquêter sur cette affaire, coupa Clements.

Sweet décida que Clements représentait presque tout ce qu'il haïssait, peut-être même plus encore que les classes laborieuses dont il était lui-même issu. Son arrogance, sa prétention pouaient le collège privé et la certitude de sa supériorité morale. Ces salauds-là pouvaient se l'offrir ; les questions d'argent ne les tourmentaient pas. Sweet, cependant, avait misé tout son bas de laine en achetant une vaste propriété à Richmond, le long de la Tamise, pour une bouchée de pain à l'époque. À présent, il fallait assurer les remboursements, et cela ne s'arrangeait pas trop mal, grâce aux subventions de Freddy. Tout cela se voyait soudain menacé, jusqu'à sa subsistance même, par un prétentiard de petit fouille-merde né avec une cuiller en argent dans la bouche !

Sweet prit une profonde inspiration, tentant de récupérer un air de détachement tout professionnel. — Bien sûr, une enquête approfondie va être diligentée...

— J'y compte bien, aboya Clements, et veuillez également à me tenir informé.

— Bien sûr... Geoffrey..., fit Sweet avec un sourire suave, grinçant des dents.

— Bonsoir, Monsieur Sweet, répliqua Clements.

Sweet saisit un crayon et, d'un poing rageur, écrivit connard sur un bloc de bureau, avec une telle haine qu'il traversa six feuilles et que le mot laissa son empreinte sur une douzaine d'autres. Puis il décrocha le téléphone et composa un numéro. – Freddy Royle ?

20. Sans titre – Travail en cours

Page 156

Lorraine avait suivi le comte Denby, traversant toute la ville jusqu'à la fumerie d'opium qu'il fréquentait, à Limehouse. Attifée de vieux vêtements, une écharpe lui couvrant le visage pour éviter d'être reconnue, elle ressemblait à s'y méprendre à une humble servante. Ce déguisement devait se révéler efficace ; trop efficace, d'une certaine manière. Lorraine était l'objet d'un harcèlement permanent, de la part des divers réprouvés et autres malandrins qui rentraient chez eux par les rues obscures, après une nuit d'orgie.

Elle marchait droit, digne, mais deux d'entre eux, des militaires, se faisaient insistants et, après avoir émis des commentaires, bondirent soudain devant elle pour lui barrer le passage.

— Je parierais que cette jolie demoiselle saurait apprécier un peu d'exercice, lança le premier d'une voix grinçante.

— Et je crois deviner de quel exercice tu veux parler, compléta l'autre avec un sourire lubrique.

Lorraine se figea. Ces soldats avinés l'avaient prise pour une fille de rien. Elle allait répondre quand elle sentit une troisième présence derrière elle.

— Je vous conseille de ne pas importuner cette dame, fit une voix.

Lorraine se retourna, et vit un homme séduisant émerger de l'ombre.

— Pour qui vous prenez-vous ? s'exclama l'un des deux hommes. Occupez-vous de vos affaires !

L'autre demeura immobile, impassible. Lorraine reconnaissait à présent ce pli de mépris sur ses lèvres, bien que le chapeau dissimulât son regard. Lorsqu'il daigna enfin répondre aux deux soldats, ce fut avec autorité. – J'ai observé votre manière de vous amuser, messieurs, et je dois vous informer que votre discours d'ivrognes montre un goût de l'ordurier qui ferait rougir le moins éduqué des conscrits issus des villes minières du Lancashire !

L'autre soldat, identifiant le port et le ton d'un officier, se fit prudent. – Et à qui avons-nous l'honneur, monsieur ?

— Colonel Marcus Cox, de la maison de Cranborough, et de la troisième division des Sussex Rangers. Et quant à vous, qui peut bien être le malotru qui souille les couleurs de son magnifique régiment en insultant une dame de la meilleure société, en outre protégée du comte Denby ?

— Vous saviez, monsieur ? fit Lorraine, stupéfaite. Son déguisement avait suffi à leurrer le malheureux Denby, lequel n'avait qu'une hâte, en finir avec ses obligations londoniennes pour retrouver son stupide mouton, mais il n'avait pas trompé Marcus Cox, ayant à présent pleinement recouvré la santé et tout son allant.

— Je vous demande pardon, chère Miss Lorraine, dit le galant jeune colonel, se retournant vers les deux individus. – Eh bien, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Mon Dieu, madame, mille excuses... Nous vous avons prise pour une servante...

— De toute évidence, dit Marcus, et compte tenu de mon droit à faire régner la discipline dans mon régiment, comment, selon vous, réagirait mon bon ami le colonel « Sandy » Alexander en apprenant que ses officiers subalternes offrent le spectacle d'une débauche aussi choquante ?

— Mon colonel... laissez-moi m'expliquer... nous n'allons pas tarder à partir pour le front, face aux hordes de Boney. Nous... nous ne nous sommes pas rendu compte que cette dame était... de la bonne société. Mes parents ne sont pas riches, mon colonel, et mon grade compte tellement pour eux... je vous en prie... Le jeune soldat qui s'était montré le plus arrogant suppliait sans vergogne à présent, l'angoisse peinte sur ses traits.

Lorraine repensa à sa propre origine, aux sacrifices consentis par ses parents pour l'introduire dans la bonne société. – C'est à cause de moi, Marcus, je me suis déguisée ainsi pour pouvoir suivre notre bien-aimé Denby sans être repérée, dit-elle, éclatant en sanglots.

Marcus Cox se tourna brièvement vers Lorraine, puis de nouveau vers les deux hommes. Il laissa une moue méprisante venir à ses lèvres et posa une main sur sa hanche, les inspectant de la tête aux pieds. Je ne suis pas un homme impitoyable de nature, déclara-t-il aux deux jeunes officiers, ni un homme qui ne comprend pas les tentations, surtout devant l'angoisse de la bataille à venir, chose que je ne connais que trop. Cependant, lorsqu'un officier britannique insulte une dame, en outre une dame de ma

connaissance, je ne peux qu'exiger réparation. Toute autre considération passe au second plan, ajouta-t-il d'une voix basse, menaçante. Alors, me rendrez-vous raison ? tonna-t-il soudain.

— Colonel, ô mon colonel, répondit le plus silencieux des deux soldats, qui tremblait littéralement à présent, accablé d'effroi, comme s'il faisait face aux canons de Napoléon, nous ne pouvons accepter un duel avec un officier supérieur ! Et encore moins avec un homme de votre rang ! Ce serait une infamie ! Livrer combat à un homme aux côtés duquel nous devrions nous battre pour l'Angleterre, mon Dieu, ce serait un pur sacrilège ! Non, monseigneur, je vous en prie, j'admets que nous avons gravement fauté, et que réparation vous est due pour notre conduite inqualifiable envers cette dame de bien, mais je vous en supplie, ne nous demandez pas de nous amender de cette manière !

— C'est votre sentiment, à tous deux ? demanda Cox.

— Oui, mon colonel, répondit l'autre soldat.

— Vous me donnerez réparation, canailles ! rugit Cox dans la nuit. Oui ou non ?

— Mon colonel... par pitié... comment faire ? Les deux jeunes gens demeuraient pétrifiés sous la tempête qui faisait rage dans la voix de l'officier.

Marcus sentait sa propre salive humecter ses lèvres brûlantes où le sang palpitait, et son cœur cogner violemment dans sa poitrine.

— Je vois devant moi un être insignifiant, inapte à la vie en société et indigne de cet uniforme, et un petit lâche arrogant qui vendrait son âme pour sauver sa peau blême de peur et couverte de chair de poule !

— Monsieur, par pitié... je vous implore, au nom de l'Angleterre elle-même ! Comment pourrions-nous vous faire réparation de la manière que vous suggérez ?

— Fort bien, dit Cox après un silence pensif. Puisque vous refusez de satisfaire à mon exigence de régler cette affaire de manière convenable, je n'ai plus qu'à me référer aux traditions de mon régiment. Ces traditions incluent des punitions réservées aux officiers subalternes qui fautent, quel qu'en soit le motif, et que je me sens à présent en devoir de vous administrer. Baissez votre culotte, tous les deux ! J'ai dit ! Et vous, Lorraine, montez en voiture, je vous prie, dit-il se tournant vers elle, ce n'est pas un spectacle pour une dame.

Lorraine obéit, mais ne put s'empêcher d'épier, par la fente du rideau, les deux hommes qui se dénudaient à partir de la taille avant de se pencher sur une rambarde. Elle n'en vit pas davantage, mais entendit les cris d'un des hommes, puis la voix de Marcus qui s'exclamait : – Vous me rendrez raison !

Il la rejoignit enfin dans la voiture, quelque peu hors d'haleine.

— Je suis navré, Lorraine, que vous ayez été ainsi témoin des aspects les plus rudes de la discipline militaire. Il m'en a énormément coûté de devoir administrer cette punition, mais les responsabilités d'un officier supérieur sont parfois bien ingrates.

— Mais cette forme de discipline est-elle d'usage courant, Marcus ?

Celui-ci leva un sourcil. – On peut faire appel à diverses méthodes, mais il m'est apparu que celle-ci se révélait la plus adaptée à cette situation précise. Lorsqu'on a la charge d'administrer un châtiment à un autre officier, il est important de ne pas oublier cette autre responsabilité, tout aussi contraignante, qui est de s'assurer que l'esprit de corps, le sentiment de la fraternité et, oui, de l'amour envers le régiment et envers les autres officiers demeurent vivants. C'est une chose absolument essentielle pour le moral des hommes.

Lorraine avait l'air sceptique, mais l'éloquence de Marcus la poussa néanmoins à avouer : – Hélas, monsieur, étant une simple femme, je suis loin d'être au fait de la chose militaire...

— Et c'est très bien ainsi, affirma Marcus, hochant la tête. À présent, quelles sont les nouvelles de mon ami le comte Denby ?

— Oh, le malheureux lord fait peine à voir, Marcus ! Cela me brise le cœur ! Ses terribles excès de vin et d'opium, ses étranges entrevues avec ce mouton... Cela me chagrine tant ! Il repart pour le Wiltshire dans quelques jours, et passera encore tout son temps en compagnie de cette bête !

— Il nous faut l'accompagner. Il nous faut tenter d'intervenir pour qu'il retrouve la raison. Le choc a altéré son esprit, et peut-être un autre choc parviendrait-il à le rétablir. Nous devons trouver quelque chose.

— Marcus, commença Lorraine, après un temps étonnamment bref pour une telle réflexion, je crois avoir une idée...

21. Le seigneur des anneaux

Le corps avait été sorti de l'entrepôt en flammes le matin même. Glen fit la grimace en le voyant ; bien qu'endurci par la fréquentation des cadavres, dont certains dans un état abominable, il n'en avait encore jamais vu de pire. La chair était carbonisée sur toute la partie supérieure, le visage inidentifiable. Glen entendit soudain dans son dos la respiration lourde de Freddy Royle, et constata avec un frisson que les fesses étaient restées presque intactes.

— Il paraît que celui-ci était un enculééééé, c'est çaaaa ? fit la voix traînante de Freddy.

— Euh, ouais, enfin, le feu a pris dans une discothèque gay. Son petit copain est venu pour identifier le corps, ajouta-t-il, désignant de la tête le tas de chair calcinée. Il n'a réussi à reconnaître que son anneau, c'est comme ça qu'il a pu confirmer que c'était lui.

Freddy fourra aussitôt son index dans le trou du cul du cadavre. — Ouuuuaais, c'est à peu près tout ce qu'il lui reeeeste... Cela dit, je ne vois pas comment il a pu faire la différence, pour moi, ils sont presque tous pareils. La voix de l'amour, heeeiiiin ?

Glen secoua la tête et désigna l'anneau d'or à l'un des doigts carbonisés du cadavre. — Cet anneau-là, Freddy.

— Oh, je vois, mon vieux, je vooooiiiis ! fit Freddy, se mettant à rire.

Glen retenait des haut-le-cœur, tant l'odeur de chair brûlée était répugnante. Elle semblait s'infiltrer partout. Il tira son petit tube et prit une nouvelle inhalation de menthol.

Après avoir disposé du cadavre, Freddy lui versa un peu d'essence à briquet dans l'anus et y mit le feu.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Glen.

— Je rends simplement la tâche un peu plus difficile à votre nouveau médecin légiste, s'il veut des preuves, répondit Freddy, tandis que les haut-le-cœur recommençaient de secouer Glen.

22. Sans titre – Travail en cours

Page 204

— *Le mouton le plus tendre, le plus succulent que j'aie mangé depuis bien des années, déclara Denby, puis il se figea soudain. Le mot « mouton » semblait faire écho dans son crâne. Flossie. Il leva les yeux vers Harcourt, qui s'employait à remplir sa coupe de vin.*

— *Défait, sourit Harcourt, cette viande, m'a-t-on dit, a mariné de l'intérieur dans les sécrétions de la meilleure aristocratie anglaise.*

Denby regarda Marcus Cox, face à lui. Nul sourire affecté sur le visage de son ami, comme il s'y attendait, mais une étrange expression de tristesse et de compassion, qui le convainquit que quelque forfait abominable avait été perpétré. Harcourt, cependant, ne montrait aucune trace de compassion. Ses épaules se mirent à tressauter, tandis qu'un rire sonore résonnait dans sa lourde carcasse.

— *Vous... Denby se dressa, criant. – Soyez maudit... s'il est arrivé quoi que ce soit à ma Flossie, je vous jure, par Dieu, que... Il stoppa net et se précipita vers les cuisines.*

Il vit le visage terrifié de Mrs Hurt, la cuisinière et, aussitôt, la tête de sa brebis adorée, posée sur la table et le contemplant avec une expression de chagrin mêlé de reproche.

Il eut un brusque mouvement de recul, comme s'il avait reçu un coup, puis se reprit aussitôt et s'avança vers la vieille femme tremblante.

— *Que Dieu te damne, immonde sorcière ! Je livrerai ton corps décharné à la terre, et ton âme dénaturée à l'enfer !*

— *Ce n'est pas moi qui ai fait cela, Monsieur ! s'écria la femme.*

— *Qui a autorisé cette criminelle, cette immonde boucherie ?*

— *C'est la jeune maîtresse, Monsieur, Miss Lorraine, c'est elle qui m'a dit de faire ça...*

— *Menteuse ! hurla Denby, tendant la main vers un couperet posé sur la table.*

Lorraine apparut sur le seuil. – Monsieur le comte, si vous voulez assouvir votre vengeance, que ce soit sur moi. Car c'est vrai, j'ai bien

ordonné cela !

Denby regarda sa protégée, et ne put déceler aucune trace de duplicité, mais seulement une dévotion sans faille dans les yeux de cette magnifique jeune femme qui avait, depuis la disparition de son épouse, endossé sans réserve le rôle de maîtresse des lieux. Ce regard eut pour effet de liquéfier sa colère et de l'extraire de lui, tel le jus d'une orange que l'on presse. – Mais Lorraine, ma douce, ma tendre fleur de bruyère écossaise... comment avez-vous pu faire une chose si abominablement cruelle !

Lorraine se détourna, laissant ses larmes ruisseler à flots. Puis elle se tourna de nouveau vers Denby. – Il le fallait absolument, croyez-moi, monsieur le comte, je vous en prie ! Les relations entre mon comte bien-aimé et cette malheureuse bête des prés faisait de lui la risée de la bonne société...

— Mais...

— ... on évoquait même les ravages de la syphilis sur l'esprit de Sa Seigneurie. Votre noblesse, Monsieur, se voyait sans cesse salie et abîmée par ces propos ignobles, ces railleries absurdes d'idiots et de réprouvés, certes, mais qui n'en servaient pas moins le plus méprisable des desseins...

— Je ne m'étais pas rendu compte... je ne savais pas...

— Non, Monsieur, vous ne saviez pas, aveuglé que vous étiez par ce sort funeste, si déchiré par le chagrin que le diable est entré en vous, profitant de ce que votre résistance était saccagée par la perte de votre épouse chérie. Mais cette brebis ne pouvait la remplacer... seule une femme peut aimer un homme, monsieur, de cela je suis certaine.

Un sourire monta aux lèvres de Denby, tandis qu'il observait avec tendresse cette adorable jeune créature. – Mais que pouvez-vous bien savoir de l'amour, ma petite chérie ?

— Hélas, monsieur, moi aussi je garde au cœur mes passions secrètes, qui me consomment d'autant plus cruellement qu'elles sont ainsi contenues.

— Vous, un être si jeune et si innocent ? fit Denby. Mais si retors, se dit-il.

— Même dans ce monde perverti par la folie des hommes, monsieur, je ne peux me résoudre à considérer la tricherie, les subterfuges, les manipulations et la séduction comme le lot légitime d'une jeune femme, à plus forte raison quand elle est destinée à prendre place dans la bonne société, mais ces principes moraux se voient sans cesse tempérés par les passions... une grande passion peut tout justifier !

— Vous êtes tombée amoureuse de Marcus Cox ! Lorraine, sachez que ce fringant jeune homme force mon respect, en tant que soldat et en tant qu'ami, et qu'en outre je retrouve dans sa désinvolture et sa bravoure des échos de ma propre jeunesse. C'est pourquoi je ne pourrai jamais consentir à une liaison avec ma protégée. Cox est un étalon sauvage, dont l'unique raison d'être est de gagner le cœur, et donc la vertu, d'innocentes jeunes filles avant de s'en débarrasser sans vergogne pour traquer une nouvelle proie !

— Non, monsieur, vous pouvez être rassuré quant à Marcus Cox. Aussi charmant, aussi brillant soit-il, ce n'est pas Marcus qui a volé mon cœur... c'est vous, monsieur. Voilà. Je l'ai dit.

Denby regarda Lorraine. Puis il eut conscience d'une autre présence dans la pièce. Il se détourna, pensant voir Marcus Cox. Mais c'était la silhouette d'une femme qui se dressait là. Il posa les yeux sur la grande amie de son épouse disparue, cette entremetteuse de Miss May. — Miss May, fit-il, avez-vous, comme je le pense, joué un rôle dans cette situation ?

— Pas aussi important qu'à l'habitude, car les affaires de cœur ne peuvent être résolues que par les parties concernées. À présent c'est à vous de conclure, monsieur. Quel sera votre mot de la fin ?

Lord Denby plongea son regard dans les yeux de la belle Lorraine, semblables à deux grands lacs sombres. — Je dis... Il chancela un peu, la prit dans ses bras. — Je vous aime... ma chérie... ma douce, ma douce Lorraine chérie ! Il embrassa la jeune femme, conscient des hourras qui s'élevaient dans la pièce, comme Harcourt et Cox les avaient rejoints et les entouraient. Cependant, il continua de presser ses lèvres contre celles de la magnifique créature.

— Et maintenant, Harcourt, s'exclama Cox, nous n'avons plus qu'à profiter d'une bonne journée de grand air avec ces satanés chiens !

23. La fin de Perks

Il en était à sa troisième bouteille de vin rouge, dans ce bar de Kensington, mais, passé cinq centimètres au-dessous du goulot, il n'arriva plus à boire et décida qu'il était aussi soûl qu'il pouvait l'être avant de tourner de l'œil. Il leva une main épuisée en direction du barman et sortit en titubant.

Il faisait encore jour, mais Perky Navarro était trop imbibé d'alcool pour réagir en voyant la voiture arriver sur lui. Il se retrouva sur le capot, et ne se rendit plus compte de rien jusqu'à ce que la conscience lui revienne brièvement, à l'hôpital.

Au travers de sa stupeur, de son engourdissement, Perky distingua des visages étrangers penchés sur son lit, ceux de l'équipe médicale. L'un d'entre eux lui était cependant familier, qui le fixait, entr'aperçu, grotesque, comme déformé, au-delà des traits impassibles des médecins, avec leur masque de détachement professionnel.

Perks se sentit partir, mais il voyait toujours ce visage qui s'approchait de lui, et les derniers mots qu'entendit Perky Navarro furent : – Vous êtes en de bonnes maaaaaiinnns, Perky, mon viiiieeuux. Nous allons nous occuper de vous, heeeiin...

Hélas, Perky Navarro trépassa. Ce soir-là, Yvonne Croft n'était pas de service, et elle passa voir Glen à la morgue. Des bruits étranges lui parvinrent de derrière une porte. – Qui est là-dedans ? demanda-t-elle à Glen.

— Oh, c'est Freddy, sourit Glen. Un vieil ami du défunt. Un grand sentimental. Il lui rend les derniers hommages, à sa manière.

— C'est sympa.

— Ouais. On prend un petit jus ?

Elle sourit, et il la guida vers la sortie, en direction de la cantine.

24. Pathologiquement vôtre

Deux hommes jouaient un rôle essentiel au St Hubbin's Hospital. Tous deux en tiraient profit, chacun à sa façon. Et tous deux savaient qu'ils n'allaient pas abandonner ce qu'ils avaient, ce à quoi ils tenaient.

Alan Sweet, le premier de ces hommes, avait convoqué la fameuse assemblée avec le pathologiste Geoffrey Clements, de plus en plus pugnace, afin de discuter de ses allégations sur les pratiques répréhensibles qui sévissaient dans le service.

Celui-ci venait juste de prendre la parole quand il sentit le bâillon chloroformé l'étouffer. Il se débattit mais Freddy Royle, deuxième homme hautement concerné par les conséquences des découvertes du pathologiste, était issu d'une excellente race et possédait une poigne particulièrement solide.

Alan Sweet le rejoignit bientôt et l'aida à maintenir le médecin jusqu'à ce qu'il sombre.

Lorsque Geoffrey Clements reprit partiellement conscience, il ne put que lutter en vain contre ses liens. Malgré la blonde décolorée appelée Candy qui le chevauchait, un énorme godemiché fixé à sa taille profondément enfoncé dans son anus, et l'autre fille, Jade, qui se frottait l'entrejambe contre son visage barbu, Clements se sentait divinement détendu.

— Mmmmmm, ça va être fameeeuuux ! s'écria Freddy Royle, tandis que la caméra commençait de filmer la scène, dans l'ancien studio de Perky. Ça a l'air au poil, ces produits pour relâcher les muscles, heeeiiiiiin, Geoffrey, mon viiiieeuux ?

Complètement parti, Clements ne put que gémir doucement dans le gazon de Jade.

— Il y a plein de gens qui pourraient voir cette vidéo, Geoffrey. Mais bien sûr, nous savons, vous et moi, qu'il n'en est pas question, sourit Sweet.

— En fait, je pense que ça ne posera pas de problèmes, comme d'habitude, dit Freddy en riant. Oooohhh, mmmmm, fameux, heeeiiin ?

25. Lorraine à Livingston

Rebecca s'éclatait au Forum. La dope et la musique la propulsaient vers des sommets inconnus. Mais elle y allait doucement, assise dans le coin tranquille de la boîte, jouissant du MDMA et des vagues sonores qui traversaient tout son corps. Elle observait Lorraine qui s'agitait là-bas sur des échos apocalyptiques de klaxons de voitures et de sirènes hurlantes, comme un cauchemar de folie urbaine planant sur un rythme lancinant, obsessionnel. Rebecca avait accompagné Lorraine chez elle, à Livingston, pour quelques jours de repos. Lorraine dansait avec un groupe de garçons et filles qu'elle connaissait. C'était la toute première nuit jungle organisée au Forum, assurée par deux des meilleurs DJ londoniens. Lorraine avait l'air heureuse. Rebecca pensa au titre de son roman : *Les Aventures de Lorraine à Livingston*. Il ne serait probablement jamais publié. Aucune importance.

Alors, au milieu de la jungle de Livingston, quelque chose arriva à Lorraine. Elle se retrouva dans les bras de quelqu'un, en train d'embrasser des lèvres, un visage qui toute la soirée avait été là, près d'elle. C'était bon. C'était juste. Elle était contente d'être revenue à Livingston. À la maison.

Le bonheur se cache toujours

*Une romance,
style pharmaceutique*

Pour Kenny McMillan

Prologue

Stoldorf était un très beau village, dans le style carte postale de Bavière. Situé à quelque cent vingt kilomètres au nord-est de Munich, il se nichait à l'orée de la Bayrischer Wald, la luxuriante forêt bavaroise. Le village actuel était en fait le deuxième Stoldorf ; du premier, ne restaient que quelques ruines médiévales, à presque deux kilomètres en aval sur la route, là où le Danube en crue avait jadis quitté son lit et emporté une partie de la première agglomération. Afin d'éviter les dangers d'une nouvelle inondation, on l'avait reconstruit en retrait du fleuve et légèrement en hauteur, au pied des collines où s'amorçait cette forêt montagneuse qui s'élevait, de plus en plus vertigineuse, jusqu'à la frontière tchèque.

Günther Emmerich, ayant un peu de famille dans la région, avait décidé de s'installer dans ce hameau idyllique, intouché par le progrès. Six ans auparavant, la pharmacie locale s'était trouvée disponible, et Emmerich l'avait reprise, abandonnant sa carrière au sein d'une entreprise, et le stress qui l'accompagnait.

Cela avait été une heureuse initiative. Günther Emmerich était un homme pleinement heureux, avec le sentiment de ne manquer de rien. En outre, il éprouvait cette satisfaction un peu sarcastique de savoir que c'était également ce que voyaient les autres : un homme âgé, marié à une jeune femme, avec un magnifique bébé, de l'argent et une bonne santé. En tant que pharmacien de Stoldorf, Emmerich jouissait d'un certain statut dans le village, et ses relations familiales lui avaient permis de s'intégrer plus aisément qu'un étranger ne disposant pas d'un tel avantage. Emmerich était trop discret de nature pour se vanter de sa bonne fortune, et ne suscitait donc aucune jalousie, ce qui s'était d'ailleurs révélé une faiblesse dans sa carrière ; des collègues moins doués que lui avaient obtenu de l'avancement par leur simple capacité à se faire valoir. Mais ici, à Stoldorf, ce handicap constituait un atout incontestable. Les habitants respectaient cet homme tranquille, courtois et serviable, admiraient sa jolie jeune femme et leur bébé. Alors que Günther Emmerich avait toutes les raisons d'être satisfait, demeurait toujours en lui une sorte de malaise mêlé de fatalisme ; comme s'il savait que ce qu'il possédait pouvait, et peut-être devait, lui être un jour ôté. Ce que Günther Emmerich éprouvait, c'était la fragilité de l'existence.

Brigitte Emmerich était encore plus satisfaite de son sort que son époux. Après une adolescence marquée par les problèmes psychologiques et la drogue, elle considérait que la meilleure initiative qu'elle eût jamais prise avait été d'épouser le vieux pharmacien. Elle repensait souvent à son existence dans le quartier de Neuperlach, à Munich, passée à prendre et à dealer des amphétamines. Épouse de pharmacien, quelle ironie ! Elle savait que leur union n'était pas basée sur l'amour, mais sur une solide affection qui s'était renforcée au cours de leurs quatre années de mariage, et que la naissance de leur fils avait achevé de cimenter.

Cette image de carte postale qu'offrait le village de Stoldorf, quoique convaincante, était complètement superficielle ; comme tous les lieux, il possédait plusieurs facettes. Stoldorf était situé, jusqu'à une date récente, dans une des régions les plus inaccessibles d'Europe, coincé le long de l'ancienne frontière qui séparait l'Ouest de l'Est, le rideau de fer. Dans l'obscurité des nuits, la forêt qui le dominait comme une menace obscure, vaguement effrayante, semblait donner corps au mythe très ancien des Monstres hantant ses profondeurs. Günther était un homme de foi, mais également un homme de science. Il ne croyait pas au Monstre parcourant la forêt et observant les villageois sans être vu – bien qu'il eût parfois le sentiment d'être, *lui*, épié, surveillé, pris pour cible. Günther en savait long sur le mal dont les gens, et non les monstres, sont capables. La Bavière avait été le foyer du nazisme. Nombre de vieux, à Stoldorf, possédaient leur secret, et l'on n'y posait jamais trop de questions sur le passé. Cette caractéristique du pays convenait parfaitement à Günther Emmerich. Le secret lui était chose familière.

Par une froide matinée de décembre, Brigitte avait emmené leur petit Dieter à Munich, pour faire des achats de Noël. Chrétien, Günther Emmerich voyait d'un mauvais œil l'usage commercial que l'on faisait de Noël, tout en appréciant la fête et l'échange de cadeaux. L'enfant étant né juste avant le Noël précédent, ce serait là leur premier vrai réveillon en famille. Des problèmes étaient survenus au cours de l'année passée. Après la naissance du bébé, Brigitte avait fait une dépression. Günther l'avait soutenue de son mieux, en priant, en la faisant prier. La prière était un pilier et un rempart, dans leur vie : ils s'étaient rencontrés dans une mission chrétienne, à Munich, où tous deux travaillaient comme bénévoles. Brigitte

s'était parfaitement remise et s'apprêtait à goûter pleinement cette période de l'année.

Il ne fallut que quelques minutes pour tout bouleverser.

Elle laissa le bébé à l'entrée d'une boutique de cadeaux, dans la *Fussgangerzone* bondée, le temps d'y faire un saut et d'acheter pour Günther une épingle à cravate qui avait attiré son regard. Lorsqu'elle en sortit, bébé et poussette avaient disparu : il n'y avait plus là qu'un vide effrayant. Un éclair atroce, glacé, fulgura à la base de sa colonne vertébrale, remontant jusqu'à la nuque en désintégrant chaque vertèbre, une à une. Secouant la panique qui la paralysait, elle regarda autour d'elle, éperdue – mais rien, sinon la foule des acheteurs de Noël. Elle voyait bien des poussettes, mais nulle part *sa* poussette, avec *son* bébé. Comme si la traînée destructrice de l'angoisse avait rongé jusqu'à sa structure osseuse, Brigitte Emmerich s'affaissa dans un gémissement, et se laissa glisser à terre, contre la vitrine de la boutique.

— *Wos ist los ? Bist du krank ?* s'enquit une dame âgée.

Brigitte hurlait, hurlait, et tous les visages se tournaient vers elle.

La police n'avait guère d'éléments. On avait bien vu un jeune couple s'éloigner de la boutique avec un bébé dans une poussette, pendant que Brigitte était à l'intérieur. Mais personne ne pouvait réellement en donner une description. Personne n'avait fait attention : un couple comme un autre, avec un bébé. Mais les témoins gardaient le sentiment qu'il y avait *quelque chose* chez ce jeune couple. Quelque chose de difficile à définir. Dans leur façon de se déplacer, peut-être.

Huit jours plus tard, les Emmerich ravagés de chagrin recevaient un paquet anonyme, posté de Berlin. Il contenait, enveloppés dans du polystyrène expansé, deux petits bras potelés, tout bleus, tout boursouflés. Ils comprirent immédiatement ce que c'était, et ce que cela signifiait, mais seul Günther savait le pourquoi.

Les médecins de la police déclarèrent que l'enfant n'avait aucunement pu survivre à une telle amputation, pratiquée avec un instrument rudimentaire. Des marques au-dessus des coudes indiquaient qu'on lui avait maintenu les bras dans un étau. Si la douleur n'avait pas tué Dieter Emmerich, l'enfant avait été saigné à blanc en l'espace de quelques minutes.

Günther Emmerich savait que son passé l'avait rattrapé, sous la forme d'une vengeance. Il se rendit au garage et se fit sauter la cervelle avec un fusil de chasse dont son épouse ignorait jusqu'à l'existence. Brigitte Emmerich, elle, fut découverte par des voisins, droguée et baignant dans son sang, là où elle s'était entaillé les poignets. On la conduisit dans un hôpital psychiatrique, dans les faubourgs de Munich, hôpital où elle a passé les six dernières années en état de schizophrénie cataleptique.

Une embrouille

Pour parler franchement, je me serais bien passé de cette putain d'embrouille, vu le petit truc qu'on a déjà prévu pour ce soir. Enfin, ça s'est arrangé. Mais on ne s'amène pas ici en bande, comme ça. Pas sur notre territoire, bordel, ça, on évite.

— On est venus discuter un peu, voilà, fait ce connard d'Ilford, avec son air de merdeux.

J'ai regardé Bal, puis de nouveau ce gros connard, avec sa grande gueule. — Ouais, eh bien on va discuter, tout de suite. Dehors.

Ça lui a drôlement fermé sa trappe, parce que le merdeux qui l'ouvrait et son pote qui la fermait, l'air d'un faux cul, eh bien, ils ont eu l'air un peu tristounes tout d'un coup, ouais, c'est ça, pas trop gais.

Les n'est pas un mauvais gars, dit le mec d'Ilford. — Bon, allez, on n'a pas besoin d'embrouilles, pas plus que ça, hein Dave, qu'il me fait.

Pah pah pah. On ne débarque pas ici pour ouvrir sa gueule. Ça ne se fait pas. Sans regarder le mec, je fais signe à Bal et on se dirige vers la porte.

— Et vous, fait Bal, désignant le mec avec sa gueule de crevard et l'autre, celui qui l'ouvre trop fort, vous vous amenez, bande de cons ?

Ils suivent, mais je ne crois pas qu'ils aient assez de moelle. Quelques autres enfoirés d'Ilford font mine de les suivre, mais Riggsie déclare : — Vous restez assis et vous buvez votre putain de bière. Ils s'arrangent entre eux.

Donc, Bal et moi, on est déjà sur les deux pédales, et les pauvres connards sont coincés comme des rats, ou plutôt comme des agneaux qu'on traîne à l'abattoir. Mais là, je m'aperçois qu'un des mecs est outillé ; il tire une lame, et fait face à Bal, immobile. Du coup, l'autre mec se réveille, moi je croyais qu'il allait juste attendre de se prendre une branlée sans rien dire, mais le voilà qui fonce, ce con. Il m'en colle un ou deux, pas mal d'ailleurs, bon style, mais il ne s'est pas rendu compte que je suis un poids lourd, et lui un poids coq, et que ça ne me dérange pas d'en encaisser quelques-uns, histoire de m'approcher — ce que je fais —, sur quoi c'est terminé en deux secondes. Un direct à la mâchoire, deux coups de latte, et le voilà qui s'effondre sur le macadam du parking, devant le pub. — Alors, tu te prends

pour la Joconde ou quoi ? Toujours le dos scotché à la toile, hein ? je gueule sur cet enculé, avec son air de chien battu, vautre par terre, et l'air vachement moins arrogant tout d'un coup. Je lui mets un grand coup de saton dans la nuque, et il fait un petit bruit aigu, comme une souris prise dans une tapette. J'ajoute un ou deux kicks. Décevant, le mec, vraiment ; plus rien à en tirer. Alors je me retourne pour filer un coup de main à Bal.

Mais dans un premier temps, plus de Bal, nulle part. Et puis je le vois qui rapplique, les yeux complètement vitreux, la main ruisselante de sang. Ça a l'air plutôt vilain. L'autre connard l'a tailladé avant de filer, ce merdeux.

— Il m'a baisé la main, la salope ! Il avait une lame ! Putain, on était à mains nues, un contre un ! Ça existe pas, un fumier comme ça ! Ça existe pas ! Bal hurle, et tout à coup il aperçoit l'autre mec que j'ai dérouillé, et qui reste là à gémir sur le bitume, et une petite lueur s'allume dans ses yeux.

— CONNARDS ! CONNARDS D'ENCULÉS D'ILFORD ! Sur quoi il commence à lacter à mort l'autre saloperie qui s'est roulée en boule, histoire de protéger sa gueule de con. — Attends une seconde, Bal, je vais t'ouvrir le paquet-cadeau, dis-je, en le lattant à mon tour dans les reins, ce qui le fait se cambrer et permet à Bal de mieux lui viser les couilles. — JE VAIS VOUS APPRENDRE A TIRER UNE LAME DANS UN CORPS À CORPS, BANDE D'ENFOIRÉS !

On a fini par abandonner le branleur sur son bout de bitume. Ç'aurait pu mal tourner pour lui, si ça n'avait pas été un des nôtres, je ne veux pas dire un mec de Mile End, mais un gars de la Bande. Enfin, ils se font appeler la Bande, mais ce n'est pas ça, la vraie Bande. D'ailleurs on venait de le prouver. Des petits soldats, des bidasses, oui. Qui pètent vachement plus haut que leur cul.

Bref, on a laissé le mec sur le parking et on est rentrés dans le pub pour finir nos verres. Bal a enlevé son T-shirt pour bander sa main. Il avait l'air de Tarzan, comme ça. Sa main par contre, c'était carrément moche, il avait intérêt à filer aux urgences du London Hospital, à deux pas, pour se faire recoudre rapidos. Mais non, ça attendrait ; question de classe, question de frime.

Parce que ç'a été fameux, le retour dans le pub, avec des sourires en tranche de melon. Les potes nous ont acclamés ; quelques connards d'Ilford ont filé vers la porte, la merde au cul. Les, de leur bande, est venu nous trouver.

— Bon, eh bien, vous avez assuré, les gars, pas de problème.

Ce n'est pas le mauvais bougre, Les ; un mec réglo, si tu vois ce que je veux dire.

Cela dit, Bal n'est pas plus content que ça. Tu m'étonnes, avec son battoir qui pisse le sang. — Ouais, mais toi, connard, t'assures pas, pas du tout. Il y a une salope qui a filé une lame à ce mec !

Les hausse les épaules, comme s'il n'était pas au courant. D'ailleurs, c'est peut-être vrai. Ce n'est pas un mauvais bougre, Les. — J'en savais rien, Bal. Où ils sont barrés, Greenie et Hypo ?

— Greenie, c'est la grande gueule, c'est ça ? La dernière fois que je l'ai vu, il était en petits morceaux, sur le parking. Quant à l'autre connard d'Hypo, il se trissait. Vers le métro, sans doute. Il a dû prendre la ligne d'East London et passer sur l'autre rive. La saison prochaine, on verra sa gueule de con avec Millwall !

— Allez, Bal, on est tous de West Ham, pour ça, y a pas photo, dit Les.

Les est réglo, d'accord, mais là, je sais pas, il y avait quelque chose chez lui qui me foutait le cafard. J'ai pris mon élan et je lui ai mis un furieux coup de boule à la base du nez. Crac, a fait le nonos, et il a reculé en titubant et en essayant d'arrêter le flot de sang avec sa main.

— Bordel, Thorny... on est du même bord, putain... on devrait pas se bastonner... Il cherche à reprendre souffle, pendant que le sang éclabousse tout plein par terre, et que ça dégouline, et que ça gicle... Joli coup. Mais bon, trop de sang, quand même. Il devrait tenir la tête en arrière, quel pauvre con. Qu'on lui donne un mouchoir, à ce trou du cul.

— Et n'oubliez jamais ça, les connards d'Ilford ! a crié Bal en m'adressant un signe de tête approbateur. Il a regardé Shorthand et Riggsie. Allez, les mecs, mettez votre tournée pour Les et tous les mecs. Après tout, on fait tous partie de la Bande !

— Oï ! fais-je aux gars d'Ilford, il y a pas un mec pour lui donner un mouchoir, ou chercher une serviette dans les chiot-tes, quelque chose ? Vous voulez qu'il saigne à mort, comme un cochon ?

Et ils s'agitent tous en même temps, les enfoirés.

J'ai jeté un coup d'œil à Chris, le patron, qui lavait des verres. Il avait l'air moitié contrarié. — Désolé, Chris, il fallait expliquer deux trois trucs à un connard. Mais ça n'ira pas plus loin, pas de grabuge. Il a hoché la tête. Il est chouette, Chris.

Les enfoirés d’Ilford prennent encore une tournée ou deux, mais on sent bien que le cœur n’y est pas. Ils font quasiment la queue à la porte pour filer à reculons. Bal a été obligé de rester jusqu’à ce que le dernier soit parti : question de tenue, avec sa main. Il n’a pas envie que cette salope d’Hypo aille se vanter partout d’avoir salement tailladé Barry Leitch.

Une fois qu’ils sont barrés, Riggsie me dit : – Tu as un peu déconné, Thomy, de filer un coup de melon à Les. Il est correct, ce mec. Et on est tous du même bord, merde.

C’est ça, et même qu’il se défonce la tête à l’ecstasy, ce taré. C’est pas mon truc.

— Mes couilles, intervient Bal. Thomy a eu raison. Là, tu m’as épaté, Dave. On a besoin de ces connards, Okay, mais pas autant qu’ils le croient.

— Il y avait un truc dans son attitude, j’ai pas supporté, dis-je. Il manquait de respect, vous voyez ?

Riggsie secoue la tête, genre le mec pas d’accord, d’ailleurs il ne reste pas longtemps, ce qui est aussi bien parce que après avoir emmené Bal aux urgences pour le faire recoudre, lui, Shorthand et moi filons directos chez lui pour préparer le plan de ce soir, ce qui était en fait le sujet du jour, avant que ces branleurs d’Ilford débarquent pour bousculer le programme.

Donc, nous voilà chez lui, et vachement contents de nous ; enfin, je suppose que Bal doit avoir un peu les boules, à cause de sa main. Je me regarde dans son miroir en pied : un sacré mec, voilà ce que je suis. Il faut dire que j’ai pas mal usé les haltères, au gymnase. Et que j’ai pas mal de trucs à régler.

Je regarde les autres ; ils peuvent être cons comme pas permis, mais c’est les meilleurs potes que tu puisses trouver.

Bal fait une tête de moins que moi, mais c’est quand même un poids lourd. Shorthand, lui, est un peu mollasson ; on pourrait dire que c’est comme le joker dans le paquet de cartes. Quelquefois, il te tape sur les bûmes, mais il est chouette quand même. Riggsie, on ne le voit pas trop ces temps-ci. On a toujours été tous les quatre ensemble, eh bien, maintenant on est trois, voilà. Il est toujours là, mais il n’est plus avec nous, si vous voyez.

— Riggsie, il nous fait un plan peace and love, depuis quelque temps ! dit Bal en rigolant.

Et de se marrer comme des baleines, aux dépens de ce connard.

Londres, 1961

Comme à son habitude, Bruce Sturgess était dans la salle du conseil d'administration un quart d'heure avant la réunion. Il repassa ses diapos, réglant le projecteur et vérifiant la netteté de l'image sur l'écran, depuis tous les sièges de la salle lambrissée où régnait une odeur de renfermé. Satisfait, Sturgess se dirigea machinalement vers la fenêtre et observa le nouvel immeuble de bureaux que l'on construisait en face. Ils semblaient passer une éternité sur les fondations, mais une fois celles-ci achevées, le bâtiment s'élèverait rapidement vers le ciel, modifiant l'horizon de la ville dans la mémoire d'au moins deux générations. Sturgess enviait les architectes, les urbanistes. Il se disait qu'ils avaient leurs propres monuments.

L'arrivée des autres coupa le fil de sa pensée. Entra d'abord Mike Horton, suivi de l'exubérant Barney Drysdale, avec qui il avait passé la veille une sérieuse soirée à boire et à comploter au bar du White Horse, juste à côté de Trafalgar Square. Barney et lui avaient longuement discuté de cette réunion dans le petit bar du pub, bondé, fréquenté en majorité par les employés de l'ambassade d'Afrique du Sud toute proche. Barney lui adressa un clin d'œil, avant de régaler de réflexions enjouées les autres cadres qui entraient un à un, occupant peu à peu toutes les chaises autour de la grande table de chêne ciré.

Comme toujours, Sir Alfred Woodcock fut le dernier à arriver, et s'installa lentement, pesamment, dans son fauteuil, trônant en bout de table. Bruce Sturgess se fit cette réflexion, toujours la même quand il voyait Sir Alfred s'installer : C'EST MA PLACE.

Les murmures de conversations cessèrent aussitôt, bien que l'organe puissant de Barney résonnât un peu plus longtemps, seul et d'autant plus audible. – Oh... Désolé, Sir Alfred, fit-il brièvement.

Quoique impatient, le sourire de Sir Alfred était également empreint d'un certain paternalisme bienveillant que seul Barney semblait pouvoir susciter. – Bonjour, messieurs... nous sommes aujourd'hui réunis essentiellement pour débattre de la Tenazadrine, qui nous est proposée comme nouveau produit phare... ou plutôt, devrais-je dire, Bruce va nous

expliquer exactement pourquoi ce produit devrait devenir notre nouveau produit phare. Bruce, fit Sir Alfred avec un signe de tête.

Sturgess se dressa, sentant une vague de puissance l'envahir. D'un geste aussi désinvolte qu'autoritaire, en réponse au regard noir, glacé, de Mike Horton, il alluma le projecteur. Ce crétin de Horton, qui promotionnait une connerie de médicament censé soigner les ulcères buccaux. Enfin, la Tenazadrine allait balayer tout ça. Bruce Sturgess croyait en son produit, mais, beaucoup plus encore, Bruce Sturgess croyait en Bruce Sturgess. – Merci, Sir Alfred. Messieurs, je vais vous dire pourquoi, si nous ne lançons pas ce produit comme une véritable vedette, ce laboratoire manquera une occasion comme il ne s'en présente que deux ou trois dans une vie, dans l'industrie pharmaceutique.

Et c'est exactement ce que fit Bruce Sturgess, en présentant sa Tenazadrine. Horton sentit les réticences, l'indifférence de la salle fondre peu à peu. Il devinait les hochements de tête appréciateurs, puis l'excitation grandissante. Il sentait sa propre bouche se dessécher, à tel point qu'il eut bientôt l'envie de prendre une grande rasade de son fameux médicament contre les ulcères buccaux : produit qui, il s'en rendait compte, ne serait pas mis au point avant longtemps, bien longtemps.

En banlieue

Ce putain de masque de ski est vachement chaud ; c'est toujours ça le problème. Rien que d'y penser, je pisse la sueur. Et celui-là, c'était vraiment une merde, en plus. On avait bien repéré les lieux, et on connaissait par cœur les habs de toute la maison. C'est un truc qu'il faut reconnaître à Shorthand : il est extra pour les repérages. Cela dit, ça n'est jamais très compliqué, avec ces mecs de banlieue. Leur truc, c'est les habitudes, réglé comme du papier à musique. Et espérons que ça continuera longtemps comme ça, parce que c'est bon pour les affaires ; et comme Maggie le disait elle-même, ce qui est bon pour les affaires est bon pour le Royaume-Uni ; enfin, un truc comme ça.

La seule emmerde, dans l'histoire, c'est que c'est Germaine qui a ouvert elle-même. Bon, c'était moi l'attaquant, alors je lui ai collé un pain dans la gueule, elle est partie à la renverse dans la maison et s'est vautrée de tout son poids, sur quoi elle est restée là, par terre, à se tortiller comme si elle avait une putain de crise. Elle ne gueulait même pas, rien, pas un bruit. Je suis entré et j'ai refermé la porte. Je la regardais là qui restait par terre, c'était horrible, putain ; ça me mettait moitié en colère, vous voyez l'idée ? Alors Bal se penche et lui colle une lame sous la gorge. Elle fait la mise au point, et en voyant ce que c'est, elle a les yeux qui lui jaillissent hors de la tête. Et la voilà qui baisse sa jupe pour cacher ses cuisses. Ça m'a mis les boules, grave ; comme si on avait envie d'y goûter, à cette pétasse, comme si on était des malades, je sais pas.

Bal prend sa fausse voix de Black, genre Antillais de base :

— Tu la fe'mes et tu sauves ta vie. Tu déconnes, et tu te fais bouffer ton sale cul de Blanche pa'les ve's, d'acco'?

Cent pour cent pro, ce Bal, il faut avouer. Il s'était même noirci les yeux et la bouche, derrière son masque de ski. Germaine le regarde d'un air con, les pupilles dilatées comme si on avait foutu un ecstasy dans son thé.

Voilà le mec qui s'amène. — Jackie... Mais enfin...

— TU FERMES TA SALE GUEULE, CONNARD ! Moi, j'ai pris mon fameux accent écossais. — si tu veux récupérer ta bonne femme ENTIÈRE,

TU FERMES TA SALE GUEULE, VU ? il hoche la tête, tout timide. – Prenez ce que vous voudrez, je vous en prie, mais...

Je vais sur lui et je lui balance la tête dans le mur, bien fort. Trois fois. Une première fois parce que c'est le boulot qui veut ça ; une deuxième pour le fun – je déteste ce genre d'enfoiré ; et une troisième parce que jamais deux sans trois. Puis je lui colle un grand coup de genou dans les couilles. Il se plie en deux et se recroqueville contre le mur, comme une merde, comme un con qu'il est. – Je t'ai dit de fermer ta sale gueule ! Tu la fermes et tu fais ce qu'on te dit, comme ça, pas de pétard, d'accord ? Il hoche encore la tête, tout penaud, tout aplati contre le mur, comme un cafard. – Et si tu fais des embrouilles, ta bourge ne sera même plus bonne pour donner ses organes, d'accord ?

Il hoche la tête, il se chie dessus.

C'est marrant, mais quand j'étais gosse, les gens disaient toujours à mon vieux – il est écossais –, enfin des gens comme ce sac à merde, là, qu'ils n'arrivaient pas à piger l'accent écossais. Et ce qui est drôle, c'est que quand je fais des petits boulots comme ça, tout le monde a l'air de comprendre immédiatement, sans problème, cinq sur cinq.

— Boon, ça c'est mieux, fait Shorthand, avec un putain d'accent irlandais. Boon. Cher monsieur, je vous demanderai d'aller nous chercher tout l'argent et les bijoux que vous avez dans la maison. Boon. Et vous fourrez tout ça dans ce sac de voyage, d'accord ? Si vous êtes raisonnable, nous n'aurons même pas à réveiller les pauvres gosses qui dorment à l'étage, n'est-ce pas ? Voilàààà.

Le coup des accents, c'est un truc génial ; les flics sont complètement paumés. Moi, je fais bien l'Écossais, à cause de mes vieux. L'Irlandais de Shorthand passe à peu près, même s'il en fait un peu trop quelquefois, mais le plan Antillais de Bal, c'est carrément superbe.

Le connard de mari, la chiasse au cul, commence à s'agiter à droite à gauche avec Shorthand, tandis que Bal surveille de près la bonne femme, le couteau toujours sous sa gorge ; de trop près d'ailleurs, si vous voulez mon avis. Quel enculé. Moi, je nous prépare une bonne tasse de thé, ce qui n'est pas de la tarte, avec les gants et tout le merdier.

— Tu as des biscuits quelque part, ma chérie ? La pauvre fille n'arrive même pas à parler. Elle me désigne un placard au-dessus du plan de travail. – Bordel, un paquet de Kit-kat ! Super, ça, génial !

Putain, qu'il fait chaud sous ce masque.

— Assieds-toi sur le divan, ma chérie, dis-je. Elle ne bouge pas. — Mets-la sur son cul, Bobby, dis-je à Bal. Il la fout sur le divan, le bras passé autour d'elle comme si c'était son chevalier servant ou je ne sais quoi.

Je pose la tasse de thé devant elle. — T'avise pas de balancer ton thé à la gueule de quelqu'un, ma chérie. Sinon, tes chiards là-haut, hein, ils iront nourrir les vers !

— Je n-ne... Elle bégaye, la pauvre Germaine.

Tu es tranquille à la maison, à regarder la télé, et voilà. Horrible, quand on y pense.

Bal n'est pas plus aimable. — Bois ton putain de thé, femme. Mon ami Hu'sty t'a p'épa'é un bon thé. Alo'tu bois le thé de Hu'sty. Tu nous p'ends pou'tes esclaves, bo'del ? Salope de Blanche !

— Hé, hé, mollo. La petite dame n'a pas envie de thé, elle n'est pas obligée de le boire, dis-je à Bal, ou plutôt Bobby, comme je l'appelle.

Pour ce type de boulot, ç'a toujours été Hursty, Bobby et Martin. En hommage à Bobby Moore, Geoff Hurst et Martin Peters : les Hammers qui nous ont fait gagner la Coupe du monde en 1966. Barry, c'est Bobby, le capitaine ; moi, c'est Hursty, l'attaquant ; quant à Shorthand – eh bien, Shorthand se voit en Martin Peters, le tacticien : dix ans d'avance sur tout le monde, ce genre de connerie.

Évidemment, il n'y avait pas l'herbe de pognon dans la maison : à peu près deux cents sacs. Y a jamais un rond, dans ces baraques de merde. En réalité, on fait ça parce que c'est facile, et qu'on se fait plaisir. Et puis ça entretient, de tirer des plans, tout ça. On ne va pas se laisser rouiller. C'est pour ça qu'on est la meilleure bande du pays : question d'organisation, voilà. N'importe quel débile peut foncer dans le tas tête baissée ; mais c'est la mise au point, l'organisation qui font la différence entre les vrais pros et les locdus. Quoi qu'il en soit, Shorthand extirpe au vieux le code de sa carte de crédit et va faire le tour des distributeurs du coin, pour revenir avec six cents sacs. Putains de saloperies de machines, avec leurs retraits limités. Le mieux, c'est d'attendre minuit : à 23 h 56, ce genre, tu tires deux cents sacs, et encore deux cents à 00 h 02. Là, il n'est que 23 h 25, ce qui ferait trop longtemps à traîner. Il faut toujours laisser une marge, en cas de grabuge. Mais cette fois, ç'a été carrément du millefeuille.

On les a ligotés, et Bal a sabré les fils du téléphone. Shorthand pose une main sur l'épaule du mec. — Booon. Vous n'allez pas trouver les forces de

l'ordre, vous deux, c'est bien entendu ? Parce que vous avez deux gentils enfants là-haut, qui se prénomment Andy et Jessica, c'est bien ça ?

Ils hochent la tête, pétrifiés.

— Vous n'avez pas envie que l'on revienne pour s'occuper d'eux, n'est-ce pas ?

Ils le regardent, les yeux exorbités de terreur. Quelle bande de foireux. Moi : — On sait à quelle école ils vont, vos chiards, et on connaît aussi leur groupe de scouts de merde ; on connaît tout. Mais vous nous oubliez, et nous, on oublie, okay ? Vous en avez du pot !

— Alo', pas d'emb'ouilles, hé, fait Bal d'une voix douce, passant le dos de sa lame sur la joue de la nana.

Elle a le côté de la gueule tout gonflé, bien comme il faut. Ça me fait bizarre. Je suis pas d'accord pour cogner une bobonne. Contrairement à mon paternel. Encore qu'il ne frappe plus maman, à présent, depuis qu'elle lui a dit qu'il avait intérêt à arrêter, ce con. Non, ça c'est une chose que je fais jamais, dérouiller une Germaine. Ce soir, bon, ça compte pas, parce que c'est le boulot qui veut ça, voilà tout. Tu es au poste d'attaquant, et tu peux pas laisser tomber les ailiers. La première tête de con qui ouvre la porte s'en mange un, Germaine ou pas, tu cognes aussi fort que possible. Et putain, cogner fort, je peux. Tu as l'impression que tout repose sur toi, tu ne peux pas lâcher les collègues. On est pro ou on ne l'est pas, hein. Comme je disais, les affaires c'est les affaires, et ce qui est bon pour les affaires est bon pour le Royaume-Uni, et moi je tiens à faire mon possible pour l'Union Jack. Il suffit de mettre de côté les goûts et dégoûts personnels, ils ont rien à voir là-dedans. Mais cogner une Germaine, c'est pas un truc qui me branche, personnellement, quoi. Je dirais pas que c'est vraiment mal, parce que j'en connais quelques-unes qui méritent une bonne branlée ; ce que je dis, c'est qu'on n'en tire pas de vraie satisfaction.

— Mon Dieu, c'est un plaisir que de traiter avec des gens aussi corrects, conclut Shorthand, et on se trisse, laissant la petite famille dans sa merde et les oreilles encore bourdonnantes d'adrénaline. Je suis content qu'on n'ait pas eu à réveiller les mômes. J'en ai un, moi aussi, et l'idée qu'un connard puisse faire un truc comme ça... enfin, il n'y aurait pas un mec pour oser. Cela dit, l'idée me tracasse un peu, il faudra que je passe le voir, le petit. Peut-être que je ferai un saut demain matin, ce genre.

Wolverhampton, 1963

En riant, Spike leva son verre de Bank amère et suspendit son geste à quelques centimètres de ses lèvres. – À toi, Bob, fit-il avec un large sourire, ses yeux profondément enfoncés se transformant en deux fentes étroites, semblables à de petites bouches. Et que la vie soit toujours bonne pour toi !

Bob lui adressa un clin d'œil et prit une gorgée de sa pinte. Il sourit à ses collègues de travail, autour de la table. Il les aimait tous bien, même Spike. Il n'était pas si mauvais bougre, ce Spike. S'il n'avait pas envie d'aller de l'avant, c'était son problème. Spike préférait rester passer toute sa vie coincé en Écosse ; aucune ambition, sinon celle de dilapider un bon salaire en alcool et sur les champs de courses. Depuis son déménagement, il avait senti la faille se creuser entre eux, et ce n'était pas uniquement dû au fait qu'il avait physiquement quitté la résidence de Ford Houses. Il se souvenait de la réflexion de Spike : « Je ne vois pas l'intérêt de partir d'ici et de claquer tout ce bel argent pour une maison de merde, alors que la municipalité t'en loue une pour pas cher. Il faut profiter de la vie ! »

L'idée que Spike se faisait de profiter de la vie, c'était de s'envoyer des Bank derrière la cravate. Et Molyneux's North Bank, le samedi, après les books. C'était sa vie, mais il n'avancait pas. Bob était issu de la classe ouvrière, et fier de l'être, mais c'était aussi un homme qui réfléchissait. Il voulait ce qu'il y avait de mieux pour les siens.

Les siens. Le premier allait naître. Cette pensée acheva de le réchauffer, avec le rhum qui accompagnait sa bière.

— Une autre, Bob ? suggéra Spike avec enthousiasme.

— Je ne sais pas trop. Il faut que j'aille à l'hôpital, ce soir. Ils disent que ça peut arriver d'un moment à l'autre.

— Foutaise ! Les premiers sont toujours en retard, tout le monde sait ça ! rugit Spike, tandis que Tony et Clem faisaient un roulement de tambour avec leurs verres vides, pour l'encourager.

Mais Bob se leva et les laissa. Il savait qu'ils allaient parler de lui et ce qu'ils allaient dire : qu'il se dégonflait, qu'il leur gâchait une occasion de se soûler, mais il s'en moquait. Il voulait voir Mary, et c'est tout ce qui comptait.

Dehors, il pleuvait : un crachin lent et morose. Bien que ce ne fût encore que l'après-midi, la pénombre hivernale commençait de tomber, et Bob remonta son col bien serré contre le vent qui le fouettait. Un bus de la compagnie Midland Red se profila au loin, approcha rapidement, et passa à toute vitesse devant sa main tendue. Il était à moitié vide, Bob attendait à l'arrêt, et le chauffeur ne s'était pas arrêté. Cette stupidité, cette injustice l'emplirent de stupeur et de colère. – Espèce de connard de Midland Red ! cria-t-il à l'adresse du bus dont l'arrière se dandinait comme pour se moquer de lui, diminuant au loin. Il reprit sa marche forcée.

En arrivant à l'hôpital, il eut l'impression que quelque chose n'allait pas. Comme un flash, l'intuition soudaine, brève, que quelque chose ne tournait pas rond. Tous les futurs pères doivent connaître ce genre de sensation, se dit-il. Et puis cela recommença.

Quelque chose avait mal tourné. Mais comment serait-ce possible ? On était au vingtième siècle. Rien ne pouvait mal tourner, de nos jours. On était en Grande-Bretagne.

Bob faillit suffoquer en voyant sa femme allongée dans son lit, poussant de longs cris de désespoir malgré les sédatifs qu'on lui avait visiblement administrés. Elle avait un visage effrayant. – Bob..., gémit-elle.

— Mary... qu'est-il arrivé... il est né... tout va bien... où est le bébé ?

— C'est une petite fille, et elle se porte bien, déclara une infirmière, sans grand enthousiasme ni conviction.

— Ils ne veulent pas que je la voie, Bob, ils ne veulent pas me donner mon bébé, gémit Mary.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? cria Bob.

Une autre infirmière était arrivée derrière lui. Elle avait les traits tendus, comme déformés par la douleur. Le visage de quelqu'un qui aurait vu une chose à la fois terrifiante et incompréhensible. Elle portait sa blouse comme un clochard porte un smoking neuf.

— Il y a une ou deux anomalies..., dit-elle d'une voix lente.

Accro comme une pute

Elle n'a toujours pas changé la putain de serrure ; elle sait ce qui l'attend si elle me fait ce coup-là. J'ai gardé mon double de clefs, quand j'ai quitté ce trou à rats. Je lui ai dit que j'avais besoin d'un endroit à moi. Que c'était mieux, somme toute. Mais tiens, j'ai gardé les clefs de la piaule, de façon à pouvoir passer voir le petit ; c'était évident, ça tombe sous le sens. Elle m'a entendu fourrager dans la serrure, et me regarde d'un drôle d'air quand j'entre. Le même est là, lui aussi, je le vois derrière elle.

Elle fume devant lui. Genre. Elle en grille quarante par jour. Accro comme une pute. Je déteste les nanas qui fument. Chez un mec, c'est différent, je ne sais pas, mais chez une nana, c'est vulgos, surtout chez une jeune. Enfin, je ne veux pas parler de ma mère, hein. Je veux dire, vu le peu de plaisir qu'elle a dans sa putain de vie, je ne vais pas lui reprocher de cloper. Mais chez les jeunes, ça fait vraiment trop salope. Et puis il faut prendre en compte l'aspect santé. C'est ce que je lui ai dit, la dernière fois que je suis passé. J'ai dit à cette pouffiasse d'éviter de fumer devant le gamin. Il faut prendre en compte l'aspect santé, que je lui ai dit. Parle à mon cul, ouais.

— Il lui faut des chaussures neuves, Dave, dit-elle.

— Ah bon ? Eh bien je lui en achèterai une paire, hein.

Je ne lui file plus un rond. Avec cette salope, il aurait les grolles les plus merdiques, et le reste du pognon passerait en clopes. Je suis pas con à ce point-là. Le petit me regarde.

— Alors, comment va mon petit bonhomme ?

— Ça va, répond-elle.

— Ça va ? Ça veut dire quoi, ça va ? Et un bisou à ton vieux papa, alors, hein ? Il vient vers moi et me fait un gros baiser tout mouillé, un qui claque, sur la joue. — C'est bien, mon grand, dis-je en lui ébouriffant les cheveux. Cela dit, il va falloir que j'arrête cette connerie de bisous, parce qu'il devient vachement trop grand pour ça. Ça pourrait en faire une lavette, ces chichis. Sans blague. Ou même pire, en faire une de ces pédales que tu vois traîner partout. Ça, ça le fait pas, c'est contre nature. Je me tourne vers elle.

– Dis donc, il est toujours à traîner du côté de l'école, l'autre espèce d'enfoiré de malade, là, tu sais ?

— Naaaaan, j'en ai plus entendu parler.

— Bon, sinon, tu me préviens tout de suite. Je vais pas laisser un taré comme ça approcher de mon petit gars, pas vrai, fiston ? Tu te rappelles ce que je t'ai dit, si quelqu'un essaye de te tripoter à l'école ?

— De lui donner un coup de pied dans les couilles ! répond-il. Je rigole, je fais semblant de me mettre en garde, et on boxe deux minutes. Il a de sacrées paluches, pour un si petit môme ; il a de qui tenir. Ça promet pour l'avenir, si la Grosse Pute l'élève correctement, évidemment.

La Grosse Pute. Elle est plutôt mignonne, aujourd'hui, d'ailleurs, maquillée, tout ça. – Tu as quelqu'un en ce moment ?

— Non, pas pour le moment, fait-elle, genre princesse du sang.

— Alors ôte ta putain de culotte.

— Dave ! Ne parle pas comme ça. Pas devant Gary. Elle désigne le petit de l'index.

— Ouais, bon. Écoute, coco, prends ça et va t'acheter des bonbons. Et voilà les clefs de la voiture, ça c'est celle de la portière. Tu nous attends dans la bagnole, d'accord ? J'en ai pour quelques minutes pas plus. Il faut que je parle à maman ; des trucs de grandes personnes, tu vois ?

Le petit bonhomme file en trotinant avec le blé, sur quoi elle commence à me faire chier.

— Je ne veux pas, dit-elle.

— Bordel, j'en ai rien à foutre de ce que tu veux ou pas, d'accord ?

Aucun sens du respect, ç'a toujours été son problème, à la Grosse Pute, comme un défaut dans sa personnalité. Alors elle fait sa gueule d'empeigne, mais elle connaît la chanson, et déjà elle enlève ses frusques et passe dans la chambre. Je la fous sur le lit et commence à l'embrasser, enfin je fourre ma langue dans ce putain de cendrier dégueulasse. Je lui écarte les cuisses et elle me laisse venir sans trop de problèmes, tu parles, c'est une véritable éponge dégoulinante qu'elle a, cette salope, et je commence à la bourrer. L'idée, c'est de balancer ma semoule et de sortir de là le plus vite possible, pour retourner à la voiture. Seule emmerde : avec elle, chaque fois, je n'arrive pas à juter... et voilà, putain, ça recommence, comme d'hab, j'aurais dû le savoir. Et elle, elle commence à péter les plombs ; elle qui ne voulait pas de ça, hein, bordel, elle commence à péter les plombs et pendant ce temps-là, moi, je n'arrive pas à juter.

BORDEL JE LA HAIS CETTE CONNASSE, CETTE SALE PUTE DE MERDE ET JE N'ARRIVE PAS À JUTER.

J'ai envie de lui éclater son con pourri, de lui faire mal, à cette salope, mais plus j'essaie, mieux ça va pour elle, et elle savoure chaque seconde, la pourriture d'ordure de vicelarde dégueulasse... c'était pas ça, l'idée... je n'arrête pas de voir Lyonsy, de la bande de Millwall, je n'arrête pas de le voir dans ma tête. C'est Lyonsy que j'essaie de baiser, et pas elle. C'est cette baston, dans le tunnel de Rotherhithe, j'étais entré le premier et je l'avais frappé trois fois, ce grand enfoiré, et lui il restait juste là à me regarder comme ça, putain, comme si j'étais un jouet à la con.

Et puis il avait cogné.

— DAAAAVEEEE ! Putain, elle gueule comme une vache à présent. — RESTE, OH RESTE POUR TOUJOURS, ÇA MARCHERA TU VERRAS, OH DAVE... OH DAAAAVEEEE ! Elle se cabre comme un putain d'étalon, je sens sa force sous moi, et moi je me sens mort intérieurement tandis qu'elle se calme et que je me retire toujours raide comme pas possible, et j'ai vachement intérêt à m'éloigner vite, très vite, de cette salope, parce que je ne serais plus responsable de mes actes.

Je m'habille, et elle, elle a un grand sourire sur la gueule, et elle déconne tant qu'elle peut sur moi, sur le fait qu'on ne me changera jamais, et c'est vrai qu'avant, quand elle disait ça, ça me donnait l'impression d'être quelqu'un de particulier, c'est vrai, mais là, maintenant, je me sens comme un vrai con dont tout le monde se moque en loucedé.

— C'est ça, dis-je en me trissant, et je retourne à la bagnole, mais je ne suis plus d'humeur à voir le branleur, maintenant que cette grosse pute a tout gâché. Je le dépose chez ma sœur : il sera mieux là-bas, il peut jouer avec ses mômes. Je ne suis pas un fana des gosses, pour être honnête.

Je rentre chez moi et je prends un *Playboy*, celui avec cette salope d'Opal Ronson. J'ai enlevé les agrafes, et je la colle sur le frigo, avec les petits aimants. En principe, je ne suis pas du genre à acheter des magazines de cul, sauf quand il y a une star qui se fout à poil. Ça fait plaisir de voir les stars à oualpé, un peu comme si c'était quelqu'un qu'on connaît. Ça enlève tout le côté mystique à la con, elles ont l'air, je sais pas, plus accessibles. J'ai un melon dans le frigo, et j'y ai déjà creusé trois trous de la taille de ma bite ; deux d'un côté, et un de l'autre : le con d'Opal, son trou du cul, et sa bouche. Je mets un peu de rouge à lèvres sur celui de la bouche. Puis je prends un tube de crème pour les mains Pond's, j'en fais gicler un peu dans

les deux autres, et c'est parti... Où tu voudras, ma fille, dans ta gueule, dans ton cul, dans ta chatte... Je me concentre sur la photo d'Opal penchée en avant, le dos cambré, et je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle me dit, si elle la veut dans le cul ou dans la chatte, mais quelque chose, dans ses yeux sombres, me dit quand même qu'Opal n'est peut-être pas le genre de nana à la prendre dans la boîte à pâté dès le premier rendez-vous, je repense à elle dans *Seductive Affair*... naaaan... mais dans l'autre, *Paranoid*, alors là, sans problème ; et puis merde, cette salope a peut-être besoin d'une vieille leçon, alors prends ça... fffhhoouuu, putain, ça va t'éclater le cul, ma vieille... fffhhoouuu... WWWAAAAWWW !

J'ai un méchant vertige, et je n'arrête pas de juter dans le melon. Je n'ai qu'à m'imaginer deux, trois secondes dans la boîte à merde d'Opal, et voilà le travail. Dieu te bénisse, ma grande.

Je fais une petite sieste, puis j'essaie de regarder la télé, mais je n'arrive pas à me concentrer. Je m'entraîne un peu aux haltères, examine mes pectoraux. Ça commence à se dessiner, mais ça reste encore mollasson, comme ceux des pédales qu'on voit se pavaner au club. C'est de la bidoche que je veux, de la vraie, pour cogner dur. Finalement, je descends au Blind Beggar. Pas un rat, alors je passe voir au Grave Maurice. Et ils sont tous là : Bal, Riggsie, Shorthand, Roj, John, tout le monde. Je me prends une pinte de brune et je les rejoins. Ça déconne bien là-dedans, et je commence juste à me détendre un peu quand j'entends un bruit familier au bar :

— HEEYYYYYGGGHHHH !

Je me retourne, et je le vois. Ce sinistre, lamentable connard, mon vieux. Il vaut le coup d'œil : il titube dans tous les sens, complètement déjanté, et fait chier les gens. Pitoyable, qu'il est. Il l'a toujours été. Mais ce casse-couilles nous a repérés, le voilà qui s'amène. Quant à Bal, Riggsie et Shorthand, ils prennent leur pied à me voir emmerdé comme pas possible, évidemment.

— Alors, mon gars ! Tu paies un verre à ton vieux père, hein ? Hein ?

Il est raide bourré, le vieux con.

— J'essaie de discuter avec mes potes, tu vois, dis-je.

Il lève les sourcils et me regarde comme si j'étais un nouveau genre de trou du cul.

— C'est bon, Mr T, c'est ma tournée, intervient Bal, se dirigeant vers le bar. Il revient avec une pinte et un double scotch pour le pauvre connard.

— Voilà un homme, dit-il, montrant Bal de l'index. Le jeune Barry... Barry Leitch... Ça, c'est un homme, bon Dieu ! Il lève son verre et sourit à Bal, qui répond de la même manière. Puis il s'aperçoit que je le regarde fixement. — Alors, qu'est-ce que t'as vu, pour faire une tête pareille ?

Il me fout carrément les boules, ce vieux con.

— Qu'est-ce qui ne va paaaas ?

Putain de sale gueule d'Écossais, putain de sale voix d'Écossais, minable, puant la bière ; ça n'arrête pas, jamais, pas une putain de seconde. J'ai vraiment envie de lui fermer sa pauvre gueule.

— Rien ! Le vieux a passé son bras autour de moi, il se tourne vers Bal et Riggsie. Je vais lui coller un pain, ça va pas faire un pli.

— Ça, c'est mon gars. Et c'est un sacré abruti ! un sacré abruti ! Mais c'est quand même mon gars. Dis, fiston, tu me prêtes un peu de pognon ? J'attends un gros chèque de l'assurance, fiston. Ils m'ont dit qu'il allait arriver, alors j'ai été aux lévriers, hier soir, en me disant que ce matin je serais plein aux as... tu comprends, David... hein, tu comprends, mon gars ?

Je tire deux billets de dix. Tout, tout pour me débarrasser de ce vieux taré.

— Tu es un bon gars, mon fils. Un bon protestant.

Il regarde autour de lui, roule sa manche. — C'est mon sang, dit-il à Riggsie. Du sang protestant.

— Ça, Mr T, je suis sûr qu'il proteste, votre sang, à cent pour cent, dit Riggsie, et tout le monde se marre, Bal, Shorthand, Roj, Johnny, tout le monde, et moi aussi, mais je n'aime pas trop les réflexions de Riggsie. Con ou pas con, ça reste mon vieux, quand même. Un peu de respect minimum, putain.

— C'est ça, mon gars. Cent pour cent protestant ! s'exclame le vieux guignol. Puis, grâce à Dieu, il aperçoit un autre vieux débris qui entre en titubant. — Je vais être obligé de vous laisser, mes enfants. J'ai un vieil ami au bar, là-bas... Bon, ben, portez-vous bien, les gars. Pas de grabuge au football, hein ! Et je compte sur vous pour leur serrer la vis. Il faut avoir du tempérament, être au niveau des grands matchs... les bandes de petits supporters à la noix... de la merde ! Les Billy Boys... on aurait pu vous apprendre deux, trois trucs... ça, c'étaient des hommes... les Bricktin Billy Boys, les vrais, les authentiques, hein ! Rappelez-vous, les gars, il faut

attaquer en premier, et pas de prisonniers. Tout est question de tempérament !

— C'est ça, le sport, Mr T, dit Bal.

Le vieux se lève et se dirige en louvoyant vers l'autre pauvre vieux clown, au bar.

— QUESTION DE TEMPERAMENT ! gueule-t-il une dernière fois par-dessus son épaule.

J'ai les glandes, quelque chose de bien. Il n'y a qu'un endroit où aller, dans cet état. Je me tourne vers Bal. — Je ferais bien un petit tour du côté du fleuve. On prend un bus jusqu'à London Bridge, on descend tranquillement jusqu'à Tooley Street, et puis Jamaica Road, et on prend le métro pour rentrer à Rotherhithe. Tous les six, peinards.

Bal sourit. — Ouais, ça me botte. On va aller faire chier ces connards.

Riggsie hausse les épaules, et aussi Shorthand, et les autres. Ils vont venir, mais ils n'ont pas trop la pêche pour ça.

Moi si. J'écluse ma pinte, en relâchant bien ma gorge pour l'engloutir d'un seul coup, et sentir le gaz qui rote dans mon bide. Il est temps de bouger.

Toronto, 1967

Bob regarda le nouveau-né dans les bras de son épouse. L'espace d'une seconde, il pensa à un autre pays, à une autre épouse et à un autre enfant... non. Il refoula l'idée, caressa la joue chaude et rouge du bébé. C'était en d'autres temps, en d'autres lieux. C'était le Bob Worthington de Wolverhampton. Et Bob Worthington s'était fait une autre vie, à Toronto.

Il resta quelques heures à l'hôpital puis, épuisé mais heureux et comme ivre après une nuit blanche, prit la route du retour, en lointaine banlieue. Dans sa rue, toutes les maisons étaient différentes les unes des autres, et combien différentes des taudis de brique rouge d'où il venait, mais un étrange sentiment d'uniformité régnait néanmoins dans le quartier. Il gara la voiture dans l'allée étroite, devant le garage.

Bob leva les yeux vers le panier de basket, accroché à la hauteur réglementaire, trois mètres trente, au-dessus de la porte du garage, et imagina son fils grandissant – il le visualisait même jeune homme, en train de bondir comme un saumon pour marquer un panier. Son enfant aurait les possibilités que son milieu lui avait refusées, à lui. Il ferait ce qu'il faut pour cela. Le lendemain, il devait retourner au travail ; c'était ainsi, quand on travaillait à son compte. Mais là, il était vanné. En se glissant dans les draps, Bob pria pour que ses rêves prennent la couleur superbe des événements de la journée. Pour que les démons ne se manifestent pas.

Voilà ce qu'il espérait, plus que tout.

Une nana baisable

On est là comme des cons, assis au fond du camion, sur le parking. Personne ne veut de notre came ; un putain de temps perdu, voilà ce que c'est. Bon, je sens que si ça ne commence pas bientôt à s'agiter, je vais me prendre un vieil ecsta et me jeter dans la bagarre. Bal est avec des mecs, dans l'autre bagnole, il n'a pas envie d'y aller. Il n'a qu'à faire ce qu'il veut, moi je ne vais pas rester comme ça trois plombes, hein ; il y a un maximum de nanas, là-dedans.

— Fameuse baston, l'autre semaine, dans ce pub, hein, dit Shorthand.

— Ouais, surtout après que j'ai ôté les mecs de ton cul. Sinon, c'était la branlée mortelle. Plus personne, foutu, fini, nettoyé.

— Ouais, j'ai cru un moment que j'allais me faire baiser. Mais bon, une fois que j'ai commencé à prendre les verres, pfffu... je les ai tous dégommés, ces cons, à droite, à gauche, par-devant et par-derrrière.

— Le gros derrière le bar, il était plutôt chicos, intervient Johnny.

— Ouais, il l'était jusqu'à ce que je le chope avec un tabouret métallique, dis-je. Putain, c'était génial. Je revois ça, c'était nickel, l'arcade sourcilière bien éclatée, sans problème.

Je vois Shorthand qui farfouille dans le sac plastique pour prendre une bière. — Hé, Shorthand ! Fais-nous péter une canette, espèce de connard ! Il me passe une blonde. De la McEwan.

— De la pisse d'Écossais, ouais, dit-il. Oh, désolé, mon vieux, je pensais plus.

— T'en fais pas.

— Je veux dire, t'as pas le genre grande gueule habituel, quoi. C'est comme mon vieux, il est irlandais, et ma mère, elle est polonaise. C'est pas pour ça que je suis un enfoiré de polack, hein ?

Je hausse les épaules. M'en fous. — On est tous des bâtards de merde, mon vieux.

— Ouais, fait Shorthand, mais on est aussi tous des Blancs, pas vrai ? La pureté de la race, tout ça.

— Ouais, c'est pas faux, en même temps.

— Enfin, je veux pas dire que Hitler avait forcément raison, hein. Ce n'est pas sa faute s'il n'était pas anglais, le mec.

— Ouais, Hitler, c'était un putain de branleur, dis-je. Deux guerres mondiales et une coupe du monde, tout ça gagné par les rouge et bleu, mon pote.

Shorthand se met à chanter. Quand il attaque un vieux classique de West Ham, plus moyen de l'arrêter. — Pas de dé-fai-te, pour les rouge et bleu, ils font la fê-te, les rouge et bleu...

Riggsie grimpe dans le camion. Bal le suit, avec ce con de Rodger. — Venez, entrez, bande de nazes ! fait Riggsie. Ça barde sévère, là-dedans ! Rien que le son, c'est à vous faire dresser les poils du cul.

— Moi, je vais te dire ce qui me fait dresser les poils du cul, dis-je.

— La cornemuse, fait Shorthand.

— Naaan. Il y a des connards là-dedans, et c'est pas des mecs de la Bande, dis-je à Riggsie.

— Ouais, c'est parfaitement ça, Thomy, ajoute Bal. Il y a un mec qui va s'en manger une, là-dedans.

Ça la lui boucle, à Riggsie. Quel pauvre foireux, quel abruti. Ces connards tout maigrichons, avec leur gros sac plein de pilules, le niquent joyeusement, mine de rien. Tu m'étonnes, qu'on ne peut pas fourguer notre aspirine et notre bicar.

— Naaaaan, c'est pas ça, fait Riggsie. Mais apparemment, ce soir, tout le monde a été servi avant d'arriver ici. Il tend une pilule à Bal. Tiens, prends-en un.

— Va te faire foutre, dit Bal. Il n'est toujours pas partant. Et merde, moi j'avale un ecsta et j'entre avec Riggsie. Shorthand en a gobé un aussi, et nous emboîte le pas.

À l'intérieur, je repère une bande de nanas contre le mur. Il y en a une que je ne peux pas m'empêcher de mater. Je me sens un peu cloche, comme si j'avais envie de chier tout d'un coup, et puis je comprends que c'est cette putain de came et la musique qui me filent la courante.

— Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Elle s'amène droit sur moi, elle me pose la question en pleine gueule. En fait, je ne regarde pas les nanas de cette façon-là. Enfin, selon moi, c'est une question de politesse. Shorthand, lui, il les intimide carrément, les Germaine. Il les regarde droit dans les yeux ; elles pensent sans doute qu'elles vont se faire violer, un truc comme ça. Je lui ai déjà fait la remarque. Arrête de fixer les nanas, je lui ai

dit. Si tu as envie de faire ce genre de provoc, va voir à Old Kent Road et entraîne-toi sur un connard de Millwall. Les nanas, ça se traite avec respect, je lui ai dit. Tu aimerais qu'un Bushwacker ou un Headhunter te dévisage comme ça ?

Mais bon, en attendant je regarde cette nana, moi aussi. Et pas seulement parce qu'elle est mignonne, et elle l'est, mignonne, elle est même carrément canon. Non, c'est à cause de cet ecsta, je regarde fixement la nana, et elle n'a pas de bras.

— Tu n'es pas passée à la télé ? Voilà tout ce que je trouve à dire.

— Naaan, je suis pas passée à la télé, ni dans un cirque non plus, ça te va ?

— Je ne vou...

— Alors tire-toi, coupe-t-elle, se détournant. Sa copine passe un bras autour de son cou. Je reste là, comme une pauvre cloche. Je veux dire, personne n'apprécie les nanas qui ont de la gueule, c'est une chose acquise, mais qu'est-ce que tu peux bien dire à une fille qui n'a pas de bras ?

— Hé, Dave, tu ne vas pas laisser un stremon te parler comme ça, non ? Shorthand sourit, exhibant ses dents pourries.

Pourries et bonnes à exploser.

— Tu fermes ta gueule, espèce de branleur, ou moi je te la ferme pour de bon.

Aucun doute, je suis vachement contrarié à cause de cette nana ; une jolie fille sans bras, putain, ça fait carrément mal aux seins, pour n'importe qui. Sa copine vient me trouver, bien foutue elle aussi, toute en pupilles, complètement déjantée.

— Excusez-la, hein. Mauvaise descente d'ecsta, genre.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait de ses bras, alors ? Je n'aurais pas dû dire ça, mais quelquefois, il y a des trucs qui t'échappent. Et puis mieux vaut dire ce qu'on a en tête, j'imagine.

— C'est la Tenazadrine, vous voyez.

Il faut que Shorthand mette son putain de grain de sel.— C'est le plus petit pub du monde, c'est ça, le Tenazadrine Arms ?

— Ta gueule, enfoiré ! Je jette à ce connard un regard dont il comprend aussitôt la signification, et il dégage vite fait. Pote ou pas pote, ce mec est en train de filer droit vers de grosses, grosses emmerdes avec moi. Je me retourne vers la Germaine.

— Dites à votre amie que je n'avais pas l'intention de la froisser.

Elle me sourit. – Venez le lui dire vous-même.

Ce qui me la coupe un peu, parce que je me sens toujours vachement mal à l'aise devant une nana qui me plaît. Je ne parle pas de la salope moyenne, hein, parce que, là, tu files un coup de latte dans un réverbère et il en tombe quinze, mais avec une fille qui me plaît vraiment, c'est, je sais pas, autre chose. Mais bon, l'ecsta me donne la moelle. J'y vais.

— Euh, je suis désolé de vous avoir regardée comme ça, hein.

— J'ai l'habitude, dit-elle.

— Généralement, je ne regarde pas les gens comme ça...

— Sauf quand ils n'ont pas de bras.

— Ce n'est pas à cause des bras... c'est parce que j'avais une grosse montée d'ecsta, et c'était super... et que vous... vous êtes vachement belle. Je m'appelle Dave, au fait.

Voilà, j'ai tout balancé.

— Samantha. Et ne m'appellez jamais Sam. Jamais. Mon nom, c'est Samantha, dit-elle, souriant presque.

Presque, c'est plus que je n'en espérais. – Samantha... eh bien, ne vous avisez jamais de m'appeler David. Mon nom, c'est Dave.

Alors elle sourit, voilà, et quelque chose se déclenche en moi, à l'intérieur. Cette Germaine-là, on dirait une espèce de colombe blanche, mais alors complètement bourrée de MDMA, plus que je n'en ai jamais pris dans ma putain de vie.

Londres, 1979

Elle était assise au fast-food d'Oxford Street, devant son milk-shake au chocolat, et buvait à la paille le liquide crémeux et sucré. Elle avait décidé de prendre le métro et de se rendre dans le centre, après avoir pointé à Hammersmith. Elle ne pouvait supporter l'idée de se retrouver dans le squat qu'elle occupait ; une bande de jeunes Écossais s'y était récemment installée, et ils passaient le plus clair de la journée à traîner en buvant du cidre et en discutant, avec un dogmatisme hors de propos, des divers groupes qui les passionnaient. Un tour dans le West End lui avait semblé une alternative préférable, par cette chaude journée, mais elle se sentait à la fois vide et pâteuse, la tête emplie d'une espèce de stupeur d'opium, où quelque idée malvenue réussissait parfois à s'imposer. Elle pensa à un autre concert, un autre groupe, un autre visage, une autre baise ; encore une baise mécanique, sans amour. Elle contracta ses muscles vaginaux, laissa monter un frisson qui lui secoua tout le corps. Puis, sentant poindre le dégoût de soi, elle se força à rayer de son esprit ces pensées négatives, en observant le va-et-vient dérisoire des acheteurs qui se bouscullaient dans le fast-food ridiculement bondé.

C'est à ce moment qu'elle sentit son regard sur elle.

Elle ne savait pas depuis combien de temps il la fixait ainsi. C'est son sourire qu'elle remarqua tout d'abord, mais elle était décidée à ne pas le montrer. Encore un de ces connards. Ceux qui voulaient parler de son handicap étaient les pires, toujours.

Comme ce vieux salaud qui lui avait dit qu'il était pasteur de l'Église anglicane. Et là, en cet instant, elle n'avait vraiment pas besoin d'entendre ce genre de connerie.

Quand il vint s'asseoir à côté d'elle, elle eut ce léger choc qui vous saisit, quand on reconnaît quelqu'un. C'était un punk, lui aussi. Il avait les cheveux roses et portait, banalement, un blouson de cuir attaché avec des épingles à nourrice. Il y avait quelque chose de vain, de stérile dans son allure : trop propre, trop voulu. Complètement artificiel. – Ça ne vous ennue pas si je m'assois avec vous ? demanda-t-il. Il avait un accent étranger, allemand peut-être. Elle le remarqua dans l'instant où elle

remarquait sa tenue. Avec le blouson jeté sur ses épaules, il lui fallut un moment pour s'apercevoir qu'il était finalement plus semblable à elle qu'elle ne l'avait tout d'abord pensé.

— Je m'appelle Andréas, et j'aurais bien aimé te serrer la main, mais ça ne me semble pas vraiment le bon truc. D'une brusque torsion du buste, il se débarrassa de son blouson, exhibant des mains qui, comme chez elle, partaient directement des épaules. — On peut peut-être se faire la bise, alors ?

Samantha sentit sa mâchoire se contracter agressivement, mais se rendit compte que cette réaction luttait en elle avec un autre sentiment ; un mouvement de désir gêné, une attirance écoeurante, nerveuse, nauséuse. — Je ne veux pas t'embrasser, fais chier, répondit-elle sèchement, sur le mode punk le plus convenu. Sa voix sonnait aussi faux que la tenue d'Andreas.

— Je trouve ça triste, dit Andréas, et de fait il paraissait attristé. — J'ai l'impression que tu es quelqu'un de très susceptible, non ?

— Quoi ? fit-elle, réellement furieuse, mais également intriguée par cette espèce d'inquisition.

— Oui, c'est ce que je pensais. C'est une bonne chose, la colère. Mais quand ça dure trop longtemps, ça peut devenir négatif, hein ? Ça fait remonter tout le mal en nous. Je connais ça par cœur. C'est quoi déjà, le dicton... la colère est mauvaise conseillère. Tu connais ?

— Ouais.

Samantha avait déjà rencontré d'autres handicapés victimes de la Tenazadrine. Chaque fois, elle en avait conçu de l'embarras. C'était toujours le sujet de conversation, cette difformité qui vous fixait comme un miroir. Comment l'ignorer, comment ne pas l'ignorer ? Elle planait au-dessus de la discussion la plus quelconque, comme un gros nuage noir. Plus encore : quelque part *en* elle, elle les haïssait. Ils lui rappelaient à quoi elle ressemblait, comment tous les autres la percevaient. Comme une infirme : une femme sans bras. Et me fois que les gens vous avaient collé l'étiquette d'infirmes, ils avaient tendance à appliquer la notion d'infirmité à tout : à l'esprit, à la chance, à l'espoir. Andréas, cependant, ne provoquait pas chez elle ce malaise, ni cette haine. Malgré son handicap physique, il n'émanait de lui aucun sentiment d'infirmité. Il dégagait au contraire une impression de pléthore : il rayonnait de confiance en soi. Alors qu'elle avait appris à dissimuler ses larmes sous le sarcasme, elle voyait en lui un homme qui assumait le monde extérieur sans déroger à ce qu'il était.

— Tu vas au Vortex, ce soir ?

— Peut-être, répondit-elle malgré elle. Elle n'aimait pas le Vortex, elle détestait cette clique-là. Elle ne savait même pas qui passait.

— C'est 999. Ils ne cassent rien, mais quand on est dopé et rempli de bière, ils se valent tous, non ?

— Ouais, c'est vrai.

— Je m'appelle Andréas.

— Ouais. Puis, répondant à ses sourcils levés, qui lui faisaient un visage un peu étrange, elle ajouta : – Moi, c'est Sam. Pas Samantha, d'accord ? Sam.

— Samantha, c'est mieux. Sam, c'est un nom de mec, ça ne va pas pour une jolie fille. Ne laisse pas les gens te diminuer, Samantha. Ne les laisse plus.

Elle sentit un éclair de rage fulgurer en elle. Pour qui se prenait-il ? Elle allait riposter quand il ajouta : – Samantha... tu es très jolie. Il faut qu'on se retrouve ce soir. Au Ship, le pub de Wardour Street. À huit heures. D'accord ?

— Ouais, peut-être, on verra, dit Samantha, sachant déjà qu'elle y serait. Elle le regarda dans les yeux. Et ce qu'elle vit là était quelque chose de fort, de chaud. Puis elle se dit qu'ils étaient d'un bleu ridicule, avec ses cheveux roses.

— Tu as braqué le zoo ou quoi ? Qu'est-ce que tu fais avec un putain de flamant rose perché sur la tête ?

Andréas la regarda sans comprendre immédiatement. Puis Samantha eut l'impression de voir une colère terrible passer brièvement sur son visage, qui reprit aussitôt un aspect si calme, si parfaitement serein, qu'elle se dit l'avoir imaginé.

— Un flamant rose... je vois. Samantha fait de l'esprit, c'est ça ?

— Tu n'as aucun sens de l'humour ou quoi ?

— Tu es très jeune, Samantha, très jeune, laissa tomber Andréas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai le même âge que toi. On doit avoir quelques semaines de différence, ce genre.

— Moi aussi je suis très jeune. Mais l'important, c'est la solidité intérieure.

Elle était de nouveau sur le point de laisser éclater sa colère, mais déjà Andréas s'était levé de sa chaise. – Bon, j'y vais maintenant. Mais avant, je peux l'avoir, ce baiser ?

Samantha ne réagit pas, comme il se baissait et l'embrassait sur la bouche. Un baiser tendre, qui s'attardait imperceptiblement, et auquel elle se sentit répondre en hésitant. Puis il s'éloigna. – Huit heures, ça va ?

— Ouais, dit-elle, sur quoi il disparut. Elle était de nouveau seule, et douloureusement consciente de l'être. Elle savait ce que tout le monde pensait : deux victimes de la Tenazadrine qui s'embrassent.

Enfin, se dit Samantha, il ne peut pas en avoir après ma pension d'invalidité.

Elle partit bientôt, emprunta Charing Cross Road machinalement, coupa jusqu'à Soho Square où elle s'allongea au soleil, parmi les employés de bureau. Puis elle se promena dans Soho, arpenta Carnaby Street dans les deux sens, jusqu'à ce que l'exaspération la gagne, alors elle reprit le métro et rentra au squat de Shepherd's Bush qu'elle partageait avec une bande d'autres punks, et dont les occupants changeaient régulièrement.

Dans la cuisine, un Écossais prénommé Mark, un jeune punk d'une maigreur pitoyable, avec des cheveux carotte et de vilains furoncles, mangeait des œufs au bacon et des haricots à même la poêle. – Ça baigne, Samantha ? sourit-il. Tu as du speed sur toi ?

— Non, dit-elle d'une voix brève.

— Matty et Spud sont partis en ville. Moi, ce matin, j'étais infoutu de me bouger. Je me suis complètement niqué la tête, hier soir. C'est mon petit déj, tu vois. T'as faim ? Il désigna le contenu de la poêle, figé de graisse.

— Non... non merci, Mark, répondit Samantha, se forçant à sourire. Elle sentait des boutons lui pousser sur le visage, rien que d'être à proximité de la poêle de Mark. Ces jeunes Écossais du squat n'avaient que seize ans, mais c'étaient de véritables plaies : crades, bruyants, et complètement incultes, musicalement parlant. Assez sympa, en même temps ; en fait le problème, c'est qu'ils l'étaient trop ; toujours à vous suivre et à quémander de l'amitié, comme une portée de chiots trop affectueux. Elle passa dans la pièce qu'elle partageait avec deux autres filles, Julie et Linda, alluma la télé en noir et blanc et passa son temps à surveiller la pendule, jusqu'à l'heure de ressortir.

Elle arriva au Ship avec dix minutes de retard. Il était là, assis dans un coin. Elle se dirigea vers le bar et commanda une pinte de cidre. Puis elle le rejoignit. Le chemin lui parut interminable jusqu'à la chaise, elle sentait tous les regards sur elle. Elle lui rendit son sourire puis, regardant nerveusement autour d'elle, fut surprise de constater que personne ne

semblait les avoir remarqués. Ils enchaînèrent les verres et prirent un peu de speed qu'elle avait sur elle, contrairement à ce qu'elle avait dit à Mark.

Cette nuit-là, en boîte, le groupe se donna à fond, tandis qu'Andreas et Samantha pogotaient à cœur joie. Samantha ressentait une liberté, une absence d'inhibitions encore jamais connues. C'était au-delà de la drogue et de l'alcool : c'était Andréas, avec sa confiance en soi, son enthousiasme contagieux, salvateur.

Elle savait qu'elle rentrerait avec lui. Elle n'avait pas envie que le concert finisse et, en même temps, elle n'attendait que cela.

Plus tard, dans la rue, Samantha crut que son rêve explosait, comme trois skinheads, ivres, les sifflaient et faisaient mine de leur barrer la route.

— Putain, c'est des échappés d'un cirque ! gueula le premier.

— Laissez-les, fit un deuxième, ça fait mal aux seins, de voir ça. Vous aimeriez, vous ?

— Des seins, elle en a en tout cas, et ils sont pas mal ! On peut toucher, ma louloute ? Le premier jeune type s'avança vers Samantha.

— Dégage ! cria-t-elle. Déjà, Andréas s'était mis devant elle.

Le jeune skinhead eut un instant l'air d'hésiter et parut conscient, l'espace d'une seconde, que les événements pouvaient lui échapper, tourner de manière imprévue. — Tire-toi de mon chemin, espèce d'anormal, siffla-t-il à l'adresse d'Andreas.

— Éloigne-toi, dit Samantha. Je n'ai besoin de personne pour se battre à ma place.

Cependant, Andréas ne bougeait pas. Il regardait son prétendu agresseur droit dans les yeux. Faisait jouer ses mâchoires lentement, posément. Il avait presque l'air de goûter cette distraction inattendue ; un homme en pleine possession de lui-même. Il ne semblait guère pressé de répondre, mais quand il parla, ce fut d'une voix lente, sur un ton uniforme. — Si tu ne nous lâches pas, je t'arrache la gueule. Avec mes dents. Tu comprends bien : tu n'auras plus de visage.

Il maintenait son regard fixe. Les yeux du jeune type rasé commencèrent de s'embuer, puis ses paupières frémirent. Il se mit à crier, puis recula, sans paraître s'en rendre compte.

— Allez, Tony, on s'en branle, de ce connard de Boche. On se tire avant que des flics s'amènent, intervint son copain.

Ils s'éloignèrent, continuant de les injurier, mais de cette manière frénétique, à la fois provocante et désespérée, des gens humiliés, vaincus.

Samantha était impressionnée. Elle s'en défendait, mais cet Allemand l'impressionnait de plus en plus. – Tu as du cran.

Andréas hocha vaguement la tête. D'un doigt, sorti du moignon qu'était sa main, il se frappa le crâne. – Je ne suis pas un cogneur. Je manque d'allonge, sourit-il. C'est pour ça qu'il faut se servir de sa tête. C'est là que je gagne ou que je perds mes combats. Des fois, ça marche, et d'autres fois... ça ne se passe pas si bien, tu vois. *C'est la vie*, conclut-il en souriant avec fatalisme.

— Ouais, mais tu les as vraiment secoués, ces connards, dit Samantha. Elle se rendit compte que les trois skins n'étaient pas les seuls à être secoués.

Elle se rendit compte qu'elle était amoureuse d'Andreas.

Les grandes gueules

On a discuté pendant trois plombes, bavassé, rebavassé. Je n'avais jamais tant jacté à la fois, jamais avec une nana, en tout cas. Et le truc, c'est que je ne me sentais même pas mal à l'aise. Ce n'était pas comme de parler à une nana ; pas au sens habituel du mot, le sens que je donne généralement à ce mot-là. J'ai parlé de moi, de Bal, et de notre atelier. De ma mère et de mon vieux connard de père ; de la Grosse Pute et du gamin ; mais surtout de la Bande, des bastons qu'on avait connues et de celles qu'on préparait, de la manière dont j'allais régler son compte à cet enfoiré de Lyonsy, de Millwall. Lui régler pour de bon.

En même temps, je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder. J'en étais même à parler comme une pédale : – Ça t'ennuie, si je touche ton visage ?

— Non.

Alors, j'ai touché son visage. Je n'avais pas vraiment envie de plus, peut-être de la serrer contre moi, un petit moment. Mais pas de baiser, rien de ce genre, non, juste être ensemble, avec elle, quoi. Je me faisais l'effet d'être une espèce de tan-touze à la con. Mais ce n'était pas ça non plus, je veux dire, c'était comme... l'amour, un truc comme ça.

Quand la musique s'est éteinte, j'ai été obligé de lui proposer de descendre en ville avec moi. Le truc, c'est que tout ça l'intéressait, que c'était *moi* qui l'intéressais. Même quand je parlais baston et tout ça, elle paraissait carrément intéressée, putain.

J'ai emprunté une caisse à un des mecs de la sécurité, et on a filé à Boumemouth, où on a passé la journée ensemble. Jamais j'avais connu ça. J'avais l'impression d'être quelqu'un d'autre. Quelqu'un de différent.

Donc on était dans ce troquet, et on a bavassé comme pas possible. Et en sortant, il y avait ces trois mecs, là, en train de mater Samantha, l'air de se foutre d'elle. De ma Samantha.

— Qu'est-ce qu'il y a, bordel ?

Un des mecs laisse tomber sa canette qui explose par terre.

— Rien.

— Allez, Dave, intervient Samantha. Ils faisaient rien.

— C’est quoi, ton problème, hein ? fait un autre connard, le style grande gueule. Et ça, je peux pas encaisser.

Dans ces moments-là, je repense toujours aux vieux films de Bruce Lee. Tous ces trucs de kung-fu, c’est de la pure connerie, mais Bruce Lee disait toujours une phrase, un conseil qu’il donnait et qui m’a toujours servi. Il disait : tu ne cognes pas sur un mec, tu cognes *dans* un mec. Et ce connard avec sa grande gueule, je ne voyais plus que le mur de brique derrière sa tronche. C’était le mur que je visais, que j’avais envie de démolir.

Tout ce que je sais, c’est que je me retrouve devant le suivant : – À qui le tour, maintenant ?

Ils étaient complètement pétrifiés, regardant le pauvre trou du cul par terre, qui avait l’air vilainement amoché. Comme quelques fouille-merde commençaient à pointer leur nez, je me suis dit qu’il valait mieux retourner en ville. Samantha habitait à Islington, pas loin de chez moi, et je trouvais ça génial. Cela dit, cette petite embrouille nous avait carrément foutu la journée en l’air.

— Pourquoi as-tu fait ça ? a-t-elle demandé, tandis qu’on prenait la quatre voies.

Elle n’avait pas l’air en colère, cela dit, plutôt intriguée. Putain, elle est belle que c’était à en péter les plombs. J’avais du mal à garder les yeux sur cette connerie de route. Dès que je cessais de la regarder, j’avais l’impression, je sais pas, de perdre mon temps.

— Ils cherchaient la merde, et ils te manquaient de respect.

— C’est important pour toi, non, que les gens ne m’embêtent pas, ne me fassent pas de mal ?

— Plus important que tout. Et jamais j’ai senti ça.

Elle m’a regardé, l’air vachement pensive, mais elle n’a rien dit. J’avais trop ouvert ma gueule. C’est à cause des amphés, je sais bien, mais finalement, c’est ce que je pensais au fond, et j’en avais rien à péter.

On est rentrés chez elle. Il y avait une photo d’elle avec un mec, et ça m’a fait drôle. Ils étaient plus jeunes. Mais le truc, c’est qu’il était comme elle, il n’avait pas de bras.

— C’est ton copain ? Je n’ai pas pu m’empêcher de poser la question.

Elle a ri. – Parce qu’il n’a pas de bras, c’est forcément mon copain, c’est ça ?

— Naaan, c’est pas ce que je voulais dire...

— C’est un Allemand que je connais.

Un Boche, putain. Deux guerres mondiales et une coupe du monde dans le cul, mon pote. – Bon, alors c'est ton copain ou pas ?

— Non. C'est un bon ami, sans plus.

J'ai senti une vieille chaleur dans ma poitrine, et j'ai même commencé à trouver le mec sympa. Je veux dire, pauvre vieux, pas de bras et tout ça, ça doit pas être génial tous les jours, hein ?

Alors on a encore discuté un peu, et Samantha m'a raconté deux, trois trucs. Des choses de son passé. Des choses qui m'ont carrément foutu les boules.

New York, 1982

Alors même qu'il se trouvait là où il l'avait voulu, un bureau de prestige, au sein d'un immeuble commercial, au cœur de Manhattan, Bruce Sturgess était assailli et persécuté par une suite d'idées aussi étranges que tenaces. Il regarda par la fenêtre qui donnait au nord, et offrait une vue splendide sur Central Park. Superbes, le Chrysler et l'Empire State Building dominaient tout, et l'observaient d'un regard méprisant, comme des videurs de night-club fronçant les sourcils. Toujours, quelqu'un vous méprise, se dit-il avec un sourire lugubre, aussi haut que l'on monte. Ils étaient extraordinaires, ces gratte-ciel, surtout le Chrysler, de style Art déco. Il pensa à Gene Kelly et Frank Sinatra, en train de transformer la ville en un gigantesque magasin d'accessoires, dans *Un jour à New York*. La liberté, voilà ce que New York symbolisait pour lui. C'était un cliché, une évidence, mais ça n'en demeurait pas moins vrai. La vue, cependant, n'arrivait pas à occulter les brusques visions de difformités qui consumaient sans cesse son esprit. Il n'avait jamais été aussi bas. Ce qui le poussa à composer le numéro de Barney Drysdale, à Londres. Quelque chose dans la voix de Barney, son optimisme serein, bourru, apaisait toujours Bruce quand il était dans cet état.

Barney Drysdale, tout occupé à préparer ses bagages, dans son appartement de Holland Park, fut rien moins qu'agacé en entendant le téléphone sonner. – Bon, quoi maintenant ? grommela-t-il, contrarié. Barney s'appêtait à aller passer un long week-end dans son cottage du pays de Galles ; il y préparerait la maison pour l'installation semi-permanente de toute la famille, le mois suivant.

— Allô...

— Salut, vieux machin ! fit Bruce d'une voix grinçante.

— Bruce ! Barney se mit à rire, tandis que son humeur s'allégeait en reconnaissant la voix de son ami. – Sacré voyou ! Alors, qu'est-ce qu'ils te font subir, ces affreux Yankees ?

Sturgess répondit par quelques platitudes de bon ton. Oui, cela lui faisait du bien, d'entendre la voix de Barney. Puis son vieil ami demanda des nouvelles de Philippa et des garçons, et il sentit son ton se glacer un peu. Il

ne s'entendait pas avec elle. Les garçons avaient bien fait leur chemin et s'étaient fixés du côté de Long Island, mais elle détestait l'Amérique. Ses crises de shopping chez Bloomingdale's et Macy's ne suffisaient pas à apaiser son insatisfaction croissante. Sturgess, lui, adorait New York. Il adorait cet anonymat dont il jouissait, comme quelqu'un de fraîchement débarqué, qui n'a pas encore réussi à prendre tous les contacts qu'il prévoit. Il adorait les clubs. Il repensa au garçon qu'il avait baisé dans les toilettes, la veille au soir, dans cette boîte délicieusement immonde d'East Village...

— Tu tombes à un mauvais moment, mon vieux, dit Barry. Je vais retrouver ma brousse, ce week-end.

Ouais, moi aussi, songea Sturgess, se caressant l'entrejambe tout en laissant son regard errer sur les silhouettes des gratte-ciel de Manhattan.

— Super, dit-il.

Super, pensa-t-il. Mais son esprit était troublé. L'obsession des difformités, l'obsession des jeunes gens : il avait intérêt à se surveiller de près. Il pouvait facilement foutre en l'air tout ce à quoi il avait travaillé. C'était bon, de parler à Barney. Il rendait grâce à Dieu d'avoir inventé Barney.

Justice

Je vois de plus en plus Samantha. Mais le truc, c'est qu'on n'a encore rien fait. Putain, j'aimerais assez savoir où j'en suis avec elle. Comme si ça me perturbait, qu'elle n'ait pas de bras. Quand on est ensemble, on discute, c'est tout, mais je n'aime pas trop le tour que prend la conversation. Elle n'arrête pas, avec ses bras, et avec les mecs qui ont vendu le produit qui l'a rendue comme ça. Je n'ai pas envie d'entendre tout ça, moi : j'ai juste envie de la regarder.

Mais je ne peux rien faire qu'accepter, parce qu'en fait, tout ce qui m'intéresse, c'est simplement d'être avec elle.

— Tu me regardes, dit-elle, et tu veux coucher avec moi. Tu veux me baiser. Voilà les trucs qu'elle me sort, comme ça, tout d'un coup.

— Et alors ? Il n'y a pas de loi contre, non ? Il n'y a pas de loi contre le fait que quelqu'un vous plaî. Voilà ce que je réponds. Et j'ai une vague angoisse, parce que là, on est chez moi, et je suis sûr qu'elle a été voir dans le frigo. J'espère qu'elle n'a pas vu le melon et la crème. Un coup de bol que j'aie décroché Opal.

— Tu sais bien comment je me vois. Comme une curiosité de la nature, une femme incomplète. Ils m'ont volé quelque chose. Je ne suis pas entière, et je veux qu'ils paient pour ça. Et ce n'est pas trois sous que je veux ; c'est la justice. La peau de Bruce Sturgess, l'ordure qui a mis ce produit sur le marché et qui nous a massacrés.

— Tu veux que je t'aide à dérouiller ce mec, Sturgess ? Pas de problème.

— Tu ne comprends pas ! Je ne veux pas que tu lui casses la gueule. Ce n'est pas un de ces petits connards qui se castignent au foot ou qui boivent un coup de trop au pub du coin. Il ne s'agit pas de faire peur à ce salaud ! C'est ses bras que je veux. Je veux qu'on lui tranche les bras. Je veux qu'il sache ce qu'on ressent !

— Tu ne peux pas faire ça... ils t'enverraient à l'asile...

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur l'affranchi ? Tu perds tes billes ? Elle se fout de moi maintenant. Et sa tête change, elle n'est plus la même.

— Naaaan, c'est pas ça...

— Je l’aurai, cette ordure, avec ou sans ton aide. Je veux que cet enfoiré sache ce que c’est d’être transformé en monstre. Il m’a transformée. Je veux le transformer aussi. Tu comprends ça ? J’en veux pas, de leur pognon de merde. Je veux prendre ce qu’ils m’ont pris, pour qu’ils voient à quel point il est utile, leur pognon à la con. Je veux qu’ils sachent ce qu’on ressent quand quelqu’un que tu ne connais pas te démolit, te manipule... t’interdit d’avoir ta place dans le monde. Ces connards-là passent leur vie à ça ; ils décident quelque chose, et détruisent des métiers, des foyers, des vies, et jamais ils ne voient les ravages qu’ils font, et jamais on ne leur présente la note. Alors moi je veux qu’il le voie, mais aussi qu’il le vive. Je veux qu’il sache ce qu’on ressent quand on est un monstre.

— Tu n’es pas un monstre ! Tu es belle ! Je t’aime, moi !

Son visage s’est éclairé comme jamais je ne l’avais vu, comme si elle ressentait la même chose que moi. — Tu ne t’es jamais fait branler avec le pied ? me demanda-t-elle.

Pembrokeshire, 1982

Barney Drysdale ressentait toujours cette vague de satisfaction, tandis qu'il poussait et brutalisait la vieille Land-Rover sur le raidillon qui menait au cottage. Descendu de la voiture, il contempla l'ancienne demeure de pierre, puis inspira une grande bouffée d'air pur, et parcourut des yeux le paysage qui entourait la maison. Des collines, des ruisseaux, une ou deux petites fermes, des moutons. La perfection.

Demain, il ne serait plus seul. Beth et Gillian le rejoindraient de Londres. Barney arrivait toujours le premier, pour « allumer les feux », comme il disait, cela faisait partie du rituel familial. Il aimait à redécouvrir l'endroit dans la solitude, à se féliciter de ses travaux de restauration. En fait, c'étaient les ouvriers qui les avaient effectués, transformant un vieux tas de pierres en maison de rêve. Barney s'était donné du mal pour paraître des leurs, soufflant et haletant avec eux, sans jamais gagner leur confiance – même quand il arrivait avec des bières ou insistait pour que l'on débauche tôt, histoire d'aller boire quelques coups au pub du village. Il se disait que ces gens du coin étaient simplement un peu timides, un peu gênés. Il ne se rendait pas compte que c'était pour lui qu'ils étaient gênés. Une fois au pub, ils lui présentaient leurs respects et filaient, l'un après l'autre. Puis ils téléphonaient pour savoir si Barney était parti, et reprenaient la soulerie sans lui.

Une humidité glacée régnait dans toute la maison, et Barney s'employa à allumer le feu. Le temps qu'il traîne un peu et fasse le tour de sa résidence secondaire, la nuit était tombée. Barney sortit chercher du charbon dans la remise, presque totalement plongée dans l'obscurité, hors de portée des lumières. Il aimait bien se diriger dans le noir, sentir l'air froid de la nuit sur sa peau.

Derrière le bruit de ses pas hésitants sur les graviers du chemin, Barney crut soudain percevoir un son semblable à une toux. Un éclair de frayeur fulgura dans sa poitrine, avant de disparaître aussitôt, et il rit de sa propre nervosité. Il rentra avec le charbon et les bûches.

À son grand désarroi, Barney constata alors qu'il était à court d'allume-feu. La boutique du village serait fermée, à cette heure-ci.

— Bah, c'est pas grave, dit-il à voix haute.

Il empila quelques tortillons de papier journal, du petit bois, puis de petits morceaux de charbon. La tâche demandait du temps et de la patience, mais il fut récompensé par une flambée digne de ce nom.

Il demeura un moment assis devant le feu puis, impatient, descendit au village et prit deux, trois verres solitaires au pub, tout en parcourant le *Telegraph*. Il était déçu de ne reconnaître personne : ni ouvriers ni notables du coin. Au bout d'un moment, cette vague mélancolie que seule la solitude peut engendrer le saisit, et il rentra vers la maison.

De retour au cottage, Barney s'installa dans le fauteuil, face à la cheminée, alluma la télé pour se détendre, un verre de porto à la main, tout en grignotant un morceau de Stilton qu'il avait emporté. La flambée avait rapidement réchauffé la maison et, se sentant somnolent, Barney monta se coucher.

Au rez-de-chaussée, quelqu'un d'autre était dans la place.

La silhouette se déplaçait dans l'obscurité avec une grâce furtive. Accrochée à ses épaules, là où aurait dû se trouver le bras, se balançait une grosse bonbonne. Tapis et rideaux furent bientôt imbibés de paraffine.

Au-dehors, quelqu'un d'autre tenait un pinceau dans sa bouche. Avec une promptitude et une dextérité incroyables, la tête allant et venant d'avant en arrière, la deuxième silhouette obscure traçait des formules sur le mur du cottage :

CYMRU I'R CYMRU
LLOEGR I'R MOCH

Les vaches sacrées

On prend le bahut et on monte à Romford, chez ce débile avec sa vieille Aston Martin garée devant chez lui. – Cinquante sacs, et elle est à vous, mon vieux, dit le pauvre taré. Je n'ai pas le temps de m'emmerder avec. J'ai fait faire plein de trucs dessus ; elle n'a pas besoin de grand-chose pour repartir. J'en ai juste un peu ras le bol, voilà.

J'ouvre le capot, je jette un coup d'œil à droite à gauche. Ça n'a pas l'air trop mal. Bal regarde aussi, secoue la tête.

— Naaan... elle est foutue, mon vieux. Pour dix sacs, on peut vous en débarrasser.

— Laissez tomber. C'est une bagnole que j'ai payée cent livres, et j'ai dépensé autant en réparations.

— Ouais, mais ça va vous en coûter deux cents de plus, minimum, pour faire remettre en état ce petit bijou. Déjà, j'ai l'impression que la boîte de vitesses est niquée. Vous allez vous retrouver en caleçon, mon vieux, croyez-moi.

— Quarante, ça marche ? fait-il.

— Business is business, mon vieux. C'est notre gagne-pain, ça, dit Bal en haussant les épaules.

Le connard fait la grimace et empoche les dix sacs. En trois coups de cuiller à pot, je vais te remettre cette petite merveille à neuf. On l'accroche et on la remorque jusqu'à l'atelier.

Il y a vraiment quelque chose qui me fout les glandes, dans cette taule. Surtout par une super-journée d'été, comme aujourd'hui. Sans doute le fait qu'on n'a jamais la chaleur du soleil, qu'on est toujours à l'ombre, à cause de ces saloperies de bâtiments tout autour. Et à l'intérieur, macache pour avoir la lumière du jour, on a que des vieilles ampoules de merde. Je te jure qu'un de ces quatre, je vais défoncer ce putain de toit et y coller une lucarne, un truc comme ça. L'odeur de paraffine du chauffage et l'odeur d'huile des pièces détachées qui traînent, ça me prend carrément la tête, des fois.

Un autre truc, c'est que j'en sors toujours crade. Avec toutes ces pièces qui traînent par terre et sur le putain d'établi. Et puis il y a cette immense

porte battante, qui n'a même plus de verrou. On est obligés de lui foutre un cadenas, la pauvre fille. Et chaque matin ou presque, je m'énerve comme un dingue pour ouvrir cette merde.

Bal, lui, il prend son pied ici. Il a tous ses putains d'outils, même l'énorme tronçonneuse qu'il utilisait l'hiver dernier, quand il s'est mis en tête de se faire Lin peu de blé en coupant les arbres de la forêt d'Epping pour les revendre en fagots de bois de chauffage, par les annonces de l'*Adviser's*.

Ouais, putain, il fait trop chaud pour rester au garage aujourd'hui.

— Une sacrée tache, le mec, hein ? me fait Bal en riant, assenant une claque sur le capot de la voiture.

— Ouais, un connard de première. Vacherie, il fait rien chaud aujourd'hui. Écoute, mon vieux, je sens ma gorge qui essaie de me dire quelque chose. T'as pas soif ?

— Okay, ça marche. Je te retrouve au Grave Maurice. J'ai d'abord envie de me faire un peu plaisir en regardant ça, dit-il, tapotant de nouveau le capot, comme si c'était le cul ou les nichons d'une nana, ce genre. Grand bien lui fasse : c'est ion dingue de mécanique, ce con. Moi, en matière de cul et de nichons, je penserais plutôt à Samantha. Wouah ! Ça me fait bander à mort, cette putain de chaleur. Je me demande si c'est un truc scientifique, ou si c'est simplement parce que toutes les belettes se baladent à moitié à poil, à cette époque de l'année. En tout cas, je n'ai qu'une envie, c'est de faire des saloperies avec elle, mais en attendant, une bonne pinte de blonde bien fraîche ne me fera pas de mal. Je le laisse.

Le maintien de l'ordre, mes couilles. Je ne suis pas dans le pub depuis cinq minutes et j'ai eu le temps de boire deux gorgées quand je vois se pointer ce connard de flic de Nesbitt ; il entre là-dedans carrément, comme si c'était lui le patron du Maurice.

— Ça marche, Thomy ?

— Commissaire Nesbitt. Quelle agréable surprise.

— Ce n'est jamais agréable de rendre visite aux délinquants.

— Je vous comprends, John. Moi aussi, je les évite comme la peste. Mais ce doit être un peu difficile pour vous, avec votre travail. Ça ne vous donne pas grand choix, n'est-ce pas ? Il faudrait peut-être songer à se recycler. Vous n'avez jamais pensé à essayer la mécanique ?

Le connard reste là, méchamment contrarié, me fixant de haut, l'air mauvais, comme si je devais m'excuser. Billy et la nouvelle serveuse se marrent discrètement derrière le bar. Je lève mon verre à cette pourriture de flic. — Santé !

— Où est ton pote, Leitchy ?

— Barry Leitch... ça fait un moment que j'ai pas vu Barry — enfin, à part au boulot, je veux dire, ce serait dur de pas le voir, puisqu'on bosse à deux, mais on sort plus trop ensemble. On fréquente des milieux différents, depuis quelque temps, si vous voyez ce que je veux dire.

— Et quel milieu fréquente-t-il, lui ?

— Ça, c'est à lui qu'il faut poser la question. On est bien trop occupés à gratter comme des malades pour perdre du temps à bavarder de choses et d'autres.

— Vous allez à Millwall, la semaine prochaine.

— Pardon ?

— Ne te fous pas de moi, Thomy. Millwall contre West Ham. Endsleigh Insurance League, première division. C'est la semaine prochaine.

— Désolé, chef, mais je m'intéresse pas trop au calendrier, ces temps-ci. Depuis que Bonzo a pris le maillot d'entraîneur, ça m'intéresse plus. Sur le terrain, il est super, mais il ne le fait pas en tant qu'entraîneur, vous voyez. C'est triste, ce genre de truc, mais c'est la vie, hein.

— Je suis ravi d'apprendre ça, parce que si je vois ton cul, ou l'ombre de ton cul, ou même si je t'entends péter sur l'autre rive, samedi prochain, je te coffre pour incitation à l'émeute. Même si je te repère au centre commercial de Croydon, les bras chargés de sacs de jouets pour les orphelins nécessiteux du quartier, je te fous dedans aussi sec. Tu as intérêt à éviter les quartiers sud.

— Avec joie, patron. J'ai jamais aimé la rive droite, y a rien à voir là-bas.

Je n'ai jamais eu d'affection particulière pour les cognes. Pas seulement à cause de leur boulot, mais en tant qu'individus, quoi. Il faut être un certain type de mec pour faire ça, si vous voyez. C'est toujours les sales petits branleurs, les cafards, les pétochards auxquels on foutait une branlée à l'école, qui sont devenus flics. Comme si, en se collant un uniforme sur le dos, ils se protégeaient du reste du monde. Cela dit, la principale emmerde, avec les flics, c'est quand même qu'ils fourrent leur nez partout, hein. Ce connard de Nesbitt, une fois qu'il a planté les dents dans un fromage, il ne

lâchera jamais le morceau. Tu as des pédales, des malades qui traînent autour des terrains de jeux, pour tripoter les mômes. C'est des dingues comme ça que les flics devraient alpagner, au lieu de faire chier de braves gars qui essaient de gagner leur pain et leur dope.

Une fois que ce connard de Nesbitt a décarré, je bigophone à Bal, au garage. – Il faut que tu appelles Millwall. Nesbitt est au jus. Il est passé ici, au Maurice, il nous a menacés.

— C'est de la foutaise. S'il se déplace carrément, ça veut dire qu'il n'a pas assez d'hommes pour assurer. Réduction des heures sup, tu sais. Il n'est question que de ça, dans l'*Advertiser*'s. S'il avait les mecs sous la main, il la *bouclerait* et essaierait de nous cueillir en pleine action. Tu sais aussi bien que moi que les cognes n'ont rien contre une bonne baston ; comme ça, ils peuvent dire aux politiques que le maintien de l'ordre public leur échappe, et qu'il leur faut plus de pognon pour engager plus de flics.

— Ouais, et si on se décommande, ces connards de Millwall penseront que les gars de l'est se dégonflent.

— Un truc, quand même, dit Bal. On a Newcastle prévu dans quinze jours.

— Ouais. Il faut réunir toute la Bande, là. C'est autre chose que Millwall ; ça veut dire un petit déplacement à organiser, en plus. Ça fera peut-être les journaux nationaux. Ils en ont ras le bol, des bastons à Londres. Une castagne avec Millwall, on aura du pot si ça passe même dans cette merde de *Standard*.

Newcastle, je préférais. Lyonsy y était toujours. Je m'étais entraîné aux haltères pour augmenter ma force de frappe, tout spécialement à l'intention de ce connard. Millwall, sans Lyonsy, ça ne m'intéresse pas. J'ai bien vu que le projet avec Newcastle excitait Bal, parce que, en trois secondes, il m'avait rejoint au pub et me traînait dans l'arrière-salle. Et putain, le méchant regard qu'il jetait aux mecs qui faisaient mine d'entrer...

— Tu sais, qu'il me fait, je suis pas tranquille, avec Riggsie et les mecs comme lui. L'ecstasy, tu vois, Thomy, leurs conneries de peace and love, tout ça.

— Ouais, je sais.

Moi, je pensais à Samantha. Je la vois ce soir. Chez elle, à Islington. C'est dingue, ce qu'elle arrive à faire avec ses pieds. La manière dont elle m'a pris la queue entre ses orteils, en la branlant si doucement qu'avant d'avoir compris ce qui m'arrivait j'ai giclé comme une putain de fontaine.

— Ça me prend la tête, dit Bal. Ça me fout carrément l'angoisse, Dave.

— Ouais, je sais.

Samantha. Bon Dieu de bon Dieu. On ne devrait pas tarder à passer aux choses sérieuses, maintenant. Mais ce connard de Bal arrive à lire en moi à livre ouvert.

— Écoute, mon vieux, fait-il, genre vachement sérieux, tu ne vas pas laisser une nana tout démolir, hein ? Tout foutre en l'air, toi et moi, la baston, la Bande et tout ça ?

— 'videmment non. Pas de problème, avec Samantha. Elle n'a rien contre la violence. Je crois que ça l'excite.

C'est vrai, je le crois.

— Ah ouais ? fait-il avec un sourire, mais je ne lui en dis pas plus, pas sur Samantha. J'en ai assez dit pour l'instant. Il n'insiste pas. – Simplement, je suis inquiet pour les meilleurs éléments, depuis un moment. Prends Riggsie et Shorthand, par exemple. Ils n'ont plus la moelle. On dirait bien que c'est la décadence, tu vois. On se croirait dans la Rome antique, avec ces mecs-là, le cul et rien d'autre. Tu m'étonnes que les connards d'Ilford ont tenté leur chance, l'autre jour. À qui le tour, maintenant ? À ces enfoirés de frimeurs de Basildon ? À East Ham ? À la bande de Gray ?

— Arrête, tu vas te faire mal ! je ricane. On s'en fout de savoir qui va essayer, de toute façon, on les aura, ces trous du cul !

Il sourit, et nous trinquons. Bal et moi, on est plus proches que deux frères de lait, putain. Ou que des croyants unis par leur même foi à la con. Ç'a toujours été comme ça.

Bon, ce n'est pas le tout, il y a Samantha... Ça me fait penser à cette chanson d'ABC, une de mes préférées, où ils racontent que ton passé, c'est ta vache sacrée à toi, et qu'on doit tous évoluer.

C'est ça, le problème de Bal, il voit trop le passé comme une vache sacrée. Je crois que c'est la mère Maggie qui disait qu'il faut trouver des nouveaux trucs, pour faire face aux nouveaux défis, quelque chose comme ça. Et si tu fais pas ça, tu finis comme tous ces pauvres locdus, dans le Nord, à chialer dans ta bière sur une mine ou une usine de merde qui vient de fermer.

Non, faut pas faire de ton passé une putain de vache sacrée.

Et le présent, c'est elle et moi : Samantha. Et je ne resterai pas sur mon cul à écouter Bal, parce qu'il faut que je me prépare pour la retrouver. C'est peut-être pour ce soir.

A la maison, je trouve un message sur le répondeur : c'est la voix de la Grosse Pute. Je n'écoute même pas. Ça me démolit, parce que je pensais à Samantha, et c'était bon, et elle essaie de tout gâcher en intervenant dans ma vie à un moment où elle n'a rien à y branler.

C'est Samantha que je veux.

Je me prépare et je suis chez elle en une fraction de seconde. J'ai récupéré une super-humeur, rien qu'en pensant à elle, parce que quand ce sombre enfoiré déboîte juste devant moi, au lieu de lui coller au cul et de le coincer pour l'engueuler comme du poisson pourri, je souris et je lève la main. C'est une trop chouette journée, pas la peine de s'énerver pour des conneries comme ça, hein.

Je vois tout de suite à sa tête qu'elle n'a pas l'intention de perdre du temps.

— Enlève toutes tes fringues et allonge-toi, me dit-elle.

Bon, d'accord, d'accord, voilà. J'ai ôté mon jean, ma chemise, mes pompes. Mes chaussettes et mon caleçon. En grimpant sur le lit, je sentais déjà mon vieux copain Popaul qui durcissait.

— J'ai toujours aimé les queues, a-t-elle dit en ondulant comme un serpent pour ôter son haut. Comme un serpent, exactement. — Je trouve que tous les membres sont beaux. Tu en as cinq, et moi seulement deux. Ce qui fait que tu dois m'en donner un, n'est-ce pas ?

— Ouais, d'accord..., ai-je dit d'une voix enrouée, ma tête commençant déjà à tourner.

Elle a ôté sa culotte une jambe après l'autre, en utilisant son autre pied. Ces putains de pieds, c'étaient de véritables mains. Plus je la voyais s'en servir, moins j'y croyais.

Je la vois nue pour la première fois. J'y avais pensé toute la journée. Cela faisait des jours et des jours que je m'astiquais en pensant à ça. Et bizarrement, je me sentais toujours coupable après, je ne sais pas. Pas à cause de son absence de bras, mais plutôt parce que je l'aime vraiment, et que ça fait vachement drôle, mais bon, voilà le genre de mec que je suis, et comment je suis foutu à l'intérieur, et ça je n'y peux rien. Elle est là, devant moi. Ses jambes sont longues et fuselées, comme doivent l'être les jambes des filles, et elle a un mignon petit ventre plat, un cul super, des seins géniaux, et puis sa tête. Sa bordel de tête, on dirait un ange, putain. Et puis j'ai regardé à la place des bras, et je me suis senti... triste.

Triste, et vachement en colère.

— J’aime la baise, dit-elle. Je n’ai jamais eu à apprendre. C’était naturel chez moi. Mon premier mec, j’avais douze ans et lui vingt-huit. C’était à la maison. Je l’ai fait déjanter. Tout est dans les hanches, et personne ne peut se servir de ses hanches aussi bien que moi. Et personne ne peut utiliser sa bouche aussi bien que moi. Beaucoup d’hommes apprécient, tu sais. Oh, je sais bien, il y a aussi ce vieux truc pervers à baiser une anormale.

— Arrête, tu n’es pas anormale. Ne parle pas de toi comme ça...

Elle sourit sans répondre. — Mais l’idée, c’est avant tout d’y arriver. Je n’ai pas de bras pour me défendre. Ils aiment bien l’idée que je ne pourrais rien faire, parce qu’il n’y a pas de bras pour les repousser, pour les empêcher de faire ce qu’ils veulent. Ça te plaît aussi, non ? Tu as tout, là, tout pour toi, mes seins, mon cul, mon con. Tout ce que tu veux. Si seulement je n’avais pas de jambes non plus, hein ? Comme un jouet. Tu pourrais installer un harnais, me le mettre, et me prendre comme tu veux, quand tu veux. Tu crois que je suis sans défense, à ta disposition, faite pour ta queue bien gonflée, n’importe quand.

Putain, ça va pas, ce discours. Ça va pas, mais pas du tout. Je commence à me sentir parano, moi. Elle a dû tomber sur le melon dans le frigo, l’autre jour... ouais, c’est ça.

— Si c’est à cause du melon...

— De quoi tu parles ?

Ce n’est pas ça, pfffoouu. — Et toi, de quoi *tu* parles ? Hein ? Je t’aime. Je t’aime, bordel !

— Tu veux dire que tu as envie de me sauter.

— Naaaan, je t’aime, d’accord ?

— Tu me déçois un peu, mon petit père. Personne ne t’a jamais dit que l’amour n’existe pas, en ce monde ? Il y a l’argent, et le pouvoir, c’est tout. Moi, c’est une chose que j’ai comprise : le pouvoir. C’est en grandissant que j’ai appris ça. Le pouvoir contre lequel on se cognait, quand on essayait d’obtenir un dédommagement, une quelconque justice face à eux : les industriels, le gouvernement, les tribunaux, toute cette clique de merde, celle qui dirige tout. La façon dont ils se serraient les coudes, dont ils faisaient bloc. Tu aurais été fier d’eux, Dave. Parce qu’à votre échelle, tu ne crois pas que c’est ce qui vous motive, toi et ta fameuse bande ? Le pouvoir de faire mal. Le pouvoir de haïr. Le pouvoir d’être quelqu’un, quelqu’un de

tellement craint que personne ne va essayer de te baiser ? Jamais ? Mais c'est mal vu, Dave, parce qu'il y aura toujours quelqu'un pour te baiser.

— C'était peut-être vrai avant, mais plus maintenant. Je sais bien ce que je ressens, à l'intérieur, dis-je. Je pose une main sur mes couilles. Mon érection est en train de se barrer, et je me sens méchamment mal à l'aise, assis là à poil devant une nana à poil, sans rien faire.

— Eh bien, c'est grand dommage, mon petit dur. Parce que si c'est le cas, ça me débranche complètement. Je n'ai pas besoin d'un pauvre mec qui a perdu la moelle. C'est ça les hommes : vous parlez fort, mais vous vous débinez toujours. Dès le départ. Même mon propre père, ce connard, s'est débiné.

— Je n'ai pas perdu la moelle, putain ! Je ferais n'importe quoi pour toi !

— Parfait. Dans ce cas, je vais te sucer jusqu'à ce que tu redeviennes un vrai dur, comme avant, et je te laisserai choisir ce que tu as envie de faire avec moi. Au bout de tes fantasmes, selon la formule bien connue.

Voilà ce qu'elle a dit, et moi je ne pouvais rien faire. Je l'aimais, je voulais m'occuper d'elle. J'avais besoin qu'elle m'aime, pas qu'elle parle comme une salope tordue. Je n'aime pas trop les nanas qui parlent comme ça. Elle devait lire des trucs vachement glauques, ou fréquenter des gens bizarres, pour récupérer ce genre de discours.

Résultat du Loto, je n'ai rien pu faire, et vous savez quoi ? Je pense qu'elle savait très bien que ce serait comme ça ; j'en suis à peu près sûr, bordel.

Elle a passé une robe. Elle était encore plus belle, parce que de la manière dont les manches tombaient, l'espace d'une minute, j'ai eu l'impression qu'elle avait des bras. Mais si elle avait des bras, elle ne serait même pas là, assise avec un mec comme moi. — Quand est-ce qu'on s'occupe de Sturgess ? a-t-elle demandé.

— Je peux pas faire ça. Putain, je peux pas.

— Si tu m'aimes vraiment, tu le feras ! Tu as dit *n'importe quoi*, oui ou merde ? Elle criait. Elle s'est mise à pleurer. Et moi, je ne peux pas supporter de la voir pleurer.

— C'est pas correct. Je le connais pas, ce mec. Et puis c'est du meurtre, non ?

Elle m'a regardé, et elle s'est assise à côté de moi sur le lit.

— Je vais te raconter une petite histoire.

Elle m'a tout raconté en sanglotant.

À sa naissance, son vieux s'était tiré. Il ne supportait pas d'avoir une mère sans bras. Quant à sa mère, elle s'était foutue en l'air, point barre. Samantha a grandi en foyer d'accueil. Le gouvernement et les mecs des tribunaux ont pris le parti de ceux qui avaient fabriqué le médoc, et ils ont refusé de les indemniser, elle et tous les autres nés sans bras. C'était comme ça. Ce n'est que quand les journaux ont déterré l'histoire et lancé une campagne qu'ils ont fini par cracher. Quant à cet enculé de Sturgess, le connard qui avait pondu le truc, il a été fait chevalier, cet enfoiré de merde. C'était lui le responsable, mais tout le monde le couvrait. Voilà ce qu'il avait fait à ma nana, à ma Samantha, et ils ont trouvé le moyen de le faire chevalier, pour services rendus à l'industrie. Il faudrait quand même bien un minimum de justice, là, pas vrai ? J'y crois pas.

Alors, je lui ai dit que je le ferais, voilà.

Après, Samantha et moi, on s'est mis au pieu et on a fait l'amour. C'était vraiment super, pas comme avec la Grosse Pute. J'ai joui et tout, et j'étais vachement content. Et c'est son visage que je voyais, il est trop beau son visage, et pas celui de cet enfoiré de Millwall.

Orgreave. 1984

Le terme de « terroriste » sonnait comme vaguement ridicule aux oreilles de Samantha Worthington. Quant à « terroriste international », c'était franchement absurde. Samantha Worthington avait grandi en foyer d'accueil, dans la banlieue de Wolverhampton, et s'était rendue une fois à l'étranger, en Allemagne. Elle avait également été au pays de Galles, une fois. Deux voyages au cours desquels l'idée de poursuite et de capture était omniprésente. Deux voyages au cours desquels elle s'était sentie plus vivante, plus libérée que jamais, et plus motivée pour le suivant. – Ça ne marche pas comme ça, lui avait dit Andréas. On dort longtemps. Et puis on se réveille, et on frappe. Ensuite, il est temps de se rendormir.

Quelque chose, en Samantha, dépassait cette simple idée de chasse ; dans un coin de sa tête, elle envisageait cela comme son destin. On connaîtrait son histoire. Si ses actes provoquaient des mouvements de rejet, ils susciteraient aussi de la compassion. Cela mettrait les choses en lumière, et c'était ce qu'il fallait. Elle savait que l'on verrait en elle soit une psychopathe glacée, « Sam la Rouge, la terroriste internationale », soit une jeune fille crédule et un peu sotte, la marionnette de personnages autrement sinistres. La Méchante Sorcière ou l'Ange innocent : alternative fallacieuse, mais inévitable. Que choisirait-elle d'incarner ? Ce choix imaginaire ne cessait de traverser ses pensées, tandis qu'elle répétait tour à tour les deux rôles.

Samantha savait que sa vérité était infiniment plus complexe. Elle considérait cette force qui la poussait vers l'avant, le désir de revanche, et cette autre qui la tirait en arrière, l'amour, et arrivait à la conclusion qu'elle ne pouvait rien faire d'autre. Elle était prisonnière, mais prisonnière consentante. Une certaine légèreté, chez Andréas, suggérait qu'il serait capable de tout oublier, une fois le bon droit rétabli. Mais ce n'était qu'une possibilité et, là encore, Samantha savait, en son for intérieur, que c'était peu probable. N'avait-il pas parlé de passer des cas particuliers à l'oppression étatique en général ? Oui, ce n'était qu'une possibilité, mais tant qu'elle existerait, elle serait à ses côtés.

Andréas, pour sa part, considérait que ce n'était qu'une question de discipline. Et de discrétion. La différence entre eux et ceux qui se montraient ostensiblement radicaux ou révolutionnaires résidait dans le fait qu'ils adoptaient un profil bas. Aux yeux du monde, ils étaient des citoyens ordinaires, pas des acharnés de la politique. Une fois seulement, Samantha avait baissé sa garde.

Des amis à elle, à Londres, faisaient partie d'un comité de soutien aux mineurs, et l'avaient entraînée avec eux à Orgreave. Le spectacle des représentants de la classe ouvrière, encerclés et assiégés, en pleine lutte contre les forces gouvernementales, avait été trop pour elle. Elle s'était frayé un chemin jusqu'à la ligne de feu, où le piquet de grève se heurtait aux cordons de police qui protégeaient les jaunes. Elle ne pouvait pas ne pas agir.

Le jeune flic bien propre, détaché de Londres avec la promesse d'une paie généreusement grossie d'heures sup au service de son gouvernement, n'arrivait pas à croire que c'était cette fille sans bras qui venait de lui décocher un violent coup de pied dans les testicules. Les yeux remplis de larmes, le souffle coupé, il l'avait regardée se fondre dans la foule.

Une caméra cachée, installée dans une camionnette blanche, avait également saisi le geste de Samantha, avant qu'elle ne disparaisse.

Londres. 1990

Bruce Sturgess était installé dans un fauteuil, dans son vaste jardin au bord de la Tamise, à Richmond. C'était une belle et chaude journée d'été, et Sturgess laissait son regard courir paisiblement sur les eaux houleuses du fleuve. Une corne résonna comme un bateau approchait, et des gens sur le pont lui firent signe en passant. Ne portant pas ses lunettes, Sturgess ne reconnut pas le bateau, et encore moins ses passagers, mais leva une main languide et répondit à un alignement de sourires et de lunettes de soleil, se sentant heureux et en paix avec son petit morceau d'univers à lui. Puis, pour quelque raison, mais il préférait ne pas l'approfondir, il tira de sa poche un bout de papier. Sur celui-ci était inscrit à la main, d'une écriture en pattes d'araignée :

APPELLE-MOI, S'IL TE PLAÎT, MON MYSTÉRIEUX INCONNU.
JONATHAN

Suivait un numéro de téléphone, accolé d'un grand X. Quel pauvre, quel pitoyable petit branleur. Croyait-il vraiment que lui, Bruce Sturgess, *Sir* Bruce Sturgess, allait se compromettre avec un petit giton ramassé sur le tapin ? Ce n'était pas ce qui manquait, ces petites putes à deux sous, avec leur innocence artificielle peinte sur le visage, exactement comme il aimait. Non, se dit Sturgess, il y avait des morceaux autrement délicats à choisir à l'étal de cette boucherie. Ce dont il avait vraiment besoin, cela dit, c'était d'un garçon discret. Il froissa le papier dans son poing, se laissant submerger par une délicieuse vague de violence. La vague, en se retirant, fut remplacée par un bref sentiment de panique. Il lissa le morceau de papier, le glissa dans sa poche. Bruce Sturgess n'arrivait pas à se décider à le jeter. Il se cala bien dans son fauteuil, pour contempler de nouveau les bateaux qui descendaient lentement la Tamise.

Sturgess se mit à réfléchir à sa vie, chose qu'il avait tendance à faire très fréquemment, depuis sa retraite. En général, il n'en tirait qu'un sentiment de satisfaction. La joie, la fierté de son élévation au rang de chevalier n'était pas encore retombée. C'était fameux de s'entendre appeler *Sir* Bruce, et pas

seulement parce que cela lui assurait les meilleures tables au restaurant, les meilleures suites dans les hôtels, diverses nominations de président de conseil d'administration et autres hochets, non, c'était simplement bon à entendre, esthétiquement plaisant à l'oreille. Sir Bruce, répéta-t-il doucement pour lui-même. Souvent il faisait cela. Si quelqu'un méritait cet honneur, disait-on, c'était bien lui. Il avait peu à peu gravi tous les échelons, passant du simple statut de chercheur scientifique à celui de cadre, avant d'intégrer le conseil d'administration de United Pharmacology, consortium d'entreprises produisant des médicaments, des aliments et des alcools. Certes, l'affaire de la Tenazadrine avait quelque peu terni son image. Les têtes étaient tombées, après, mais pour Bruce Sturgess, ce n'était qu'un ratage industriel comme tant d'autres, dont il saurait une fois de plus tirer son épingle sans dommage. Il y aurait toujours un lampiste pour payer les pots cassés, et Dieu sait qu'ils étaient nombreux à avoir ce profil, *vis-à-vis* de Bruce Sturgess. Ses froides manigances, en ce cas, n'avaient fait qu'augmenter son crédit de gestionnaire avisé.

Cette catastrophe, il ne l'évaluait qu'en termes financiers : tant d'argent perdu pour la compagnie. Sturgess refusait de lire les articles « humanitaires » des journaux, et de voir à la télévision les reportages sur les enfants victimes de la Tena-zadrine. Les difformités, les membres manquants, toutes ces choses ne traversaient que rarement son esprit. Cela n'avait pas toujours été ainsi : lorsqu'il était en poste à New York, où l'anonymat se révélait si riche en tentations, il avait dû finir par accepter un aspect de sa sexualité qu'il avait réprimé depuis l'école. C'est alors qu'il avait perçu ce que c'était que d'être différent, et un épouvantable sentiment d'empathie l'avait saisi pour un temps. Grâce au ciel, cela n'avait pas duré.

Il se rappelait la toute première fois où sa Tenazadrine avait fait une réapparition malvenue dans sa vie. Avec ses deux fils, il avait organisé une partie de cricket sur la pelouse communale de Richmond. Les piquets étaient en place, et Sturgess s'apprêtait à lancer le jeu quand quelque chose avait traversé son champ de vision. Il voyait, au loin, un petit enfant sans jambes. Le gamin se déplaçait sur une espèce de petit chariot, comme un skate-board, à la force des bras. C'était pervers, c'était obscène. L'espace d'une seconde, Sturgess s'était senti comme le Dr Frankenstein dans ses moments les plus sombres.

Il n'avait pas créé le médicament, se répétait-il sans cesse, il n'avait fait que l'acheter aux Boches et le commercialiser. Certes, il y avait la rumeur –

et, plus que la rumeur, ce rapport qu'il avait fait disparaître, et qui indiquait que les tests n'avaient pas été aussi rigoureux qu'ils auraient pu l'être, et que le produit se révélait plus dangereux qu'on ne l'avait cru tout d'abord. En tant qu'ancien chimiste, il aurait dû accorder plus d'importance à cet aspect des choses. Mais il s'agissait de la Tenazadrine, l'analgésique miracle. Rien n'avait jamais mal tourné par le passé, avec ce type de produit. En outre, les concurrents étaient nombreux à vouloir s'assurer l'exclusivité de la commercialisation au Royaume-Uni. Ils ne feraient pas de quartier, et Sturgess sentait qu'il ne pouvait pas se permettre de traîner. Il avait signé le contrat avec l'Allemand, un drôle de type, dans le salon de l'aéroport de Heathrow. Le Boche avait la trouille, et lui avait fait remarquer d'une voix mal assurée qu'il faudrait encore pratiquer des tests, avant de lui passer une copie du fameux rapport.

Mais on avait trop investi dans le produit pour ne pas le mettre sur le marché. Trop de temps, trop d'argent, et trop de crédibilité, pour certaines carrières au sein du groupe, dont la sienne. Le rapport ne fut jamais communiqué, mais finit incinéré dans la cheminée de son appartement de l'ouest de Londres.

Tout ceci lui revint brusquement en voyant cet enfant et, pour la première fois, il se sentit envahi d'une culpabilité paralysante. – Vous continuez, les gars, fit-il d'une voix étranglée, et il tituba jusqu'à la voiture sous les regards médusés de ses enfants, essayant de garder contenance, le souffle court, jusqu'à ce que l'apparition ait quitté son champ de vision. Puis il reprit la partie de cricket. Il faut assumer, se disait-il. C'était là le fonctionnement anglais : cette capacité à compartimenter la douleur et la culpabilité en les enfermant dans un recoin séparé et bien fermé de votre psyché, comme on emmure des cuves scellées de déchets radioactifs dans le granit.

Il se souvenait de ce vieux Barney Drysdale ; Barney, qui avait été à ses côtés, jusqu'au bout.

— Cela m'obsède, Barney, avait-il dit à son collègue.

— Reprends-toi, mon grand. On sort un produit raté, moyennant quoi on a droit à des tonnes de contre-publicité. Il n'y a qu'une chose à faire, ne plus y penser ; ces messieurs de la presse trouveront bientôt un nouveau dada pour s'occuper. Pense à tout ce que nous avons fait pour sauver des vies, grâce aux avancées technologiques en matière de médicaments, et tout le monde s'en fout. Non, il faut tous se serrer les coudes, dans un moment

pareil. Tous ces fouille-merde de journalistes, tous ces cœurs sensibles pensent que le progrès, c'est gratuit. Eh bien, ils se trompent.

C'était un fameux discours, qui avait opéré des miracles sur l'humeur de Sturgess. Barney était un type qui savait vous rassurer. Il lui apprenait à être sélectif dans les termes d'un débat, à se focaliser sur nos vertus en laissant la culpabilité à nos amis étrangers. Oui, le fonctionnement anglais. Barney lui manquait énormément. Son ami avait péri dans l'incendie de son cottage du Pembrokeshire, quelques années auparavant. On accusait des nationalistes gallois, des extrémistes. Des ordures, pensait Sturgess. Retour de manivelle, auraient dit certains, mais Bruce Sturgess n'y croyait pas. C'était un manque de pot, voilà tout.

Comment s'appelait-il, le Boche, déjà ? se demanda-t-il vaguement, somnolent dans la chaleur. Emmerich. Günther Emmerich. Sir Bruce s'assoupit avec le soleil en plein visage. Je n'oublie jamais un nom, pensa-t-il, content de lui.

Baisés

On a réuni plus d'une centaine de mecs de la Bande, bien décidés à massacrer Newcastle. Ça commence à craindre un peu, avec ce putain de rapport Taylor et les stades où l'on supprime les populaires, et là, ça pourrait bien être une des dernières saisons où l'on pourra se permettre une vraie bonne baston de gradins. Ils ont déjà commencé à transformer les stades, du nord au sud de ce putain de pays. Ils tuent le beau jeu, ces cons.

Pour celui-là, on savait que les flics seraient en force, donc pas d'espoir de castagne à grande échelle. Bal et moi, on avait donné des instructions strictes vendredi soir, au Grave Maurice : pas un mec armé, enfin de manière évidente. Les cognes arrêtaient les gens pour un oui pour un non, ces derniers temps. L'idée, c'était de faire une démonstration de force, un léger coup de relations publiques : montrer à ces gros enfoirés de Geordies que les Cockneys n'avaient pas perdu la main. Leur balancer quelques pièces d'une livre bien affûtées, leur chanter deux trois chansons et, d'une manière générale, traiter leur taudis de merde comme les chiottes que c'est. Mais rien dans le stade lui-même : rien qui permettrait de remplir les cellules avec les gars de la Bande. Bal et moi, on a donné tous les ordres ; pas un seul mec d'Ilford n'a même cillé, ni aucun des autres connards.

Quoi qu'il en soit, on était trente-deux à prendre le train à King's Cross, destination un troquet qu'on avait choisi dans leur pays de pourris, avant l'ouverture à onze heures. Une autre trentaine de mecs devaient nous rejoindre par celui de neuf heures et occuper un autre pub, à quelques centaines de mètres. Les troisièmes viendraient en car de supporters, déguisés avec des écharpes et tout, et arriveraient à Newcastle vers une heure. Ils se sépareraient en deux factions et nous rejoindraient dans les deux pubs. Ils serviraient d'appât, pour exciter les Geordies qui avaient envie d'un peu de cognie, sur quoi on leur tomberait dessus. Le vendredi, à l'heure du déjeuner, on avait déjà envoyé deux mecs en repérages, pour nous tenir au courant avec leurs portables.

Eh bien, comme dirait mon vieux, les voies du destin, parce que ça n'a pas gazé comme on avait prévu, mais alors pas du tout. Newcastle, c'est un des déplacements que je préfère, à cause de la tension. C'est tellement loin,

c'est tellement autre chose. Soyons franc, ces connards sont plus proches des Scottish que des vrais Anglais : genre crades, pas civilisés. Et il y a un truc dans l'air, là-bas, qui te fout les boules. Rien que des collines à la con, avec de vilains ponts accrochés au-dessus d'un fleuve dégueulasse. Les mecs, c'est typiquement les gros abrutis du Nord, du style infoutus d'organiser une soulerie dans une brasserie de bière, mais par contre ils savent cogner et encaisser, si baston il y a. Il faut généralement un petit moment pour descendre un de ces enfoirés. Enfin bon, je me fais quand même plaisir, en principe, mais aujourd'hui, je n'ai pas la pêche pour ça. J'avais envie de rester avec elle, à des kilomètres, là-bas, en ville. Dans une boîte quelconque, ou même une rave bien déchaînée, sous ecsta, un truc comme ça, je sais pas. Elle et moi, c'est tout.

Quoi qu'il en soit, on se pointe à la gare. Deux flics à King's Cross. Ils sont montés, mais sont descendus à Durham. Je me suis dit qu'ils allaient bigophoner à Newcastle, et je m'attendais à un comité d'accueil. Mais à notre arrivée, la gare était quasi déserte.

— Putain, pas un bleu ! s'est écrié Bal. Où qu'ils sont, tous ces connards ?

— C'est quoi, ce bordel ? a renchéri Riggsie.

Mais moi, j'entendais quelque chose. Une espèce de bruissement au loin, puis des cris. Et ils ont débarqué, traversant le hall à toute blinde, certains armés de battes de base-ball.

— PUTAIN, C'EST UN PIÈGE ! j'ai hurlé. CES ORDURES DE GEORDIES SE SONT MIS AVEC LES FLICS ! ON S'EST FAIT BAISER !

— PERSONNE NE RECULE ! ON SE LES FAIT, CES CONNAAAARDS !

Bal a foncé, et on a suivi. J'ai reçu un méchant pain en plein dans le dos, mais j'ai continué, droit devant, en balançant mon poing. C'était fameux. J'oubliais tout. Plus aucune tension à présent, juste la cogne. J'étais lancé. C'était ça, le vrai truc. J'avais oublié à quel point c'est bon. Et puis j'ai glissé sur le sol du hall, et je me suis cassé la gueule. Je sentais les bottes qui me rentraient dedans, mais je ne me suis même pas roulé en boule, j'ai continué à me débattre et à filer des coups de latte. J'ai réussi à me relever, parce que Riggsie les avait fait s'écarter en les chargeant avec une barrière mobile. J'ai repéré ce pauvre connard tout chétif, l'allure d'une bouteille de Coca, et je l'ai bourré de coups de poings, de toutes mes forces. Il a laissé

tomber son petit carnet, et je me suis rendu compte que c'était un pauvre locdu de trainspotter qui s'était fait prendre dans le grabuge.

Les flics ont fini par débarquer, et ç'a été le signal de la débandade. Une fois dans la rue, ce mec vient me trouver, avec l'œil comme un melon. – Espèce d'enfoiré de Cockney, fait-il avec l'accent de Newcastle. Mais il se marrait. J'ai fait pareil, quoi.

— Putain, c'en a été une bonne, dit-il.

— Ouais, plutôt sympa, hein ?

— Mon vieux, là, je suis trop défoncé pour assurer un truc comme ça. Il sourit.

— Ouais, c'est sûr. Je hoche la tête.

Il lève les pouces. – À plus, man.

— Tu peux y compter, Geordie, dis-je en riant, et on se sépare, chacun de son côté. J'ai fait demi-tour, direction le pub où on avait rencard. Deux autres mecs de Newcastle se sont approchés, mais j'avais plus envie de baston, mon adrénaline était retombée à zéro.

— Tu es de West Ham, connard ? fait le premier.

— Va te faire foutre, oui. Je suis écossais, dis-je avec mon meilleur accent.

— C'est bon, désolé, mon vieux.

Je les ai plantés là et j'ai rejoint le pub. Riggsie y était, avec d'autres mecs, et on a filé au stade, où on a pris des places dans la tribune, entourés de Geordies de merde. Je me suis dit que j'allais commencer à faire du barouf, histoire de voir ce qui arriverait, mais Riggsie a repéré un flic en civil qui nous avait lui-même repérés. On est restés pour la première mi-temps, mais comme on se faisait carrément chier, on est retournés au pub à la pause. J'ai filé une branlée à deux pauvres cons, sur le billard, on a cassé quelques verres et viré deux trois tables à coups de pompes avant de nous tirer.

Arrivés dans la rue, à la fin du match, on a vu les principaux mecs de la Bande qui se faisaient escorter jusqu'à la gare par les cognes, avec une foule de Geordies en train de leur gueuler au cul. Les flics avaient tout sous contrôle, chevaux, bagnoles, la totale. On ne pouvait rien faire de plus, mais j'étais content de reprendre le train et de retrouver Samantha.

Bal était vachement remonté, dans le dur. – Ils savent bien qui on est, ces enculés !

Et il n'y avait pas un connard, que ce soit d'Ilford, de Grays, de East Ham ou autre, pour dire le contraire. J'ai taxé un ecsta à Riggsie, et j'ai refait surface vers Doncaster.

Sheffield Steel

Je le vois, le sale con. Le con qui doit crever, pour ce qu'il a fait à ma Samantha. Je t'aurai, tu vas voir, sale con.

Le sale con arrête sa caisse à Piccadilly Circus, un jeune mec monte à bord, et ils font le tour du rond-point avant de filer par le Dilly, puis tournent à droite, direction Hyde Park. Je leur file le train. La bagnole s'arrête au bord de la Serpentine. Je ne vois pas grand-chose dans le noir, mais je sais bien ce que cette pédale est en train de faire, hein.

Au bout d'une demi-heure à peu près, la voiture repart. Ils retournent à Piccadilly Circus, et le petit enfoiré descend. Les tantouzes, je les repère à trois kilomètres. Je fais le tour deux, trois fois. Le mec a repris son tapin, et Sturgess a disparu. Je m'arrête à la hauteur de la petite pédale.

— 'lut, je peux te déposer quelque part ?

— Ouais, si vous voulez, fait-il avec l'accent du Nord, mais pas un vrai accent, pas l'accent des vrais mecs de là-bas.

Il monte. — Et une petite pipe, ça te dit, mon chéri ?

Dégueulasse, voilà comment je me sens. Faut pas que j'y pense trop, je supporte pas.

Il me regarde attentivement, avec ses putains d'yeux de gonzesse. — Vingt livres, à Hyde Park, et vous me ramenez ici après, dit-il.

— Ça marche, dis-je en embrayant.

— Ici, exactement, fait-il en minaudant.

— Ouais, pas de problème. Je rallume l'autoradio. ABC : *The Lexicon of Love*, mon album préféré, de tous. Le meilleur disque qu'on ait jamais fait, sans blague.

On est entrés dans le parc, je m'arrête au même endroit que Sturgess tout à l'heure.

— Ce n'est pas la première fois, hein ? sourit-il. C'est drôle, vous n'avez pas l'air d'un client ordinaire... vous êtes si jeune. Je vais apprécier, chuinte-t-il.

— Moi aussi, mon vieux. Et d'où tu viens comme ça, hein ?

— De Sheffield.

Je tripote une cicatrice sur ma joue. J'ai attrapé ça à Sheffield, il y a deux ans. Dans Bramai Lane, un coup de chaîne. Tiens, je suis poète et je ne le savais pas, putain. Plutôt classe, les mecs de United. Par contre, je n'ai jamais pu encaisser ceux de Wednesday : que des branleurs.

— Alors, tu es un Hibou ou un Sabre ?

— Quoi ?

— Je te parle de foot. Tu es supporter de Wednesday ou de United ?

— Je ne m'intéresse pas vraiment au football.

— Tu entends ce groupe, ABC. Ils venaient de Sheffield. Le mec, il avait un costard doré. C'est lui qui chante, là. « Show Me ».

Je demande au petit enfoiré de s'occuper de ma queue. Je reste là, souriant, regardant sa nuque bien rasée de petite tapette. Rien.

Il fait une pause, lève les yeux. – Ne vous en faites pas, ça arrive ces choses-là.

— Oh, je ne m'en fais pas, mon vieux, dis-je en souriant, et je lui tends un billet de vingt sacs, pour le dérangement et tout ça.

Le mec d'ABC s'acharne toujours à répéter « Show Me ». Qu'est-ce que tu veux me montrer, à la fin, connard ?

— Vous savez, dit l'autre, un moment, j'ai cru que vous étiez un flic.

— Ha ha ha... naaaan, mon gars, pas moi. Non, les flics, ça craint un peu, mais c'est tout, hein. Moi, tu vois, on peut dire que je suis carrément du genre à éviter.

Il me regarde un moment, l'air tout perplexe. Essaie de sourire, mais la peur le paralyse, cette pédale, alors je l'attrape par son cou de poulet et lui explose sa gueule de malade contre le tableau de bord. Le sang éclabousse partout dans la bagnole. Je le dérouille encore, et encore, et encore.

— ESPÈCE DE SALE PÉDALE DE MERDE ! JE VAIS T'ÉCLATER LES DENTS, CONNARD ! COMME ÇA T'AURAS UNE BOUCHE TOUTE DOUCE, C'EST VACHEMENT MIEUX, COMME UNE VRAIE CHATTE, ET COMME ÇA TU POURRAS ME SUCER COMME IL FAUT !

Je vois la gueule de ce mec de Millwall. Lyonsy. Lyonsy le Lion, comme on l'appelle. Il ne va pas tarder à sortir. Chaque fois que je cogne la tête du petit pédé, il gueule, et chaque fois que je la relève, il supplie : – Je vous en prie... je ne veux pas mourir... je ne veux pas mourir...

Je bande. Je lui fous la tronche sur mon nœud, et je pompe, je pompe, et il a des haut-le-cœur et il dégueule, et le sang et le vomi me ruissellent sur

les couilles, sur les cuisses.

— ALLEZ, CONNARD, MONTRE-MOI, BORDEL !

... du sang, encore plus qu'avec la Grosse Pute quand elle a ses ragnagnas... mais je vais jouir, là, et je ne vois plus qu'une chose, c'est le visage de Samantha, tandis que je remplis de foutre cette gueule de tantouze... c'est pour toi, ma belle, voilà ce que je me dis, c'est pour toi, mais je me rends compte que c'est dans la gueule de ce rat, de cet anormal que je suis en train de jouir...

— OOOHHH... ESPÈCE D'ORDURE DE PETITE PÉDALE !

Je lui relève la tête et observe le sang, le foutre et la gerbe qui s'échappent de sa gueule éclatée.

Je devrais l'achever. Pour ce qu'il a à faire dans la vie, ce pauvre mec, je devrais carrément l'achever.

— Je vais t'apprendre une chanson, dis-je, éteignant l'autoradio. D'accord ? Et si tu ne chantes pas, espèce de petit enfoiré, je t'arrache les couilles et je te les enfonce dans la gorge pour te donner de la voix, d'accord ?

Il hoche la tête, cette misérable petite lopette.

— Ma vie est me bu-u-lle... CHANTE, CONNARD !

Il marmonne quelque chose au fond de sa gueule explosée.

— Une bulle qui s'envo-o-le... si haut, si haut, jusqu'au ciel, puis éclate comme mes rê-ê-ves... CHANTE !... le bonheur se ca-a-che toujours, et je le chercherai toujours, car ma vie est une bu-u-lle, une bulle qui s'envo-o-...

UNITED !

Voilà ce que j'ai gueulé, en écrasant mon poing sur sa tronche de pédale. Puis j'ouvre la porte et le dégage d'une poussée. — Fous-moi le camp, espèce de petite pourriture de taré ! Je crie, et il ne bouge pas, il est carrément sonné.

Je démarre, puis je fais marche arrière jusqu'à sa hauteur. J'ai moitié envie de lui rouler dessus, hein. Mais bon, ce n'est pas après lui que j'en ai. — Hé, gueule de tantouze, tu peux dire à ton vieux que c'est lui le suivant !

Samantha n'a pas de bras, ni de papa, ni de maman, et elle a grandi dans un putain de foyer, tout ça à cause d'une vieille pédale pleine aux as. Et moi, j'ai décidé de remettre un peu d'ordre dans tout ça, voilà.

Je rentre à la maison, et je trouve une vacherie de message sur le répondeur. C'est ma mère, elle qui n'appelle jamais. Elle a l'air complètement à côté de ses pompes : – Viens tout de suite, mon petit gars. Il est arrivé quelque chose de terrible. Rappelle-moi dès que tu rentres.

Ma vieille maman ; elle n'a jamais fait un sale coup à quiconque, pas une seule fois dans sa vie, et qu'est-ce qu'elle a comme récompense ? Queue de chie, voilà ce qu'elle a. Et à côté de ça, une vieille pédale, qui a rendu tous ces gosses infirmes, eh bien lui et ceux de son espèce, ils ont tout le putain de gâteau. Et puis je me demande ce qui peut bien se passer, et je me dis que ce doit être l'autre vieux con, le vieux poivrot. Putain, s'il a fait du mal à maman, s'il a levé un doigt sur ma vieille maman...

Londres, 1991

Cela faisait trois ans. Trois ans, et il venait enfin la voir. Il y avait bien eu les échanges téléphoniques, mais à présent, elle allait réellement *voir* Andréas. La dernière fois, c'était pendant le seul week-end qu'ils avaient passé ensemble en cinq ans. Un week-end à Berlin, au cours duquel ils avaient massacré le petit Emmerich. Quelque chose avait cédé en elle, à ce moment-là, ses sarcasmes l'avaient jetée dans une frénésie de violence. Elle aurait fait n'importe quoi pour lui. Elle l'avait fait. Et le sang de l'enfant était le vin d'une amère communion, la célébration de leur union dénaturée.

Le plus drôle, c'est qu'elle avait fantasmé sur la possibilité de garder le bébé. Elle les voyait, vivant à Berlin, deux victimes de la Tenazadrine avec un bébé. Elle aurait pu devenir une de ces mères que l'on voit se promener au Tiergarten, durant les languides mois d'été. Mais lui voulait le bébé en sacrifice, pour qu'elle prouve sa dévotion à ce qu'ils avaient entrepris.

Elle avait tué le bébé, et quelque chose en elle était mort avec lui. En contemplant le petit cadavre brisé, privé de ses bras, elle avait compris que sa vie également était terminée. Elle s'était demandé si elle avait même jamais vécu. Elle tentait de se rappeler les moments où elle s'était sentie réellement heureuse ; ils lui apparaissaient comme de minuscules plages de repos, des criques dérisoires au bord d'une vie qui n'était qu'un océan de tourments. Non, il n'existait pas de chance de bonheur, uniquement des possibilités de se venger encore.

Andréas disait sans cesse qu'il fallait aller au-delà de soi-même, dépasser son ego. Que ce qui provoquait les changements ne pouvait être heureux.

Pendant presque deux ans, Samantha était demeurée en état de choc, comme frappée de catalepsie. En sortant de cet état second, elle constata qu'elle n'aimait plus Andréas. D'ailleurs, elle ne se sentait plus capable d'aimer quiconque. Elle allait revoir Andréas pour la première fois depuis trois ans, et la seule personne à qui elle put penser, c'était Bruce Sturgess.

Ils avaient retrouvé Sturgess, à présent. Il était à elle. Quant à Andréas, elle se rendait compte, glacée, qu'elle n'avait plus aucun sentiment pour lui. Elle ne voulait qu'une chose : Sturgess. Le dernier.

L'autre, celui qui possédait un cottage au pays de Galles, avait été une proie facile. Il ne s'attendait à rien. Ils l'avaient vu au pub du village. Elle s'était souvent dit qu'elle aurait peur, en se glissant par la fenêtre. Mais non, rien. Plus rien, après ce week-end en Allemagne.

Andréas apparut à la porte. Elle remarqua avec indifférence que sa chevelure s'était éclaircie, mais son visage gardait toujours sa fraîcheur juvénile. Il portait des lunettes cerclées d'acier.

— Samantha, fit-il, l'embrassant sur la joue. Elle se figea.

— Salut, dit-elle.

— Pourquoi as-tu l'air si triste ? Il souriait.

Elle l'observa un moment. — Je ne suis pas triste, simplement fatiguée. Tu sais, reprit-elle sans amertume, tu m'as coûté plus cher que toute la bande des laboratoires. Mais je ne te hais pas pour cela. C'était écrit. Dans ma manière de réagir, dans ma nature. Certaines personnes peuvent oublier leur douleur. Pas moi. Je veux Sturgess. Après, je trouverai une forme de paix.

— Il n'y aura pas de paix possible tant qu'un système économique basé sur l'exploitation...

— Non, coupa-t-elle, levant une main pour le faire taire. Je ne peux pas prendre sur moi cette responsabilité-là, Andréas. Là, il n'y a aucune motivation affective. Je n'arrive pas à accuser un système. Ce sont les gens que je peux accuser ; je ne peux pas faire abstraction de moi-même jusqu'à reporter ma colère sur tout un système.

— Et c'est exactement pour cela que tu resteras une esclave de ce système.

— Je n'ai pas envie de discuter. Je sais pourquoi tu es là. Laisse-moi Sturgess. Il est à moi.

— Je crains de ne pouvoir prendre le risque de...

— Je veux frapper la première. Je veux l'avoir, ce salopard.

— Comme tu voudras, dit Andréas, roulant des yeux. Mais ce soir, je suis venu pour parler d'amour. Demain, on tire des plans, mais ce soir, il est question d'amour, non ?

— Il n'y a aucun amour, Andréas. Va te faire foutre.

— C'est trop triste, dit-il avec un sourire. Enfin, tant pis ! Ce soir, ça va être soûlerie à la bière, dans ce cas. Et peut-être un petit tour en boîte, d'accord ? Je n'ai pas eu trop le temps de me tenir au courant de l'acid-

house et de la techno... j'ai pris de l'ecstasy, évidemment, mais à la maison, avec Marlène, histoire de voir ce que ça faisait d'être extasié... extatique ?

Elle se sentit glacée en entendant ce nom, en imaginant ce que cela pouvait signifier. Il confirma ses doutes en tirant la photo d'une femme et de deux enfants, un très jeune, et un nouveau-né. L'image d'une parfaite plénitude. Samantha examina la photo, le visage d'Andreas où se lisaient l'amour et la fierté. Elle se demanda quelle expression avait bien pu avoir son propre père, quand il l'avait vue pour la première fois.

— Pas de paix tant que le système ne sera pas détruit, hein ? fit-elle avec un rire froid. Un rire dur, lointain, qui parut décontenancer Andréas. Elle eut un sourire de satisfaction. C'était la première fois qu'elle le voyait ainsi, mal à l'aise, et elle était ravie d'en être la cause. — Regardez-moi tous ces jolis petits membres..., continua-t-elle, comme enivrée de son pouvoir.

Il lui reprit brutalement la photo. Fronça les sourcils. — Je suis là, non ? J'ai l'air paisible, satisfait ? Non. Sturgess est là, et je suis là, Samantha. Une partie de moi est toujours là où il est. Tu vois, moi non plus je ne peux pas oublier la douleur.

La drague

J'arrive chez ma mère, et le premier truc que je vois, c'est la Grosse Pute. – Qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Ne parle pas comme ça, David ! dit ma mère. C'est la mère de ton petit garçon, juste ciel.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où est Gai ?

— On l'a emmené à l'hôpital, dit la Grosse Pute, cigarette au bec, soufflant sa putain de fumée par le nez. Méningite. Mais il va s'en sortir, Dave, le médecin l'a bien dit, hein, maman ?

Cette grosse salope, qui appelle *ma* vieille mère maman, comme si elle avait quelque chose à foutre ici.

— Ça, on a eu drôlement peur, mais ça va maintenant.

— Ouais, on était dans un état..., dit la Grosse Pute.

Je la regarde, avec sa gueule de vache. – Où est-il ?

— Pavillon huit, au London...

— S'il lui arrive quoi que ce soit, ce sera à cause de toi ! je me précipite sur son sac à main et en tire ses putains de clopes.

— De toi et de ça ! De cette merde que tu lui envoies dans les poumons, toute la journée, et tous les jours ! J'écrabouille le paquet. – Si je te reprends à fumer près de mon gosse, je te fais ce que je viens de faire à cette saloperie de paquet de clopes ! Tu ne devrais pas être ici. Tu n'as rien à foutre ici. Tu n'as plus rien à faire avec moi, tu entends !

Je me tire vite fait, et j'entends ma mère qui me crie de revenir, mais déjà je suis loin. Je file à l'hôpital, le cœur battant comme un dingue. Il a fallu que cette ordure de pute le rende malade juste maintenant, alors que j'ai d'autres choses à faire. Quand j'arrive, le petit dort. Il a l'air d'un ange. Ils me disent qu'il va s'en tirer sans problème. Ça me fait chier de partir. Mais j'ai un rencard.

J'arrive là-bas complètement à cran. Je les ai déjà observés ; je les ai regardés aller et venir, mais là, il faut que je me mouille, pour la première fois.

Ça me fout les glandes et les boules. Déjà, il y en a un qui me fait des avances, il roule des yeux en me parlant d'une séance dans les chiottes. Je

lui dis de dégager vite fait. Il n'y en a qu'un qui m'intéresse, et il est installé au bar. Facile à repérer : c'est le seul vieux con, ici. Je me pointe et je m'assois à côté de lui.

— Un grand cognac, demande-t-il au barman.

— Vous avez un accent drôlement distingué, dis-je.

Il se retourne et me regarde, avec sa gueule de pédale : la bouche toute molle, comme du caoutchouc, et des yeux morts, des yeux de gonzesse. Ça me rend carrément malade de me faire mater de haut en bas, comme si j'étais un quartier de barbaque.

— Ne parlons pas de moi. Parlons plutôt de vous. Vous buvez quelque chose ?

— Ah, ouais, volontiers. Un whisky, s'il vous plaît.

— J'imagine que je devrais vous demander si vous venez souvent ici, ou quelque chose d'aussi banal, sourit-il.

Vieil enculé de merde.

— C'est la première fois. Pour être franc, ça faisait un moment que j'en avais envie mais... enfin, ne le prenez pas mal, mais j'ai pensé que, comme vous êtes, enfin, plus âgé, vous deviez être quelqu'un de discret. J'ai une femme et un gosse, et je ne tiens pas à ce qu'ils sachent que je suis venu ici... enfin, dans un endroit comme ça... je veux dire...

Il lève une main manucurée, à dégueuler, comme pour m'interrompre. — Je pense que nos bons amis les économistes appelleraient cela la rencontre aléatoire de l'offre et de la demande.

— Quoi ?

— Je pense que nous avons tous deux besoin de prendre un peu de bon temps, mais sans que cela se sache, en toute discrétion.

— Ouais... en toute discrétion. Ça, j'y tiens. Et un peu de bon temps, c'est sûr, ça me fera pas de mal.

— Sortons de cette boîte pourrie, dit-il. Cet endroit me donne la chair de poule.

J'ai envie de lui dire, ben alors, mieux vaut pas être une saloperie de vieille pédale, hein, mais je la boucle, et on trisse. Samantha doit m'attendre au garage, je lui ai filé les clefs.

Un moment, j'ai pensé que le pauvre trou du cul n'allait pas forcément accepter de me suivre dans un garage de l'East End, mais ça a plutôt l'air de l'exciter de faire la zone, ce vieux vicelard.

On prend ma caisse, et pendant le trajet, en silence, je regarde sa vieille tête de tortue toute ridée, dans le rétro ; il me fait penser à celle qu'on voit sur les bandes dessinées ; et en même temps, je me dis que Samantha m'utilise un max, et que je me conduis comme un con, mais ça n'a pas d'importance, parce que quand on tient à quelqu'un comme moi je tiens à elle, on ferait n'importe quoi, n'importe quoi pour cette personne-là, et que c'est tout ce qui compte, putain, et moi, là, je vais lui faire la peau à ce machin, et l'envoyer en enfer, dans le coin réservé aux malades, aux tarés de son espèce.

L'atelier

J'ai mis ABC à l'autoradio, et ils attaquent « All of My Heart », un truc qui me déprime carrément quand je l'écoute en pensant à mes problèmes personnels. J'ai envie de chialer comme une gonzesse, et je dois balancer de vieilles vibrations de pédale, parce que l'autre me demande :

— Tout va bien ?

On est arrivés à l'atelier. J'arrête la bagnole.

— Ouais... enfin... tu sais bien comment c'est, hein. Je suis un peu troublé, c'est tout. Parce qu'on va.., c'est clair, mais bon, ça ne veut pas dire que je n'aime pas... enfin...

La vieille pédale pose une main sur mon épaule. – Ne t'en fais pas. Tu est nerveux, voilà tout. Allez, dit-il en descendant, on est allés trop loin pour faire machine arrière.

Il a raison, d'ailleurs. Je descends et me dirige vers la taule. Je déverrouille le cadenas et ouvre les portes. Je referme derrière nous, puis je traverse, le précédant jusqu'au garage.

Samantha allume la lumière, et j'attrape le connard par son vilain cou de tortue, et lui balance une boule en pleine tronche. Ce que mon vieux appelle un baiser écossais. Puis je le pousse à terre et le latte dans les couilles.

Samantha est déjà sur nous, elle danse sur place et agite ses petits moignons comme des flippers de billard électrique, une vraie môme : – Tu l'as eu, Dave ! Tu l'as eu, cette ordure ! Il est à nous ! Elle lui fout un coup de pied dans le ventre. Le mec halète. – Sturgess ! Vous êtes accusé d'empoisonnement ! Allez, défendez-vous, pour voir ! Elle hurle, penchée sur lui.

— Qui êtes-vous... j'ai de l'argent... je peux vous donner tout l'argent que vous voulez..., gémit la saloperie.

Elle le regarde comme s'il était carrément barjo. – DE L'ARGEEENNNNT..., fait-elle d'une voix étranglée, suraiguë, JE N'EN VEUX PAS, DE VOTRE PUTAIN D'ARGEEENNNNT... Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de votre putain d'argent ! C'est vous que je veux ! Vous valez mille fois plus que tout l'or du monde ! Je parie que vous n'aviez jamais pensé entendre un jour quelqu'un dire ça de vous, hein ?

J'ai été refermer le cadenas et la chaîne, et j'ai fait le tour par-derrière pour passer par la porte du bureau, que j'ai verrouillée à un tour. Samantha est toujours en train d'accabler la tantouze, qui implore la pitié comme une grande fille qu'il est.

Elle me fait un signe de tête, et je ramasse cette pourriture, le traîne jusqu'à l'établi. Sa pauvre gueule pisse le sang et la morve, et il chiale comme un con, même pas foutu de supporter sa punition comme un homme. Non pas que je m'attendais à mieux, de la part d'un pédoque.

Je le colle en travers du grand établi, sur le ventre. Je vois une drôle d'expression passer dans ses yeux, il doit sûrement s'imaginer que je vais l'enculer à sec, là sur la table... comme si c'était ça qu'on voulait. Je lui attache les poignets à la table avec du câble électrique, et Samantha lui grimpe sur les genoux pour le maintenir, pendant que je fais la même chose avec ses pieds.

Je mets en route la tronçonneuse, et ce connard de Sturgess se met à gueuler, mais moi j'entends autre chose aussi, des bruits, on cogne à la porte. C'est ces enculés de flics, et ils ont l'air nombreux.

— Empêche-les d'entrer, empêche-les d'entrer ! me hurle Samantha, tout en essayant, avec ses pieds, de mettre la tronçonneuse dans la bonne position, devant la gueule de Sturgess qui est carrément en train de péter les plombs et se débat dans ses liens. La chaîne cadénassée ne va pas tenir longtemps. Je ne sais plus quoi faire, et puis mon regard tombe sur l'énorme gâche de l'ancienne serrure. Je glisse mon bras au travers et bloque mon coude entre la porte et le mur. J'entends la voix de con d'un flic, dans un haut-parleur, mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'il raconte, j'entends juste « Poison Arrow » gueuler dans ma tête.

Parce que la flèche empoisonnée, c'est elle, qui m'a brisé le cœur, et qui savait bien comment tout ça allait tourner, dès le départ.

Samantha est en train de s'occuper de lui, j'entends le hurlement de la tronçonneuse, et la douleur dans mon bras devient carrément insupportable ; après ça, ce bras-là ne pourra plus jamais allonger Lyonsy, de Millwall, comme si ça avait une quelconque importance, et je me retourne et crie à Samantha : – Achève-le, ce connard, Sam ! Vas-y, ma grande ! Crève-le !

Le bruit de la scie change, comme elle pénètre dans la chair du pédé, juste au-dessous de l'épaule, et le sang gicle et éclabousse le sol du garage. Je pense au bordel que va trouver ce pauvre vieux Bal en arrivant, il risque de ne pas trop apprécier, et c'est marrant de penser à ça parce que, en

attendant, la tronçonneuse à traversé toute la chair de Sturgess et attaque l'os maintenant. Samantha, assise sur son cul, la tronçonneuse entre les pieds, est en train de dépecer son prisonnier qui hurle, membre après membre... Merde, elle a exactement la tête qu'elle fait quand je la baise, et puis j'entends encore un craquement, et cette fois c'est moi, c'est mon bras, putain, et la douleur est telle que je vais tourner de l'œil, mais je vois le regard de Samantha sur moi, tandis que je tombe, et elle crie quelque chose que je n'entends pas, mais je sais, je le lis sur ses lèvres. Elle est couverte de sang parce que ça gicle dans tous les sens, mais elle sourit, comme une petite fille qui fait de la ratatouille avec la boue, et elle prononce : je t'aime... et moi je réponds la même chose, et puis je commence à flancher et je m'en fous parce que, ça, c'est le plus beau sentiment qu'on puisse éprouver... le bonheur se cache toujours... mais le bonheur je l'ai trouvé parce que je l'aime et que je l'ai fait... je l'ai cherché partout... les flics peuvent bien faire ce qu'ils veulent, ces cons, c'est fini maintenant, mais je m'en fous, bordel... ma vie est une bulle...

une bulle

qui

s'envole...

Les invaincus

*Une romance,
style Acid House*

Pour Colin Campbell et Dougie Webster

*We're the undefeated
TV in the shade
girls at all our parties
we really have got it made.*

Iggy Pop

Prologue

J'en ai relativement plein le cul parce que rien ne se passe et que j'ai dû avaler du paracétamol mais on s'en fout, ce qui compte c'est les bonnes vibrations, et la petite Amber me frotte la nuque comme une malade en disant que ça va venir, quand cette espèce d'opéra synthétique semble passer en 3D, et je me rends compte que je suis en train de décoller quelque chose de bien avec cette main invisible qui me prend par la tête et me dépose sur le toit parce que la musique est en moi autour de moi partout, elle s'échappe de mon corps, c'est ça le jeu, c'est ça le jeu, et je regarde autour de moi, on est tous déjantés et nos yeux ne sont plus que de grandes flaques noires d'amour et d'énergie, et mes boyaux font le grand huit chaque fois que cette nausée me traverse le corps et on file tous à l'étage les uns après les autres et je me dis qu'il va falloir que je chie mais je tiens le coup et ça passe et déjà je suis installé à califourchon sur une fusée, direction la Russie...

— Pas dégueu leur came, hein, me fait Amber, tandis que nous dansons que nous plongeons lentement, lentement.

— Ouais, correcte.

— Ouais, super, hein, dit Ally.

Et puis je repère mon meilleur pote là-haut, aux platines, et il a l'air en forme ce soir, il tire les ficelles de nos organes sexuels psychiques réunis étalés là devant nous et je reçois un grand sourire de cette déesse en haut de Lycra, avec sa peau toute bronzée et vernie de sueur, aussi tentante qu'une bouteille de Becks dans l'armoire réfrigérée du pub par une journée étouffante de chaleur, et mon cœur fait bong bong bong, Lloyd Buist, fidèle au poste, et l'NRJ de la danse, l'euh... phorie de la danse me dévissent la tête et je me frotte je me colle avec Ally et Amber et Hazel et ce grand con me tombe dessus et me serre contre lui avant de s'excuser et moi je lui file une grande tape sur le bide, dur comme la pierre son bide, et je remercie ma bonne étoile qu'on soit sous ecsta et dans cette boîte, et non pas bourrés au Edge ou dans un autre endroit à la con non jamais je ne toucherais un pareil déchet... ouah, la fusée... ouah, ça continue, ça n'arrête pas de monter, et je me dis que c'est *maintenant* qu'il faut tomber amoureux, maintenant maintenant maintenant pas amoureux du monde entier non juste amoureux

d'elle, celle-là, vas-y, vas-y maintenant, transforme toute ta vie de con en l'espace d'un battement de cœur, mais vas-y *maintenant... mais naaaan... on s'amuse* c'est tout...

Plus tard. On se repose, dans la piaule d'Hazel. Ally nous met Slam, ce qui est très mignon très gentil, si ce n'est qu'il dit qu'il a envie de bavasser, alors que moi je suis d'humeur à danser, non, je suis d'humeur à baiser, en fait. Ces Amsterdam Playboys t'attaquent méchamment derrière les couilles. Wouah.

Il y a pas mal de nanas, ici. J'adore les nanas, parce qu'elles sont vachement belles, surtout quand tu es sous ecsta. Mais c'est vrai que c'est un peu évident comme réflexion parce que la plupart des mecs ressentent la même chose. J'ai lu quelque part que les nanas étaient soit des saintes, soit des putes. C'est trop simple... ça me paraît de la connerie. C'était peut-être bien un truc à propos des mecs qui voient les nanas comme ça. Je demande à Ally ce qu'il en pense.

— Naaan, c'est des conneries, mon vieux, c'est vachement trop simpliste. Ally a un sourire pas possible, et on a l'impression que son regard bouffe les mots au fur et à mesure que tu parles. — Moi, j'ai ma propre classification, Lloyd. Les nanas, c'est soit, petit un : des Éclatées ; petit deux : des Manches à balai ; petit trois : des Cageots ; petit quatre : des Éclatées...

— Ça fait deux fois que tu dis des Éclatées.

— Voyons voir... les Éclatées, les Manches, les Cageots, et les Poubelles, voilà les quatre types de nanas, conclut-il en souriant et en parcourant la pièce des yeux. — Ici, il y a surtout des Éclatées, Dieu merci.

— Alors, c'est quoi, une Éclatée, pour toi ?

— J'en sais foutre rien... évidemment, c'est basé sur le comportement, cette histoire de classification... bon... écoute, Lloyd, tu as déjà avalé l'autre pilule ?

Non, je ne l'ai pas avalée. Une bande de mecs vaguement crades vient d'allumer de l'encens dans un coin, et je récupère dans les narines une fameuse bouffée de parfum. Je leur adresse un signe de tête. — Non...

— On se la prend bientôt ?

— Non... je suis encore défoncé, mon vieux. Je vais peut-être la garder pour le foot, demain matin, hein.

— Je savais pas, mais, euh..., fait Ally, l'air de boudier comme un môme à qui on a pris son paquet de bonbons.

— Eh merde, c'est spécial aujourd'hui, hein, dis-je, comme lui ou moi ou n'importe quel autre con dira à chaque week-end, parce que chacun sait que chaque week-end est spécial, en fait. On avale nos pilules, et la montée d'adrénaline que déclenche la nouvelle prise relance Ally.

— On peut subdiviser les Éclatées en deux groupes : les nanas du style Salut-ça-va, et les Féministes bandantes. Les Manches sont des femmes qui ne touchent jamais à la dope, eh non mon pote, et qui ne baisent qu'avec des pauvres nœuds dans leur genre, le style maison-jardinage, toute cette merde, quoi. Je te parle des Manches du genre courant, hein, vachement facile à repérer. Il y a aussi les Manches dissidents, le style féministe à gueule d'enterrement qui lisent le *Guardian* ou l'*Independent* et qui sont à donf dans leur plan de carrière et tout ça. Il faut faire gaffe, des fois qu'elles seraient gouines, mon pote, parce qu'on peut facilement les confondre avec des Féministes bandantes. Pas toujours, mais souvent.

C'est dingue. Ally est lancé. — Ally est parti ! je crie, et quelques personnes s'approchent, pendant qu'Ally continue à délirer.

— Les Salut-ça-va, c'est ce qui se fait de mieux, mec, mais je t'en reparlerai dans un petit moment. Les Cageots, elles picolent dur et elles baisent avec des troufions. Elles se fringuent n'importe comment et ne touchent quasiment jamais aux amphés, encore que quelques-unes s'y mettent, à présent. C'est le genre de bonne femme qui va en boîte et qui danse avec un œil sur son sac à main. Les Poubelles, c'est carrément la lie, mon vieux ; elles se feront baiser par n'importe quoi, et elles sont souvent alcooliques. Les Salut-ça-va s'appellent comme ça parce qu'elles disent toujours « salut, ça va ? » quand tu les rencontres.

— Ça, c'est un truc que tu dis tout le temps, Amber, intervient Hazel.

— Et alors ? fait Amber, ne voyant pas le rapport.

— Cela dit, tu as intérêt à faire gaffe, reprend Ally, parce que les Cageots le disent aussi, quelquefois. Mais c'est la *façon* de le dire qui compte.

— Tu es en train de me traiter de cageot, mon petit père ? s'enquiert Amber.

— Naaan, t'inquiète... toi, tu dis ça de manière cool. Il lui sourit, et elle fond. Putain, on est en train de redécoller à mort.

— Tu es une vraie Salut-ça-va, et elles sont sympa, jeunes, c'est le gratin des Éclatées. À la longue, les meilleures récupèrent un truc un peu dur, qui en fait des Féministes bandantes ; les moins bonnes se mettent avec un connard quelconque et deviennent des Manches à balai. Je vais te dire autre chose, Lloyd, reprend-il, se tournant vers moi. Dans quatre-vingts pour cent des cas, le mec se range des bagnoles et devient chiant avant la bonne femme.

— Ça, c'est du fromage de queue, Ally.

— Naaaaan, Ally a raison, intervient quelqu'un. C'est Nukes.

— Tu vois ? Simplement, c'est toi qui t'es toujours ramassé des emmerdeuses, pauvre con ! Ally sourit et me donne une grande claque dans le dos.

Pffuuuu... je suis naze, là, j'ai l'impression de chier mon âme par tous les pores de ma gueule. — Il faut que j'aille danser, sinon, je vais rester cloqué comme ça toute la nuit... Nukes... tu m'aides à aller jusqu'à la piste, mon pote...

— Je suis complètement brûlé, man, je vois plus rien... c'est cette putain de lumière... et cette putain de zicmu... Il faut que je m'assoie, gémit Nukes, et une aura magnifique émane de lui. Moi, je me dirige en titubant vers les baffles.

— Ho, Lloyd, reste là qu'on discute un peu, mon vieux, dit Ally, ses pupilles bien noires, mais les paupières bien lourdes.

— Plus tard, Ally. Je sens de vieilles vibrations. Je vais mettre le feu à la boîte, hein.

J'abandonne Ally pour danser avec Amber et sa copine Hazel, deux Éclatées totales, quelle que soit la classification, aussi délicieuses, fraîches et colorées que deux cocktails judicieusement posés sur le bar du Old Orléans pendant la happy hour. Après un petit moment de flou, mes jambes se remettent à fonctionner et je commence à m'éclater. Il se passe toujours des trucs bizarres, derrière mes couilles. Je me rappelle avoir balancé la semoule dans le ventre d'Amber, à une soirée, l'an dernier, et en la regardant, je me demande pourquoi je n'ai jamais remis le couvert avec elle. Je me penche vers elle. — Dis, ça te branche un petit tour dans la chambre, pour échange intellectuel, et plus si affinités ?

— Non, je n'ai pas envie de ça avec toi. J'ai envie d'Ally, je vais tenter le coup plus tard. Putain, il est tellement superbe.

— Ouais, ouais, c'est ça. Je souris, et je jette un regard vers Ally, avec son bronzage de Ténérife, et je suis obligé d'avouer que ce con a une supergueule, hein, carrément plus que sortable, le mec ; cela dit, comme tout le monde, sous ecsta. Il me fait un grand signe, et je me dirige vers lui. Un blanc je veux dire un blanc, pas un Blanc, mais le rythme cardiaque, la chaleur, la sueur, tout ça augmente furieusement. Un coup de Vol vie. Ça fait un bien, mes amis !

— Super-bonne cassette, Ambs... tu m'en feras une copie... c'est Slam ? C'est ça ?

Elle ferme les yeux, les rouvre un instant, et me regarde en hochant la tête, l'air sérieux. — C'est juste une compil du Yip Yap.

Pffuuuuu, j'ai moitié envie de baiser.

— Je suis okay, me dit Haze.

— Hein ?

— Pour une baise, ce genre. C'est ça que tu disais à Ambs, non ? Alors toi et moi, je suis okay. Dans la chambre.

J'allais justement le lui proposer, avant d'être distrait par... voyons voir... par le refus d'Amber. Bon alors quoi, connard, tu sais ce que tu veux ou pas, mais je me reprends et je crie :

— Hé, Ally, je suis jaloux de toi, sexuellement. Alors il fait la moue et vient me donner une claque dans le dos et Amber fait la même chose et je devrais me sentir mieux mais je me sens vaguement con de les faire se sentir mal parce que je me rends compte que je ne suis pas réellement jaloux d'Ally qui est un gaillard superbe, comme dirait Gordon McQueen sur Scotsport mais c'est vrai que ce n'est plus lui maintenant c'est l'autre con, là, Gerry McNee qui dit ça à présent, et l'autre con qui écrit sur le foot et tout ça aussi, et comme ils diraient, ces braves gars : je lui souhaite tout le succès qu'il mérite, etc., etc.

— Amber dit qu'elle a envie de te sauter, dis-je à Ally.

Amber sourit et me donne une bourrade dans la poitrine. Ally se tourne vers moi. — L'important, mon vieux, c'est que j'aime Amber. Il passe un bras autour d'elle. — Ce qui se passe, sexuellement... c'est un point de détail. Le plus important, mon vieux, c'est que j'aime tous les gens que je connais, dans cette pièce. Et je connais tout le monde ! À part ces mecs-là, dit-il en désignant les crades qui se roulent un joint dans un coin. Mais je les aimerais aussi, ces connards, si je les connaissais. Quatre-vingt-dix pour

cent des gens sont dignes d'amour, mec, une fois que tu les connais... s'ils croient assez en eux-mêmes... s'ils s'aiment et se respectent eux-mêmes...

Je sens mon visage s'ouvrir comme une vieille boîte de sardines et je souris à Ally, puis je me tourne vers Haze : – On y va...

Dans la chambre, Hazel se débarrasse de ses fringues, moi des miennes, et on se retrouve sous la couette. Il fait trop chaud pour être sous la couette, mais c'est pour le cas où un connard se pointerait, ce qui ne manquera pas. On agite méchamment les langues, et je dois avoir un fort goût de sel et de sueur, parce qu'elle aussi. Il me faut trois plombs pour bander, mais ça ne me dérange pas, parce que, sous ecsta, je suis plus du genre tripotage et caresses que pénétration. Cela dit, elle est vachement excitée, et je m'arrange pour la faire jouir avec mes doigts. Moi, je reste là, à observer son orgasme, comme si je la regardais marquer pour Hibs. On va la refaire, t'inquiète... je veux qu'elle jouisse sept fois. Au bout d'un moment, je commence aussi à sentir quelque chose, et je m'interromps pour fouiller dans mon jean.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fait-elle. J'ai une capote, là...

— Naaan, c'est le poppers que je cherche. Je trouve le flacon. Aujourd'hui, je n'arrive plus à rien au pieu, sans nitrate d'amyle. L'ecsta, c'est plus sensuel que sexuel, mais il te faut le poppers, ce n'est pas une fantaisie en plus, hein, c'est devenu aussi essentiel que, genre, la queue ou la chatte.

Or donc, or donc, on continue à se peloter et à se caresser et c'est vachement bon parce que je plane toujours et que l'ecsta a décuplé ma sensibilité tactile et que nos peaux sont si sensibles maintenant qu'on a l'impression de les traverser et de caresser tous ces trucs à l'intérieur et on se met en soixante-neuf et je commence à la lécher et elle fait pareil et je sens que moi au moins je vais jouir vite fait alors on arrête et maintenant je suis sur elle en elle et puis elle est sur moi et puis je suis sur elle et puis elle est sur moi, mais tout ça est sans doute un peu trop de cinéma pour elle, à mon avis ; je peux me tromper, elle manque peut-être simplement d'expérience, elle doit avoir dix-huit ans quelque chose comme ça alors que putain moi j'en ai trente et un ce qui est peut-être un peu âgé pour continuer mes conneries quand je pourrais être marié à une gentille grosse dame et avoir un joli pavillon de banlieue rempli d'enfants et un boulot stable en rédigeant des rapports urgents pour informer la direction qu'il conviendrait

de prendre telle ou telle mesure sinon l'entreprise risque d'en pâtir, mais bon, c'est moi, avec Purple Haze, là, et merde au reste

et ça devient de mieux en mieux, de plus en plus cool, et profond, ça devient bon...

... c'est super super super et Haze et moi déchargeons nos sécrétions l'un dans l'autre et l'un sur l'autre et je colle le flacon de poppers sous ses narines et sous les miennes et on monte on s'accroche on bascule avec l'énorme vague qui s'écrase et on jouit ensemble

WWWHHHOUA... HA... HA...

HA... HA...

HA...

AAAOOOHHHHOOOOOOOOHHHHHHHHHHHHOOOO

OOOOOOOOOOOOOOOOOOHHHHHHHHHHHH !!!!!!!!!!!

J'aime bien, après, j'aime bien sentir mon cœur qui cogne dur à cause de l'orgasme et du poppers. C'est génial de récupérer doucement mon corps, mon rythme cardiaque.

— C'était super ! dit Hazel.

— C'était... je cherche le mot... juteux. Juteux et parfumé comme un fruit mûr.

Je me demande si quelqu'un passera prendre des cocktails au Old Orléans, plus tard aujourd'hui, ou demain soir, à moins qu'on ne soit déjà ce soir ?

On parle un moment, puis je rejoins les autres. C'est vraiment bizarre, avec l'ecsta, comme on peut être intime avec quelqu'un qu'on ne connaissait pas plus que ça. Je ne connaissais pas vraiment Hazel, mais avec l'ecsta, tu peux te payer un putain de bon moment avec une inconnue. Sinon, ça *prend* vachement plus longtemps, pour devenir aussi intimes. Il faut se donner du mal, construire le truc, quoi.

Ally me tombe dessus. — Une pure merveille, cette petite Hazel. T'es vraiment un enfoiré, hein. Putain, Lloyd, je voudrais avoir seize ans maintenant, et connaître tout ça. Le punk et tout, c'était de la merde en comparaison...

Je lève les yeux vers lui, fais le tour de la pièce. — Mais tu *as* tout ça, pauvre pomme, comme tu as eu le punk, et comme tu auras ce qui se pointera après, puisque tu refuses de grandir. L'idée, c'est d'avoir le beurre et l'argent du beurre. C'est le seul moyen, mon pote.

— Je vois pas bien l'intérêt d'avoir le beurre si tu ne peux pas te le bouffer, si ?

— Puissamment raisonné... au fait, c'était comment, Ténérife ? Tu ne m'en as jamais vraiment parlé.

— Super, mon vieux. Mieux qu'Ibiza. Sans blague. Non, tu aurais dû venir, Lloyd. Tu aurais bu du petit-lait.

— Je voulais vraiment, Ally, mais ça a foiré, à cause du loyer. Je n'arrive pas à économiser, c'est ça mon problème. Et le concert de John Bogweed, la semaine dernière ? C'était bien ?

— C'était de la daube.

— Mm-mm.

— Ça arrive, hein. Moi, j'ai jamais trop aimé ce qu'il fait... enfin, y a des trucs corrects... t'es vraiment un connard...

— Je sais, je sais. Tu devrais te faire Amber. Elle n'attend que ça, mon vieux.

— Tu fais chier, Lloyd, je n'ai pas envie de me faire Amber. Ça commence à me déprimer de draguer des gamines, de leur bourrer le mou et de leur bourrer le cul avant de me tirer jusqu'au week-end suivant. Ça me donne l'impression d'avoir encore entre quatorze et seize ans, quand le problème c'était de tirer son coup et d'en finir le plus vite possible. Je suis en train de régresser méchamment, moi, d'en revenir au premier stade du développement sexuel.

— Bon, c'est quoi le stade suivant, alors ?

— Tu prends ton temps, tu mets la nana à l'aise, tu essaies de la faire jouir, tu trouves le clito, tu utilises ta bouche... ça, c'était moi de seize à dix-huit ans. Après, de dix-huit à vingt et un à peu près, ça a été les positions. Faire ça de différentes manières, essayer différents trucs, genre comme un chien, sur une chaise, dans le cul, tous ces machins-là, comme une espèce de gymnastique sexuelle. Le stade suivant, ç'a été de rencontrer une nana et d'essayer d'harmoniser nos rythmes internes. De faire de la musique ensemble. Le truc, Lloyd, c'est que j'ai dû dépasser ce stade-là, et que je suis en train d'en revenir au point zéro, alors que je voudrais encore progresser.

— Tu as peut-être fait tout le tour.

— Naaaaan, sûrement pas. Je veux connaître cette espèce de communion psychique, pénétrer dans le ciboulot de l'autre, genre voyage astral, tu vois le plan. Il pose l'index sur mon front, appuie. — C'est ça que

je veux connaître maintenant. J'ai jamais connu ça, mec. Il y a eu les rythmes internes, mais jamais la fusion des âmes. Je ne m'en suis même jamais approché. L'ecsta, ça aide, mais le seul moyen de parvenir à la fusion des âmes, c'est de laisser la nana pénétrer dans ta tête, et qu'elle te laisse pénétrer dans la sienne, au même moment. Ça s'appelle la communication, man. Et ça, tu ne peux pas le trouver avec une Éclatée, même si vous êtes tous les deux sous ecsta. Ça s'appelle l'amour. Et c'est ça que je cherche en fait, Lloyd : l'amour.

Je le regarde droit dans les yeux et je souris : – Vous êtes un grand philosophe de la sexualité, Mister Boyle.

— Naaaan, je ne plaisante pas. Je cherche l'amour.

— En fait, c'est peut-être ce qu'on cherche tous, Ally.

— Le truc, mon vieux Lloyd, c'est qu'il n'y a peut-être rien à chercher. C'est peut-être lui qui doit nous trouver.

— Ouais, mais en attendant, on s'éclate.

Plus tard. Amber me dit en chialant à moitié qu'Ally l'a repoussée et qu'il ne veut pas coucher avec elle parce qu'il ne l'aime pas d'amour, mais seulement comme une copine. Nukes, qui est dans la cuisine avec nous, lève les bras au ciel comme si tout ça lui paraissait trop reloud et déclare : – Je me tire... à plus... Mais moi, j'ai remarqué que ce connard s'est tiré avec une belette, ce qui donne le signal du départ général, mais je reste encore pour essayer d'expliquer la position d'Ally à Amber et Hazel, sur quoi on s'envoie quelques lignes de coke et on regarde le jour se lever en refaisant le monde. Hazel va se coucher, mais Amber veut continuer à discuter. Elle finit quand même par s'endormir sur le divan. Je vais chercher une couverture dans une autre chambre et je la pose sur elle. Elle a l'air calme. Il lui faut un petit ami : un gentil jeune mec qui prendra soin d'elle, et la laissera prendre soin de lui. Je songe à rejoindre Hazel au lit et à pieuter ici, mais j'ai bien senti la distance qui s'installait entre nous, au fur et à mesure de la descente d'ecsta. Je rentre à la maison et, même si ce n'est pas mon genre, je prie pour qu'Amber se trouve un petit ami, et qu'Ally et moi, on se trouve une copine une vraie. Ce n'est pas mon genre de prier, mais simplement, j'aime bien l'idée que des amis espèrent de bonnes choses les uns pour les autres ; comme un truc de bienveillance qui flotterait à droite à gauche dans tout l'espace psychique.

A la maison, je me cogne deux œufs que je fais descendre avec une canette de Becks. Je me traîne en titubant jusqu'au lit où un sommeil bizarre, perturbé, me tombe dessus. Je me retrouve à Connard City, dans le quartier bien connu de je-te-la-mets-dans-le-trou.

Première partie

L'amour irrésistible de l'ecstasy

1. Heather

Vous êtes en train de taper un rapport sur le logiciel de traitement de texte de l'entreprise, et Brian Case, *Monsieur Case*, vous tourne autour, l'œil égrillard : – Comment va la lumière de ma vie, aujourd'hui ? Et ce que vous avez envie de répondre, c'est je ne suis pas la lumière de votre vie, ou bien c'est que vous avez sérieusement besoin de lumière, en effet, pauvre dingue, pauvre minable, mais on a besoin de ce boulot, on ne veut pas d'histoires, alors on sourit en continuant de taper le rapport sur l'écran.

Simplement, ça fait mal, à l'intérieur.

Ça fait mal à l'intérieur, parce qu'on vous donne un nom qui n'est pas le vôtre, que l'on vous voit comme vous n'êtes pas. Voilà pourquoi ça fait mal.

En rentrant à la maison, je m'arrête dans un pub. Un bar, à East Port. Cela fait deux semaines que je jette un coup d'œil en passant, essayant de réunir assez de courage pour y entrer. Au milieu des consommateurs, du bruit, des rires rauques qui éclatent, de la fumée. Je me disais que, quand je finirais par franchir le seuil, ce serait un moment intense, inoubliable. Mais je m'entends commander un gin tonie à un vieux au visage ridé, et je m'aperçois que je suis déjà au bar. Qu'est-ce que je fais là ?

Jamais je n'entre dans

Jamais je ne

C'est parce que Liz m'a demandé de venir. Elle n'est même pas encore arrivée.

Apparemment, il n'y a que des hommes dans cet endroit, à l'heure du dîner, même s'il a été refait de manière à lui donner un look plus branché. Un crétin me regarde comme si je racolais. Ici. Dans ce pub d'East Port. À Dunfermline. Ici ! Ce serait risible. Ce devrait être risible. Mais je ne trouve plus les choses amusantes, à présent. J'ai trop longtemps ri. J'ai ri sans savoir pourquoi je riais.

Liz entre. Je me commande un autre gin tonie en même temps que le sien. Liz et moi. Nous sommes toujours amies, même si nous avons été mutées dans des bureaux différents. Raison officielle : il était bénéfique pour nos carrières respectives d'avoir l'occasion de travailler avec d'autres gens, au sein d'autres équipes couvrant d'autres secteurs d'activité.

L'occasion de développer notre ouverture et notre compétence. C'était là un pouvoir que notre syndicat avait récemment accordé aux patrons, après négociations : une augmentation de la flexibilité. L'occasion d'entrer les informations dans un autre ordinateur, dans un autre bureau. La véritable raison de notre mutation, naturellement, est que nous nous entendions bien et que nous nous plaisions ensemble, et qu'ils n'aiment pas que les gens soient *trop* contents au travail.

Liz est plus âgée que moi. Elle fume comme un pompier et boit des quantités de gin. Moi, je vis avec Hugh *dans une maison*, mais je vis pour mes fous rires avec Liz. Et pour Marie, aussi, ma meilleure copine.

2. Lloyd

J'ai la tête dans le cul ; c'est parce que j'ai pris deux, trois amphés pour redescendre. Débile et dégueu, voilà ce que c'est. Comme une fenêtre aux vitres cradingues. Je regarde le monde par une fenêtre aux vitres cradingues. Le téléphone sonne à côté du lit. Nukes au bout du fil.

— Lloyd... c'est moi.

— Nukes. Ouais. Tu t'es remis d'hier soir, à moins que ce soit ce matin ? Je n'arrive pas à émerger, moi. J'ai pris deux conne-ries d'amphés, pour redescendre.

— Tu m'étonnes. Tu vas au foot ?

— Naaaan... je m'enverrais plutôt une pinte.

— Moi, j'ai envie de voir comment est la vue, de la nouvelle tribune.

— La nouvelle tribune, tu peux te la mettre quelque part, mec.

— Elle a l'air pas mal, mais... en tout cas, vachement mieux que cette merde des Jambos.

— Ouais, de la saloperie, avec des dossiers hyper-raides. Gary McKay les a dessoudés, un soir où il n'y avait pas de match. Je sais pas si j'aurais pu tenir quatre-vingt-dix minutes en place, Nukes...

— Bon, mec, alors on décide rien pour l'instant...

— Ça marche.

— Okay, rencard au Windsor, dans une demi-heure. Mais n'appelle pas Ally, hein. Si ce connard vient encore nous casser les bûmes avec Jon Digweed, qui était si bon la semaine dernière, ou Ténérife, qui est un endroit absolument génial, je le jette sous un bus, le mec.

— Cet enfoiré a eu le culot de me dire que Digweed avait été merdique.

— Il dit la même chose de Tony Humphries. En début de soirée, il commence toujours par déclarer que tout est de la merde. Plus tard, tu l'entends dire qu'Untel ou Untel n'est finalement pas si dégueu, et à la fin, tout ce qu'il sait dire, c'est que c'était génial.

Je prends une douche et j'essaie de me bouger. Plus jamais, ces putains d'amphés. Je remonte le Walk en titubant pour aller retrouver Nukes. On attaque à la pisse d'âne. Avec deux amphés chacun, histoire d'économiser du pognon. Nukes a un argument imparable : – Deux amphés et quatre

pintes, ça te fera le même effet que trente pintes sans amphés. Pourquoi perdre du temps et filer notre blé à ces connards de brasseurs ?

L'après-midi se dissout dans une soirée vaseuse. – Je suis brûlé, mec, dis-je à Nukes. Et je commence à dériver, je me retrouve à Connard City, Andouilleland, sur quoi le barman me secoue et je me retrouve sur la planète Leith. Il me dit quelque chose, mais je ne saisis pas. Je sors en chancelant. J'entends Nukes qui chante des chansons des Hibs, mais je ne le vois pas, ce con. Je ne sais pas où on est, quelque part dans le centre, je ne sais pas. J'entends des gens qui se moquent de moi, des accents chicanos. Et puis il y a un taxi, et puis un autre pub à Leith. J'entends un mec me gueuler dessus : – C'est lui, le connard qui baisait sa sœur, et j'essaie de dire quelque chose mais je suis trop bourré, et j'entends un autre mec qui dit : – Naaan, c'est Lloyd Buist, le frangin de Vaughan Buist, mon vieux. Tu confonds avec l'autre Lloyd, Lloyd Beattie, c'est ça.

— Tu vas pas nous faire croire qu'il y a deux Lloyd à Leith, dit un des gars.

Et puis tout d'un coup je suis en train de discuter avec mon vieux pote Woodsy, que je n'ai pas vu depuis une vieille éternité, et il délire sur Dieu, la petite et l'ecsta. Il me ramène chez lui, et je pieute là-bas.

3. Heather

Je suis chez Hugh. Il travaille plus tard que moi. Il a plus de responsabilités. Il est responsable. De quoi est-il responsable ? – Tu as passé une bonne journée ? sourit-il, arrêtant un instant de siffloter « Money For Nothing », de Dire Straits.

— Ouais, dis-je, pas mauvaise. Qu'est-ce que tu veux pour le thé ?

J'aurais dû m'en occuper avant. Mais ça me fatiguait, voilà.

J'ai passé plus d'une heure à m'occuper de mes ongles de pied : couper, limer, vernir, tout ça demande du temps. Et le temps file à toute vitesse.

— Ce que tu as, dit-il, allumant la télé pour prendre les nouvelles.

— Des œufs brouillés et des toasts, ça te va ?

— Super.

Je passe à la cuisine. Je crie : – Et toi, bonne journée ?

— Pas mauvaise. Sa voix me parvient de la pièce à côté.

— Jenny et moi avons présenté notre projet de zoning à l'équipe d'urbanisme. Il a été bien reçu, apparemment. Il passe la tête par la porte ouverte. – Je crois qu'on va les convaincre.

— Chouette, fais-je, essayant de mettre un peu d'enthousiasme dans ma voix.

Hugh et moi avons quitté l'université en même temps. Ensuite nous avons commencé à travailler pour des administrations locales différentes. À présent, il est responsable d'une société immobilière, et moi j'en suis exactement là où j'en étais il y a six ans.

Ce n'est la faute de personne, c'est moi.

Si je l'aimais, ce ne serait pas si terrible. Autrefois, je l'ai cru. Il était ce que je pensais être un rebelle : issu de la classe ouvrière, et étudiant en sciences politiques. Quelle connerie, franchement.

— Je sors, ce soir, dis-je.

— Ah bon..., fait-il.

— Avec Liz. Ma collègue. Maintenant qu'on travaille dans des bureaux différents, on n'a plus jamais l'occasion de se voir. Je vais passer chez elle. Je prendrai sans doute un plat à emporter et une bouteille de vin.

— Il y a un bon film sur la Deux, ce soir.

- Ah ouais ?
- *Wall Street*, avec Michael Douglas.
- Ah ouais. Je l'ai dit à Liz, mais tu sais...
- Ouais, je vois.
- C'est bien, alors.
- Ouais, c'est bien.

C'est bien. Je retrouve Liz au McDo, puis nous repassons à l'East Port Bar où nous descendons quelques gins, puis on prend un taxi, direction Kelty, en boîte. – Qu'est-ce que vous allez faire à Kelty, mes petites filles ? nous demande le chauffeur. Il n'y a que les putains et les mineurs qui me demandent de les emmener à Kelty.

— Ho, ça suffit, hein ! Moi, j'en viens, de Kelty, déclare Liz.

— Vous bossiez dans quelle fosse, alors ? demande le chauffeur avant de nous déposer sur le parking de la boîte.

On est entrées et on s'est installées dans un coin libre. Il y avait une énorme boule de miroir suspendue au centre de la piste de danse. Liz a jeté un regard vers une table près du bar.

— Tiens, voilà mon ex. Davie. Pas mal, hein ? Elle a adressé un signe de tête à tin type qui se concentrait sur la carte de bingo. Il n'a pas tardé à rappliquer.

J'avais hoché la tête avec un maximum d'enthousiasme, mais je n'étais pas complètement d'accord avec elle. Davie avait certainement été séduisant, mais cela se voyait à ses manières charmeuses, à sa confiance en soi, plus qu'à son physique passablement ravagé par le temps et l'alcool. Il a posé sur moi un regard lointain, a eu un sourire presque niais. Mais c'est vrai, il avait quelque chose.

— C'est ses yeux bleus qui m'ont fait craquer, a dit Liz, tandis que Davie traversait la foule pour s'asseoir à notre table.

— Comment ça va, ma belle ? Et qui est cette charmante jeune dame ?

— C'est Heather, ma collègue de travail.

— Bonjour, ai-je fait.

— Ravi de faire votre connaissance, Heather. Puis-je vous offrir un verre, mesdames ?

— Deux gin to, ça ne serait pas pour nous faire peur, a dit Liz.

— Comme si c'était fait, a dit Davie en souriant, avant de filer au bar.

Davie misait à fond sur ses grands yeux bleus, il mettait tous ses œufs dans le même panier. Bientôt, à force de jouer de son regard, il m'est apparu comme vaguement crétin.

— L'ennui, m'a confirmé Liz tandis qu'il allait aux toilettes, c'est qu'il ne se passait pas grand-chose, derrière ces yeux-là.

4. Lloyd

Je me suis réveillé sur le divan de Woodsy, et dans un sale état. J'avais la gerbe, une fraise de dentiste me vrillait le crâne, mes lèvres étaient carrément explosées, toutes gonflées, et j'avais comme une vilaine bavure de mascara violacé sous l'œil droit. Ce qui me fit me rappeler pourquoi je prenais des amphés plutôt que de l'alcool. J'imagine qu'il y a eu baston, avec Nukes. Peu importe que ce soit entre nous ou contre un connard quelconque. Vu le peu de gravité de mes blessures, ç'a dû être un connard quelconque, parce que Nukes est un méchant, et qu'il aurait fait plus de dégâts.

— Tu as foutu un beau merdier, hier soir, pas vrai ? m'a dit Woodsy en m'apportant une tasse de thé.

— Ouais, ai-je répondu, encore trop la tête dans le seau pour songer à m'excuser. Nukes et moi, on s'est attaqués à des paraboles de télé, on en a mis un vieux coup, et ça a fini en baston.

— Vous êtes complètement tarés, bande de cons. L'alcool, c'est l'instrument de Satan, mec. Quant aux amphés... bon, c'est pas souvent que je suis d'accord avec cette pauvre pédale de conservateur, à la téléloche... mais putain, je peux m'attendre à ça de la part de Nukes, parce que c'est un hooligan, tout ça, mais toi, Lloyd, je pensais que tu aurais un peu plus de jugeote.

— Ahhh, Woodsy, mon vieux..., ai-je fait d'une voix implorante. Ce connard était toujours dans son trip religieux. Il s'y tient, d'ailleurs, c'est l'été dernier que ça l'a pris. Ce con prétendait avoir vu Dieu, ça après deux Supermarios et deux Snowballs au Rezurrection, la boîte en plein air. On l'a déposé au Garage Room, histoire de se remettre, il avait l'air méchamment en surchauffe. Je lui ai collé une Volvic dans la main et je l'ai abandonné à ses éléphants roses. C'est vrai que c'est moche, mais j'étais tellement défoncé, et le son et lumière était tellement phénoménal dans la tente principale, que je voulais y retourner dare-dare. Deux Éclatées, tendance maternante, le couvaient d'un œil indulgent.

Le plan de sauvegarde a foiré quand Woodsy, pris par une vieille gerbe, a dû quitter les Éclatées pour filer aux chiottes chimiques, car il avait des

choses à dire au grand téléphone en aluminium. C'est dans une de ces cabines sordides qu'il a fait connaissance avec le Grand Chef.

Le pire, c'est que Dieu lui a dit, apparemment, que l'ecsta représentait Son don aux initiés, dont le devoir était, par conséquent, de propager la bonne parole. Il aurait donné à Woodsy l'ordre d'ouvrir une boîte de gospel rave.

Impossible de savoir si Woodsy avait réellement pété les plombs, ou s'il savait exactement ce qu'il faisait ; genre une magouille du style Koresh pour récupérer autant d'Éclatées qu'il en voulait. Vous êtes branchées sur moi, les filles ? Êtes-vous réellement prêtes à me recevoir, enfin toutes ces conne-ries, *shit* et merde, comme tu voudras, mais en tout cas, il se plantait de produit, s'il voulait régenter son monde. Sous ecsta, la seule personne que tu peux contrôler, c'est toi-même. A Waco, Koresh n'aurait pas tenu cinq minutes, s'il avait mis sa petite bande sous ecsta. Bon assez de foutaises religieuses, mon petit Davie, on est venus pour danser.

— Dis donc, Lloyd, tu as toujours ta chaîne Technics, à la maison ?

— Ouais, mais enfin, elle est plus ou moins à Shaun, hein. Je l'ai jusqu'à ce qu'il revienne de Thaïlande, quoi.

Shaun était parti pour un an, mais s'il avait eu un peu de bon sens, il se serait barré définitivement. C'était un arnaqueur. Il faisait équipe avec un mec du Lancashire, qu'on appelait le Corbeau, et ils s'étaient fait un joli paquet en visitant les maisons des riches. Et puis ils avaient sagement décidé d'en rester là avant de faire le casse de trop, et s'étaient tirés en Thaïlande, via Goa. C'était parfait pour eux, et parfait pour moi, parce que j'héritais du matos et de la collection de disques de Shaun, parmi lesquels quelques raretés et trucs de soul carrément géants.

— Tu dois t'éclater, avec ça, non ?

— Un peu, ouais.

Je mentais. Cela ne faisait que deux mois que je m'y intéressais un peu. Je n'ai aucun sens du timing, aucune technique, et pas des masses de vinyles. Je comptais surtout m'entraîner dessus, mais, entre-temps, j'avais fait un petit boulot de menuiserie avec mon pote Drewsy, et je dealais un peu beaucoup pour la Connasse vénéneuse.

— Écoute, Lloyd, j'organise une soirée au ReckTangle, à Pilton. Je voudrais qu'on soit tous les deux au programme. D'abord toi, et ensuite moi. Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est quand ?

— Le mois prochain. Le quatorze. Ça laisse un peu de temps, hein.

— Ça marche. Compte sur moi.

J'étais une vraie merde, aux platines, mais je me suis dit qu'un délai, comme ça, ça me forcerait à m'entraîner sérieusement. Mais je n'ai pas été particulièrement emballé quand Woodsy m'a dit qu'il voulait des samplings d'hymnes religieux et de gospel mixés dans la techno, la house, le garage et la musique d'ambiance, mais bon, j'étais toujours okay.

Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de passer du temps à la maison, sur les platines. Beaucoup de potes, surtout Nukes, Ally et Amber, m'ont pas mal aidé. Ils venaient fumer un joint, et apportaient souvent des disques de dance qu'ils avaient empruntés. J'ai commencé à fréquenter quelques boîtes pour observer les DJ et voir ce qu'ils faisaient. Mon préféré, c'était Craig Smith, le DJ d'Édimbourg, au Solefusion, qui semblait toujours s'éclater au boulot. Mais il y avait un max de connards avec des têtes d'enterrement, sans âme, on en voyait souvent au Richard Millhouse. Tu ne peux pas donner du plaisir aux autres si tu commences pas par te faire plaisir à toi-même.

Un après-midi, je commençais à mixer un peu quand on sonne à la porte. J'avais baissé la musique, mais j'ai quand même pensé que c'étaient les connards de yuppies, de l'autre côté du palier, qui gueulaient pour un oui pour un non.

J'ouvre la porte, et je vois la vieille Mrs McKenzie, de l'étage au-dessous, – La soupe ! qu'elle fait, l'air mauvais.

Là, je me suis souvenu. J'avais oublié de passer au supermarché pour acheter de quoi faire une marmite de soupe. J'en fais toujours une plâtrée, le jeudi soir, en prévision d'un week-end bordélique, de sorte que j'ai toujours un truc à bouffer, si je suis trop cassé ou sans un. Et j'en apporte toujours un Tupperware à la vieille Mrs McKenzie. Elle est sympa, cette vieille chouette, mais ce qui était un truc spontané, comme ça, est devenu une espèce de rituel obligatoire qui commence à me les briser menu.

— Navré, Mrs Mack, j'ai pas encore trouvé le temps.

— Ouais... je me disais... pour la soupe, hein... le jeune gars du dessus, il m'apporte généralement un bol de soupe, le jeudi... j'en parlais justement à Hector... je lui en parlais justement, l'autre jour... la soupe du jeune gars, au-dessus.

— Ouais, je m'en occupe.

— La soupe, hein, la soupe... je pensais qu'on aurait droit à un peu de soupe.

— Mais oui, Mrs Mack, c'est comme si c'était fait, croyez-moi.

— La soupe, hein...

— LA SOUPE EST PAS ENCORE PRÊTE MADAME MCKENZIE. JE VOUS EN APPORTERAI PLUS TARD QUAND JE L'AURAI FAITE, D'ACCORD ?

— La soupe, hein... plus tard.

— VOILÀ C'EST ÇA MADAME MCKENZIE. LA SOUPE. PLUS TARD.

Je devais faire du boucan, parce que la bonne femme d'en face, un Manche à balai celle-là, passe la tête à la porte pour voir ce qui se passe. — Tout va bien, Mrs McKenzie ? C'est cette musique qui vous dérange, vous aussi ? demande-t-elle à la vieille, cette sombre connasse de faux derche pourrie d'égoïsme de merde.

— La soupe va arriver, a répondu gaiement Mrs McKenzie, rassurée, tout en se dirigeant péniblement vers l'escalier.

Je suis rentré, j'ai achevé mon mixage, et je suis sorti pour acheter de quoi faire la soupe. Au moment où je partais, il y a eu un message sur le répondeur. C'était Nukes, qui m'expliquait en long, en large et en travers que les flics avaient fait une descente chez lui.

5. Heather

Comme si.

Comme si la proximité physique pouvait compenser l'éloignement émotionnel.

Il me tient serrée contre lui, mais il n'y a là ni amour ni tendresse, simplement du désespoir. Peut-être est-ce dû à cette conscience qui lui vient de ce que je m'éloigne de lui, m'éloigne de cet univers qu'il veut que j'habite, et qui n'est pas notre univers commun.

Ce n'est pas notre univers commun parce que je lui appartiens, je suis sa propriété, et il n'y renoncera pas facilement. Je suis source de confort, je suis un nounours pour un enfant adulte. Mais personne ne le voit jamais ainsi. Si l'on parvenait à découvrir l'immatunité effarante de cet homme à qui tout paraît réussir, cela ne ferait que le rendre plus attachant, comme pour moi autrefois. Simplement, je ne savais pas, je ne savais pas combien c'est triste, pitoyable.

C'est un pauvre con de débile mental.

Qu'est-ce qu'il gagne, à agir ainsi ?

Il s'épanouit, et moi je meurs intérieurement.

Il devrait mourir aussi, mais non.

Il ne meurt pas, parce que je suis là pour mourir à sa place.

Qu'est-ce que je veux ? L'amour, ça ne suffit pas. L'amour, ça devrait être amoureux. J'aime ma mère, mon père. Je ne veux pas d'autre maman, pas d'autre papa. Autrefois, oui. Par défaut, parce que je ne savais pas ce que je voulais vraiment.

Je ne veux pas être protégée. Hugh me protège.

Cela aussi, j'en avais besoin.

Mais j'ai grandi intérieurement, Hugh, grandi plus que tu ne le voudrais. Tu me disais toujours que je devais grandir. Tu aurais peur de moi, si tu voyais réellement qui je suis. Et je crois que, déjà, tu le vois. Et c'est pourquoi tu me tiens serrée contre toi, pourquoi tu t'accroches à moi, éperdument.

Moi qui meurs intérieurement.

Qui grandis intérieurement.

Comment concilier les deux ?

6. Lloyd

Je rentrais du supermarché avec de quoi faire la soupe, et j'étais encore sur le seuil quand on a sonné derrière moi, brusquement. C'était la Connasse vénéneuse, avec à sa remorque la Victime, arborant une gueule figée, un regard fixe, tendu, que même le sourire le plus sympa ne parviendrait pas à réchauffer.

La Victime, c'était un drame permanent. Les gens comme elle semblaient toujours traîner aux basques de la Connasse vénéneuse. En retour, celle-ci s'arrangeait pour maintenir leur estime de soi au plus bas, et pour qu'ils restent cloqués dans leur délabrement psychologique. C'était le conservateur des âmes mortes. J'étais vaguement inquiet, parce qu'il me semblait que je passais de plus en plus de temps avec la Connasse vénéneuse ; on échangeait des coordonnées de dealers et des bons plans de dope. Une fois, j'avais baisé la Victime, j'étais sous coke et je lui avais raconté des conneries et je l'avais foutue au lit... enfin, au lit, mon cul, c'était carrément sur le parquet, derrière le divan où Ally s'envoyait cette petite nana qu'il avait rencontrée au Pure. Quoi qu'il en soit, la Victime nous avait fait chier pendant des mois, après, en boîte, au téléphone, etc. Elle était capable d'accepter n'importe quoi, n'importe quelle forme d'attention. C'est pour cela qu'elle finissait toujours par morfler.

— *Diddeli delideli, two ladies*, ai-je fait avec un enthousiasme que je ne ressentais pas, tout en les priant d'entrer. Résultat, deux têtes de poisson congelé. La Connasse vénéneuse a fait la moue, on aurait dit un tapis rouge mal déroulé. Elle avait cet air las, irrité, d'une jeune femme qui en a vu plus qu'elle n'aurait dû, mais pas encore ce qu'elle voulait voir, et vient de décider de tout laisser tomber, plutôt que de chercher plus avant.

— Attends là, a-t-elle ordonné à la Victime qui commençait à s'animer vaguement. Je suis allé vers elle, histoire de la réconforter, machinalement, mais la Connasse vénéneuse m'a tordu le bras et m'a tiré dans la cuisine, refermant la porte derrière nous et baissant la voix de telle sorte que je ne voyais que ses lèvres qui remuaient, sans rien entendre.

— Alors quoi ? ai-je demandé.

— Elle est naze.

— Qu'est-ce que ça a de nouveau ? ai-je fait en haussant les épaules, mais je ne pense pas que la Connasse vénéneuse m'ait entendu.

— Elle vit dans dans un monde d'illusions, je le lui ai dit, a-t-elle repris, tirant sur un clope, le visage convulsé en une expression de mépris haineux. Tu vis dans un univers idéal, un univers débile, voilà ce que je lui ai dit, Lloyd. Mais elle ne veut rien entendre. Maintenant, elle paie la casse. Et vers qui elle se précipite tout de suite, hein ?

— Mm-mm, mm-mm... J'ai hoché la tête, l'air aussi compréhensif que possible, tout en déchargeant mon sac et en rangeant la bouffe dans les placards et le frigo.

— Elle n'arrête pas de sauter ses règles, et elle chaque fois, c'est le délire, « ça y est je suis en cloque ». Moi, j'avais envie de lui répondre : tu ne peux pas être en cloque avec un mec qui te baise par-derrière, mais bon, je me suis tue. J'avais envie de lui dire : si tu sautes sans arrêt tes règles, c'est parce que tu es complètement barrée dans ta tête ; ta vie est un véritable merdier, et quand on est à ce point barrée, ça se reporte forcément sur le corps.

— Mm-mm, mm-mm... C'est toujours Bobby, c'est ça ?

Le bourreau actuel de la Victime était un biker fou appelé Bobby, un mec que je connaissais depuis des années. Bobby avait une double personnalité. Moitié pur salaud, moitié pur débile.

— Mais bon, je me suis mordu la langue. Tu vois, Lloyd, il a débarqué à la maison et il a commencé à vouloir jouer au plus malin avec elle. Solo, lui, se marrait comme un con, alors on a été obligées de partir. On voudrait juste rester un petit moment ici, histoire de se reposer un peu, jusqu'à ce que ce connard de Bobby ait dégagé.

— Écoute, ça ne me dérange pas, mais ce sera sans moi, d'accord ? J'ai rendez-vous avec le mec qui devait avoir des speedballs, les pink champagnes, tu vois ?

— Prends-m'en cinq... non, six..., a-t-elle fait d'une voix rauque, farfouillant dans son sac pour prendre son porte-monnaie.

— Enfin, s'il les a, hein, ai-je précisé en empochant le pognon.

Je n'avais pas l'intention d'aller m'approvisionner, mais de passer chez mes frangins pour casser une graine avec eux. D'une part, ce n'était pas assez intéressant pour en parler à la Connasse vénéneuse ; d'autre part et surtout, c'était une salope, mauvaise, fouineuse, et je ne voulais pas qu'elle en sache trop sur moi.

Je les ai larguées comme ça, non sans jeter un coup d'œil sur le cul de la Victime, moulé dans du stretch noir, à la fois content et déçu de ne pas sentir la moindre réaction-culotte.

J'ai pris le bus au bas du Walk pour me rendre chez mon frangin Vaughan. J'étais un peu en retard. Arrivé là-bas, j'ai sonné pendant deux plombes. Vaughan était sorti, et Fiona, ma belle-sœur, derrière, en train de jouer avec ma nièce Grace, deux ans et légèrement barjo, comme le sont tous les mômes de deux ans.

— Lloyd ! Je pensais que c'était toi ! Entre, entre donc.

J'ai bien vu que Vaughan avait fait un effort sur la déco, mais je n'ai rien dit. La maison était vilainement meublée en style habitat rustique, un truc ridicule pour pavillon de banlieue jumelé. Enfin, c'était Vaughan et Fiona. Je les aime, d'une façon bizarre – avec une certaine retenue, un certain respect –, mais, à des connards comme ça, on ne peut pas parler de goût. C'est simplement pas un sujet de conversation, avec eux. Le goût, il leur vient des pages d'un catalogue.

J'ai demandé à Fiona si je pouvais passer un coup de fil. Elle a compris et a filé dans le jardin avec Grâce. J'ai appelé Nukes. – Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— J'en ai fini avec les hooligans. Je suis un homme marqué, mon vieux Lloyd. Les flics ont fait une descente ici l'autre soir, en m'accusant de toute sorte de trucs. Ça va pas du tout, ça.

— Ils t'ont inculpé ?

— Naaan, mais ça m'a démoli. Il y a des mecs qui me disent de ne pas m'en faire, mais mon cul, oui. Je deale un peu, hein, et je n'ai pas envie de paumer trois ans de ma vie pour un peu de baston au foot.

— J'allais justement te demander si tu ne pouvais pas me trouver un peu de dope, tu vois...

— Pas question. Moi, ça va être profil bas pendant un moment.

— Bon, okay. Mais passe fumer un joint la semaine prochaine, hein ?

— D'accord.

— Salut, Nukes... euh, tu te souviens de ce qui s'est passé l'autre nuit ? On s'est mis dans les emmerdes, ou quoi ?

— Si on te le demande...

— Nukes...

Il a raccroché.

Bon, ça me rendait parano, mais pas autant que Nukes. Le pauvre mec, il y avait quelque chose qui le chiffonnait méchamment. Je savais que Nukes ne participait plus trop aux petites séances du samedi, mais il se réveillait quand même pour les grosses bastons, à l'occasion. Moi, je n'ai jamais compris l'intérêt, mais il adorait le côté adrénaline. Cela dit, si les flics l'ont repéré, ça sent mauvais pour lui ; il suffit qu'ils trouvent deux, trois pilules que tu te gardais au chaud chez toi, pour toi et tes potes, et ils t'accuseront d'être un dealer. Il avait raison, et j'ai aussi décidé d'essayer de calmer le jeu pendant un petit moment.

— Tu aimes bien cette nouvelle couleur ? m'a demandé Fiona.

Grace m'a grimpé dessus et a essayé de m'ôter les yeux des orbites. J'ai écarté sa main avant qu'elle ne tripote l'autre œil, celui qui était amoché. — Ouais, c'est cool, ai-je menti. Très reposant. J'allais justement te le dire. Ça a dû occuper pas mal Vaughan, hein ? Où est-il ?

Grâce est descendue, a couru vers Fiona et s'est agrippée à sa jambe.

— Devine, tu as droit à trois possibilités, a répondu Fiona de cet air qui la faisait passer de la jeune mère au foyer au bon coup à tirer.

— Au club de boules ?

— En plein dans le mille, a-t-elle fait d'une voix lasse, en hochant la tête. Il a dit que tu le rejoignes là-bas pour prendre une pinte. Le dîner ne sera pas prêt avant cinq heures.

— Super, ai-je dit. En fait, ce n'était pas si super que ça. Je serais bien resté en compagnie de Fiona et de Grace, plutôt que d'écouter les conneries de Vaughan. — Bon... je vais peut-être me reposer un petit moment ici.

— Lloyd, tu as plein de trucs à faire. Et puis je ne veux pas te voir traîner dans mes jambes, un môme, ça me suffit, a-t-elle minaudé.

— Merci beaucoup. J'ai ri, feignant d'être froissé. On a continué sur ce mode-là, c'était un rituel. C'était pitoyable, c'était nul, mais, souvent, cela me procurait une espèce de joie bizarre, un peu visqueuse, de raconter des conneries totales avec quelqu'un sans chercher à paraître malin, et ça simplement parce qu'on était parents, d'une certaine manière. C'était le pied.

Cela dit, il ne faut pas en abuser, parce que ça finit par bousiller la cervelle et, au bout d'un moment, j'ai décidé d'aller retrouver Vaughan.

Quand je suis sorti, c'était magnifique dans la rue, une superbe soirée d'été. J'avais l'impression d'avoir des ressorts aux talons. Bien sûr, on était

jeudi. La dope du week-end était depuis longtemps digérée, les toxines éliminées, suées, chiées et pissées ; la gueule de bois, finito ; la haine de soi disparaissait au fur et à mesure que la chimie du cerveau revenait à la normale, et la grosse fatigue s'éloignait, tandis que la pompe à adrénaline se remettait en marche, prête pour une nouvelle séance de délire. Cette sensation-là, quand tu as dépassé la phase de gueule de bois dépressive et que le corps et l'esprit recommencent à turbiner, vient juste en second, après le décollage avec un bon ecsta.

Au club, Vaughan est en train de jouer aux boules avec un vieux con. Il m'adresse un signe de tête, le vieux lève les yeux et me fixe d'un air maussade, et je m'aperçois que j'ai perturbé sa concentration, avec mon ombre portée dans son champ de vision. Le vieux débris se raidit et lance sa boule qui roule, roule, roule, et je me dis qu'il a déconné, mais non, le vieux roublard sait ce qu'il fait, et la boule effectue un looping brésilien, carrément, et revient comme un putain de boomerang avant de se glisser comme un sale resquilleur juste derrière la ligne de défense de Vaughan, roulant encore jusqu'au cochonnet qu'elle emporte avec elle.

Je félicite le vieux pour ce coup-là. C'est à Vaughan de jouer la dernière, mais je préfère ne pas voir ça, et j'entre au bar commander à boire. Je m'aperçois que j'ai un petit paquet de speed dans ma poche, oublié là depuis Dieu sait quand. Je vais aux chiottes, en fais quelques lignes sur le réservoir de la chasse d'eau. S'il va falloir discuter boules, autant faire bien les choses, putain... je sors de là chargé à mort. Je me rappelle avoir goûté à ce truc, l'autre semaine. C'est bien meilleur en le sniffant.

— Tu n'es pas resté pour le bouquet final, me dit Vaughan, l'air dépité. J'aurais bien eu besoin de ton soutien, sur ce dernier coup.

— Désolé, Vaughan, il fallait que je gâte de l'eau, j'allais exploser. Tu l'as eu ?

— Naaan, trois mètres à côté ! rugit le vieux. Le vieux porte un futsal blanc, une chemise bleue à col ouvert et un chapeau de soleil.

Je lui flanque une tape dans le dos. — Eh bien, bravo, mon pote ! Et puis, superbe, votre dernier coup, le looping qui a tout emmené. Je m'appelle Lloyd, je suis le frère de Vaughan.

— Salut, Lloyd, moi c'est Eric. Il tend le bras et me gratifie d'une poignée de main maçonnerie, à me broyer les phalanges. — Vous aussi, vous jouez aux boules ?

— Naaan, Eric, naaan, pas moi ; c'est pas vraiment mon truc, hein. Enfin, je ne critique pas, hein, c'est un super-jeu, mais... l'autre jour, je glandais devant la télé, et j'ai vu Richard Coarsie... il était facteur, avant, non ? En tout cas, le mec sait lancer une boule...

Pffffuuuu, ce Lou Reed est vachement efficace et vachement rapide.

— Bon, qu'est-ce que vous prenez ? intervient Vaughan, un peu gêné de me voir délirer comme ça.

— Naaan, attends, j'y vais. Trois blondes, c'est ça ?

— Pas de pisse d'âne pour moi, fait Eric en riant. Je prendrai une Spécial.

— Une bière de classe pour une victoire de classe, hein, Eric, dis-je en souriant. Le vieux me rend mon sourire. – C'est vrai que je lui en ai collé une fameuse, à Vaughan !

— Bon, ça va, fait Vaughan, tu t'en occupes ou quoi ?

Je file au bar et le mec qui sert me dit qu'il faut prendre un plateau, et je réponds en plaisantant que j'ai assez de choses à me coltiner comme ça, sur quoi il me répond un truc à propos des règles de l'établissement, mais déjà un petit mec dans la queue m'en passe un. J'avais complètement oublié ces règlements à la con qu'ils ont dans ce genre d'endroit, ces abrutis gominés avec leurs blazers ornés de l'insigne du club, un déluge de maçonnerie, pire que quand la Luftwaffe a bombardé la cathédrale de Coventry... Me revoilà sur ma chaise.

— Santé, les gars ! dis-je, levant ma pinte. Je vais vous dire, Eric, j'ai su que vous en aviez dès que je vous ai vu en pleine action, tout à l'heure. Ce mec, il en a, je me suis dit. Ce looping brésilien, mon vieux ! Putain, celui-là, c'est un bon !

— Mmm, a fait Eric, l'air finaud. J'avais envie d'essayer ça. Je me suis dit comme ça, Vaughan a bien disposé sa défense, mais bon, j'ai pensé qu'une petite tentative par la porte de service pouvait se révéler efficace.

— Ouais, c'était bien vu, a reconnu Vaughan.

— C'était carrément génial, ai-je insisté. Tu as bien entendu parler du football total, l'invention des Hollandais ? Et bien cet homme que tu vois là, c'est les boules totales. Vous auriez pu chercher à tout exploser sur ce coup, Eric, dans le style Ligue des champions, vachement lourdingue, brutal, mais non, de la classe, du grand art.

La pinte était vide. Vaughan a filé au bar.

C'est toujours la même chose quand on se voit, Vaughan et moi. Il a le sens du devoir, de ses responsabilités d'homme marié et de père de famille, de sorte que, dès qu'il a un peu de temps à lui, il essaye d'y concentrer un maximum de degrés d'alcool. Et les degrés, ça ne lui fait pas peur. Grâce au ciel, moi, j'étais à la Becks pression. Pour rien au monde je ne toucherais à la saloperie écossaise, surtout pas à la McEwan, cette pisse rance et bourrée de toxines. Les pintes se succédaient, le speed continuait de me forer la cervelle, et j'avais quasiment le souffle court. En plus, on aurait dit que le vieux, Eric, captait mes vibrations, l'exubérance ambiante, comme si cette vieille canaille avait aussi sniffé deux, trois lignes.

Après avoir vidé presto la pinte suivante, il est revenu avec une nouvelle tournée et des petits verres de gnôle, comme rince-bière.

— Pute borgne ! ai-je fait. On peut s'attendre au pire avec cet homme-là, pas vrai ?

— Ouais, ce n'est que trop vrai, a souri Vaughan. Vaughan nous regardait tous deux avec un sourire genre quelle-bande-de-cinglés-mais-jel' aime-bien-quand-même. Je me suis senti proche de lui tout d'un coup.

— Tu devrais passer voir maman et papa, m'a-t-il dit.

— Ouais, ai-je reconnu, vaguement coupable. J'avais l'intention de leur déposer la cassette que j'ai faite pour eux. Le truc de Motown, tu sais.

— C'est bien. Ça leur fera plaisir.

— Tu parles, Marvin, Smokey, Aretha et toute la clique, ai-je dit avant de changer de sujet, me tournant vers Eric. Écoutez, Eric, ce coup que vous avez fait tout à l'heure...

— Ouais, a coupé Eric en rigolant, ça a pas mal cassé la baraque à Vaughan, enfin, sans vouloir vous froisser, Vaughan ! Avec moi, il faut s'attendre au pire, pas vrai !

— Do-dododo-dodo, fais-je, imitant le générique de *La Quatrième Dimension*, puis je pense à un truc. — Dites-moi, Eric, votre nom n'est pas Cantona, par hasard ?

— Hé non. C'est Stewart.

— C'est simplement qu'il y avait quelque chose de cantonesque, dans ce dernier coup, dis-je en ricanant bêtement, quelque chose de digne d'un capitaine. Eric se marre à son tour. — En tout cas, ça a bien fait dérailler l'express du colonel Vaughan Ryan...

— Ouais... Bon, voilà, hein, bande de cons, fait Vaughan, renfrogné.

J'entonne « Oooh ah, Cantona ! » et Eric se joint à moi. Quelques consommateurs et des vieux couples tournent la tête vers nous.

Encouragés, le vieux et moi nous lançons dans un french cancan : na-na, na-na-na-na-na, na-na, na-na-na-na, na-na, na-na-na-na...

— Allons, ça suffit maintenant, intervient un branleur en blazer à écusson. Il y a des gens qui veulent boire un verre tranquillement, ici.

— Bon, bon, y a pas de mal ! s'écrie Eric, puis il baisse la voix et s'adresse à nous, mais encore assez fort pour que tous ces connards puissent entendre. — C'est quoi, son problème ?

— Allez, Eric..., fait Vaughan. Lloyd n'est pas membre du club.

— Comment ça, le petit gars a ses entrées ici. En tant qu'invité. *Persona grata*, voilà ce qu'il est. Et puis, comme je l'ai dit, il n'y a pas de mal. Il secoue la tête.

— Non, mais il y a des règles à observer, hein, Eric, dis-je avec un sourire mielleux.

— Mais vous êtes parfaitement *persona grata*, insiste Eric, inflexible.

— Je pense qu'un certain *Monsieur* Vaughan Buist souffre quelque peu d'un récent échec sportif, *n'est-ce pas, Monsieur Cantona* ? Ça le... comment dire... ça lui fout légèrement les boules.

— *Je suis une bouleur*, caquette Eric.

— Ce n'est pas ça, Lloyd, fait Vaughan, l'air suppliant. Ce que je veux dire, c'est simplement que tu n'es pas membre de ce club. Tu es invité. Tu es sous la responsabilité des gens qui t'amènent ici. C'est tout ce que je veux dire.

— Mmm... y a pas de mal, hein..., marmonne Eric.

— C'est comme dans ce club où tu vas, Lloyd. Là-haut, à The Venue. Comment ça s'appelle, déjà ?

— Le Pure.

— Ouais, c'est ça. C'est comme si tu étais au Pure et que moi, je te rejoignais là-bas et que tu me faisais entrer...

— En tant que mon invité, ai-je ricané, et à cette idée, j'ai été pris d'un fou rire incontrôlable. J'ai entendu le vieux qui s'y mettait aussi. On se bidonnait à en claquer.

— En tant que ton invité... Vaughan y passait à son tour. J'ai pensé : je suis complètement déchiré. Tel le capitaine Biggles, survolant la sinistre métropole de Connard City... Les poumons du vieux se sont mis à siffler,

tandis que Vaughan en rajoutait. – En tant qu’invité de son frère Lloyd, dans le club très chic qu’il fréquente en ville...

Un bruit de tuyau qui se bouche nous a interrompus, et le vieil Eric a gerbé sa bière sur la table. Le connard au blazer écussonné est arrivé droit sur lui et lui a pris sa pinte de la main. – Bon, ça va comme ça ! Dehors, maintenant ! Allez !

Vaughan a récupéré la pinte. – Non, Tommy, ça ne va pas du tout comme ça !

— Oh que si, ça va, et largement, a rétorqué l’autre glandu.

— Tu n’as pas à t’amener comme ça à notre table pour dire que ça va, a répliqué Vaughan, parce que ça ne va pas du tout.

J’ai donné des tapes dans le dos à Eric, aidé le pauvre vieux à se redresser et l’ai accompagné aux lavabos. – Quelle tristesse de voir ça, l’ai-je entendu s’étrangler entre deux giclées tandis qu’il dégobillait dans la cuvette des toilettes.

— Allez, Eric, ça va aller, mon vieux, ai-je dit d’un ton encourageant. Y a pas de mal. J’avais l’impression d’être au Rez, en train d’aider Woodsy quand il avait perdu les pédales, mais là, j’étais avec un pauvre vieux schnock, dans un club de boulistes.

On a ramené Eric chez lui. Une vieille baraque dont la porte ouvrait directement sur la grande route. On l’a appuyé debout contre la porte, on a sonné, et on s’est éloignés. Une femme à ouvert, l’a tiré à l’intérieur et a refermé en claquant la porte. Derrière, j’ai entendu un bruit de coups, et les cris d’Eric. — Arrête, Betty... je suis désolé, Betty... arrête de cogner...

Puis on est rentrés chez Vaughan. Le repas était quelque peu desséché, et Fiona pas trop contente de nous voir dans cet état. Je n’avais pas envie de manger, mais j’ai quand même grignoté avec un enthousiasme feint.

Je me sentais lourd, mal à l’aise, et je suis parti tôt, décidant de marcher jusqu’au port. En descendant Leith Walk, j’ai aperçu la Connasse vénéneuse, sur l’autre trottoir. J’ai traversé.

— Où tu vas ? ai-je demandé.

— Je rentre chez toi. J’ai passé un coup de fil à Solo, il voulait que j’aille chercher de la came pour lui. Tu es bourré !

— Ouais, un peu.

— Tu as pu avoir les speedballs ?

Je l’ai regardée un petit moment. – Naaan... je n’ai pas trouvé le gars. J’ai rencontré un mec, heu... Soudain, un coup au cœur : – Où est la

Victime ?

— Toujours chez toi.

— Merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que la Victime est boulimique ! Elle va torcher toutes mes provisions ! Tu n'aurais pas dû la laisser toute seule !

On est rentrés dare-dare, pour constater que la Victime avait bouffé et revomi les trois choux-fleurs crus que j'avais réservés pour la soupe de Mrs McKenzie.

Il a fallu que je file chez le Chinois où j'ai trouvé des légumes moitié pourris et dix fois trop chers – mais bon, c'est de bonne guerre, je suppose, parce que le mec m'a plus d'une fois dépanné en bibine et papier à rouler –, sur quoi j'ai mis trois plombes, cassé comme je l'étais, à préparer la soupe. La Connasse vénéneuse avait sur elle des bouts de buvard à l'acide qu'elle m'a filés, en dédommagement de ce que me devait l'autre chienne galeuse. – Vas-y mollo avec ça, Lloyd, c'est de la super-came.

Elle est restée un moment à tripoter les platines, écouteurs aux oreilles. Je dois reconnaître que la Connasse vénéneuse n'était pas si mauvaise que ça, elle avait un bon feeling. J'ai remarqué qu'elle portait un anneau dans le nombril, que montrait son T-shirt coupé court. – C'est sympa, ton anneau ! ai-je crié, et elle a levé les pouces, a fait une drôle de petite danse sur place, puis m'a adressé brusquement un sourire bizarre, vachement laid. Si Hollywood avait réussi, avec tous ses effets spéciaux, à reproduire ce rictus-là, ç'aurait fait un tabac sur plusieurs générations.

La Victime, elle, végétait devant la télé, sanglotant et fumant clope sur clope. Tout ce qu'elle a trouvé à me dire, c'est : – Tu as des cigarettes, Lloyd... d'une voix rauque, essoufflée. Elles ont fini par partir, en emportant le Tupperware pour le déposer au passage chez Mrs McKenzie. Je devais aller à Glasgow pour le week-end, retrouver des potes. Je m'en faisais une fête, tellement j'en avais plein le cul d'Édimbourg. L'emmerde, c'est que j'avais dit à mon pote Drewsy que je lui filerais un coup de main aux aurores, ce pour quoi je ne me sentais pas trop d'attaque, mais bon, ça me ferait du liquide, et j'avais besoin de pognon pour le week-end.

7. Heather

Scène de bonheur familial.

Moi, Hugh, maman et papa. Papa et Hugh discutent politique. Papa déclare qu'il est pour la Sécurité sociale, tandis que Hugh dit qu'il nous faut bâtir une :

— ... société basée sur le sens des responsabilités. C'est pourquoi les gens devraient être libres de choisir la protection médicale et le type d'éducation qu'ils désirent.

— Ça, c'est encore de la propagande des conservateurs, dit mon père.

— Je pense qu'il faut regarder les choses en face – le socialisme à l'ancienne, tel qu'on le concevait, est mort depuis longtemps. Aujourd'hui, il s'agit de satisfaire divers groupements d'intérêt, au sein d'une société plus multiple ; de prendre ce qu'il y a de mieux dans la droite traditionnelle et dans les idées de gauche.

— Mon Dieu, je crains d'être et de rester un travailliste convaincu.

— Moi aussi je suis travailliste, je l'ai toujours été, dit Hugh.

— Et pourtant, tu es un Nouveau Travailliste, Hugh, dis-je. Ma mère me jette un regard désapprobateur.

Hugh paraît légèrement saisi. – Quoi ?

— Tu es un Nouveau Travailliste. Un travailliste de Tony Blair. C'est-à-dire la même chose que conservateur, à part que Major est sans doute plus à gauche que Blair. Blair n'est qu'une réplique encore plus factice de Michael Portillo, c'est d'ailleurs pourquoi il s'en tirera toujours mieux que lui.

— Je pense que c'est légèrement plus complexe que cela, Heather, dit Hugh.

— Non, pas moi. Qu'est-ce que les travaillistes ont prévu de faire pour les travailleurs de ce pays, s'ils reviennent ? Rien.

— Heather..., fait Hugh d'un ton las.

— Mon Dieu, je crains de toujours voter travailliste, dit mon père.

— Travailliste ou conservateur, aujourd'hui, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, dis-je.

Hugh roule les yeux en direction de ma mère, comme pour s'excuser de mon comportement. Nous convenons tacitement de changer de sujet, et mon père conclut : – Ça n'irait pas, si nous avions tous les mêmes opinions, hein ?

Le reste de la soirée se passe sans événement notable. Dans la voiture, quand nous partons, Hugh me dit : – J'ai trouvé ton discours un peu pénible, ce soir.

— Je n'ai fait que dire ce que je pensais. Pourquoi en faire une telle histoire ?

— Je n'ai fait aucune histoire. C'est toi. Tu n'avais pas besoin d'être si agressive.

— Je n'ai pas été agressive.

— Je trouve que si, un peu, ma chérie, sourit-il. Il hoche la tête. Il a son air de petit garçon, et j'ai envie de le tuer, à cause de cette tendresse abominable que je sens monter en moi.

— T'es une sacrée nana, baby, dit-il avec un accent de gangster américain, et il me serre la cuisse. Je suis heureuse de fulminer intérieurement, cela fait s'évaporer la tendresse.

8. Lloyd

Drewsy et moi sommes dans ce ghetto uniforme de Gumleyland. À Carrick Knowe, je crois, mais ce pourrait aussi bien être Colinton Mains. Dans le bahut, j'avais la gueule de bois et la tête dans le gaz. – Il n'y a que les plinthes, Lloyd. Et puis quelques portes neuves à poser. Ce sera fait en un rien de temps.

Drewsy semble toujours sourire, parce qu'il a des yeux rieurs et porte des lunettes épaisses comme des culs de bouteille de Coca. En fait, il a un heureux tempérament, comme mec, il émet de bonnes vibrations. J'ai bossé avec lui il y a très longtemps, à Livingston, dans un atelier où l'on fabriquait des panneaux de lambris, et depuis qu'il s'est mis à son compte, il me garde toujours un petit job au noir, quand c'est possible ; ce qui fait bien son blot, au petit père Lloyd.

Arrivés à la maison en question, le mec, un certain Mr Moir, nous offre une tasse de thé. – Si vous avez besoin de quoi que ce soit, les gars, vous appelez, je suis dans le jardin, nous dit-il avec chaleur.

Quoi qu'il en soit, on expédie le boulot vite fait bien fait, et je commence à me sentir mieux, en pensant à la virée qui m'attend ce soir avec les potes. Drewsy et moi, on est à présent dans une pièce qui ressemble à une chambre de jeune fille. Sur un des murs, un grand poster du mec d'Oasis, et sur l'autre, un du mec de Primal Scream et un du mec de Blur. Près du lit, cela dit, il y a le gars de Take That, celui qui s'est barré. Il y a aussi quelques cassettes, tout ça. Je mets *Parklife*, de Blur, parce que j'aime bien la chanson-titre, quand on entend le mec qui était dans *Quadrophenia* raconter ses conneries. C'était un putain de bon film.

Je commence à chanter avec lui, tout en arrachant la vieille plinthe.

— Hé ! Wouah... regarde-moi ça ! me crie Drewsy. Il est en train de fourrager dans les tiroirs de la commode, et je sais ce qu'il cherche. Il a vite fait de repérer le tiroir des sous-vêtements, et en tire une culotte dont il renifle l'entrejambe. – Bordel, j'aimerais bien trouver le panier à linge sale, dit-il en riant puis, saisi d'une brusque inspiration, il file dans le couloir et ouvre deux, trois placards. Rien. – Les cons. Enfin, il y a quand même quelques jolies culottes, hein ?

— Tu parles, mec, je suis carrément amoureux de cette petite, dis-je, élevant un slip à la lumière et essayant de visualiser un hologramme au poil, juste à la taille. Elle a quel âge, à ton avis ?

— Je dirais entre quatorze et seize, répond Drewsy avec un sourire.

— Quelle chouette petite gonzesse, dis-je, passant en revue les dessous carrément sexy. Je coupe Blur et mets Oasis, qui donne à fond, et même si je n'aime pas vraiment les groupes, plutôt la zique de boîte, là, je décide que ça va le faire. Je retourne à mes plinthes, mais Drewsy reste scotché sur la commode.

Je lève les yeux et, ô surprise, je vois mon Drewsy en train de danser sur la musique, avec une culotte de la gamine sur la tête, et ses lunettes par-dessus. Et au même instant, il me semble, puis m'apparaît certain, que j'entends un bruit à l'extérieur, et avant que j'aie eu le temps de prévenir Drewsy, la porte s'ouvre et je vois le mec, Mr Moir, immobile sur le seuil, devant Drewsy qui continue à gambader.

— Qu'est-ce qui se passe ! Qu'est-ce que vous faites ? C'est... c'est...

Le pauvre Drewsy arrache la culotte de sa tête. — Euh, je suis désolé, Mr Moir... je m'amusais un peu, c'est tout, hein. Ha ha ha, ajoute-t-il d'un ton théâtral, complètement dérisoire.

— C'est ça, le genre de chose qui vous amuse ? Fouiller dans les affaires personnelles des gens ? Vous comporter comme un animal, avec les sous-vêtements de ma fille ?

Ça, c'était trop pour moi. Je me suis mis à rire, sans pouvoir m'arrêter. J'étais plié en deux, je me sentais devenir tout rouge.

— Yagh yagh yagh yagh...

— Et vous, qu'est-ce qui vous fait ricaner comme ça ? Il s'est tourné vers moi. — Vous trouvez ça drôle, hein ? Ce pauvre... ce pauvre con qui farfouille dans les affaires personnelles de ma fille !

— Désolé..., a murmuré Drewsy, avant que j'aie pu dire un mot.

— Désolé ? Tu parles que vous êtes désolé ! Avez-vous des enfants ? Hein ?

— Ouais, j'ai deux petits gars, a répondu Drewsy.

— Et vous croyez que c'est un comportement, pour un père ?

— Je vous ai dit que j'étais désolé. Ce n'était pas malin. On s'amusait, sans plus. Maintenant, on peut rester là à discuter de la manière dont un père doit se conduire, ou bien continuer le boulot, mon collègue et moi. Dans les deux cas, je vous présente la facture. Alors ?

Moi, j'ai trouvé Drewsy carrément classe sur ce coup, mais Moir n'était pas de cet avis.

— Prenez vos outils et fichez le camp. Je vous paierai en fonction du travail effectué. Vous devriez vous estimer heureux que je ne porte pas plainte !

On a remballé, le vieux con revenant régulièrement pour râler, oubliant qu'il se baladait toujours avec la culotte de sa fille serrée dans son poing.

Drewsy et moi avons filé au pub. – Navré de ne pas avoir pu te prévenir à temps, Drewsy. C'est à cause de la musique. Je ne l'ai pas entendu arriver, ce vieux sournois. Rien de rien, et tout d'un coup, il était là, en train de te regarder faire ton petit show.

— Bah, ça arrive, Lloyd, a souri Drewsy. On n'est pas payés cher, mais on se marre bien, hein. T'as vu la gueule du mec ?

— Et t'as vu la tienne ?

— Tu parles !

Il a hurlé de rire.

Drewsy m'a payé, et on a éclusé des verres. J'ai pris un taxi jusqu'à Haymarket, puis le train pour Glasgow, la Cité des crados. Une fois dans Queen Street, re-taxi jusque chez Stevo, dans le West End, c'est-à-dire la même distance qu'à Édimbourg, mais pour à peu près trois fois moins cher. Je me suis dit une fois de plus que les taximen d'Édimbourg étaient de vrais enfoirés. J'étais à nouveau presque à sec, déjà. J'allais devoir essayer de fourguer les ecstas de la Connasse vénéneuse.

Claire, Amanda et Siffsy étaient chez Stevo, et tout le monde se mettait sur son trente et un. – C'est quoi, ce défilé de mode à la con, mec ? ai-je bêlé d'un air niais, constatant que mes fringues n'allaient pas.

— On ne va pas au Sub Club finalement, parce que Roger Sanchez est au Tunnel, a répondu Claire.

— Putain de merde..., ai-je gémi.

— Ça va, tu passes, a dit Stevo.

— Tu crois ?

— Mais ouais, a ajouté Claire en hochant la tête.

Siffsy n'arrêtait pas d'entrer et de sortir, il devait confondre la porte d'entrée avec une chatière. Il n'en finissait pas. – Ces chaussures-là, avec le falzar et le haut, je ne sais pas trop.

— Naaan, ai-je dit, non, le fute, ça ne va pas avec le haut.

— Mon vieux, je ne vais pas me priver de porter le haut. Soixante-cinq sacs chez X-ile. Mais si je mets le fute marron, ça va hurler avec mes pompes.

— Il faut qu'on y aille, a déclaré Claire, se levant. Allez.

Amanda et Stevo ont obtempéré. Moi, je n'arrivais pas à me tirer du divan, une vraie merveille. Tu sombrais carrément, là-dedans.

— Attends une minute, a supplié Siffsy.

— Va te faire mettre. Stevo a secoué la tête. — Allez, Lloyd, vieille pédale de la côte. Prêt ?

— J'en ai pour dix secondes, a insisté Siffsy.

— Bon, ben on se retrouve dans une autre vie, a répondu Stevo en sortant, nous sur ses talons. Siffsy a suivi, vachement mal à l'aise au niveau du Gordon Rae.

Une fois au Tunnel, sa gêne s'est dissipée. Les ecstas de Stevo étaient de première bourre, bien meilleurs que la daube que j'avais ramenée, pour être franc. Roger S. était en pleine forme, et on était tous bien explosés en rentrant chez Stevo, le lendemain matin. Siffsy a recommencé à se sentir mal, au fur et à mesure de la descente d'ecsta, et a filé chez lui pour se changer. Rentrés à la piaule, je me suis pris un des acides « compensatoires » de la Connasse vénéneuse, en me disant que si ses ecstas étaient merdiques, son acide ne devait pas non plus casser trois pattes à un canard.

J'ai tiré le sachet d'ecstas de sous mes couilles. — C'est de la merde, ai-je dit en les élevant à la lumière. Jamais je ne vendrai ces saloperies-là. Je les ai collés sur la table.

Aucun de ces connards n'avait envie de tripper. Stevo s'est scotché devant la télé, tandis que Claire se mettait à rouler un joint.

Au départ, l'acide ne m'a pas paru trop méchant. Et puis ça a décollé. Et puis c'est parti en flèche.

9. Heather

Je ne veux pas de bébé.

Hugh est prêt. Il a l'épouse, la situation, la maison, la voiture. Il manque quelque chose. Il pense que c'est un bébé. Il n'a pas beaucoup d'imagination.

Nous ne communiquons pas vraiment, ce qui fait que je ne peux pas lui dire que je ne veux pas de bébé. Nous parlons, certes, nous parlons dans cette langue bizarre que nous avons créée dans le but d'éviter d'avoir à communiquer. Ce non-langage que nous avons développé. Peut-être est-ce le signe que la civilisation régresse. En tout cas, quelque chose régresse. Quelque chose.

Le seul élément positif, dans tout cela, est que Hugh ne peut pas me dire qu'il veut un enfant de moi. Il ne peut que sourire aux gosses quand nous sortons, et faire tout un cinéma autour des neveux et nièces pour lesquels il n'avait jamais une minute auparavant. Si seulement il pouvait dire : je veux un bébé.

Si seulement il pouvait le dire, pour que je puisse répondre : non, je n'en veux pas.

NON.

NON.

Je ne veux pas de bébé. Je veux une vie. Une vie à moi.

Maintenant, je sens ses doigts sur mon sexe. On dirait un enfant qui essaie d'attraper des bonbons dans un bocal. Aucune sensualité, c'est un simple rituel. Je me sens dure et nauséuse. À présent, il essaie de me pénétrer avec sa queue, en forçant un peu le passage entre mes muqueuses sèches, tendues, contractées. Il grogne. Il grogne toujours. Je me souviens

de la première fois que j'ai couché avec lui, à l'université. Mon amie Marie m'a demandé :

— Comment est-il ?

— Pas mal, ai-je dit. Dans le genre grognements porcins.

Ma réponse l'a fait rire à gorge déployée, longtemps. Elle voulait savoir comment il était *en tant qu'individu*.

C'était ma manière de raisonner. J'étais délurée, à ma façon discrète, tranquille. Tout le monde le disait. Voilà comment j'étais. Je ne suis plus comme ça, à présent. Mais si, je le suis. Je le suis, là, à l'intérieur.

Ma mère m'a toujours dit que j'ai eu de la chance de tomber sur quelqu'un comme Hugh. Un homme ambitieux. Un homme qui subviendrait à mes besoins. — Ça, c'est un homme qui subviendra à tes besoins, m'a-t-elle dit, tandis que je brandissais mon diamant de fiançailles pour qu'elle puisse l'examiner. Comme ton père.

Si Hugh subvient à tout, que me reste-t-il ?

À nourrir.

À nourrir le petit Hughey.

À nourrir le Hughey d'amour à son papa.

À nourrir ma rancœur.

— ... Ohhh... t'es une super-baiseuse..., fait-il d'une voix étranglée, tout en déchargeant en moi, avant de s'écarter et de sombrer dans un profond sommeil. Foutue Baiseuse. Voilà comment il m'appelle, allongée sous lui comme un quartier de viande, serrant les draps entre mes poings.

Super-Baiseuse.

Généralement, je laisse *Cosmo* ouvert stratégiquement sur la table basse, et j'observe Hugh qui plisse les yeux et a un mouvement de recul devant les titres des articles :

ORGASME VAGINAL ET ORGASME CLITORIDIEN
VOTRE PARTENAIRE EST-IL UN BON AMANT ?
VIE SEXUELLE : OÙ EN ÊTES-VOUS ?
LA TAILLE : EST-CE RÉELLEMENT IMPORTANT ?
AMÉLIOREZ VOTRE VIE SEXUELLE.

Je feuillette aussi *Woman's Own*. Une licence de littérature anglaise, c'est un diplôme sans valeur, certes, mais cela mérite mieux que de feuilletter *Woman's Own*. – Pourquoi lis-tu ces sottises, ma chérie ? me demande alors Hugh, d'un ton mitigé, entre le mépris et l'approbation paternaliste.

Ce capitaine de l'industrie locale de Dunfermline se rend-il compte qu'il est en train de mener notre navire tout droit vers les récifs de l'oubli ? Se rend-il compte de l'effet qu'il a sur sa chère et tendre épouse, Heather Thomson, également connue, dans quelques cercles restreints, sous le nom de Super-Baiseuse ? Non, il regarde ailleurs.

Son sperme empoisonné est en moi, il tente de se frayer un chemin jusqu'à mon ovule. Merci mon Dieu pour ces petites pilules. Je descends jusqu'à mon clitoris et, rêvant d'un mystérieux amant, le caresse avec délices.

Et cela advient.

Cela advient, tandis que Hugh dort profondément. Je deviens Super-Baiseuse.

10. Lloyd

Mes oreilles tintent, et j'entends un connard dire un truc qui ressemble vaguement à « ils comprendront peut-être un jour la vraie raison pour laquelle les choses restent différentes », avec un accent qui me rappelle celui du Corbeau, pas vraiment Manchester, plutôt genre petite ville plus à l'est du Lancashire.

Qui a dit ça ? Je commence à paniquer, parce que ça vient hors contexte/ et que personne n'a pu le dire. On est/était/ est/était tous les quatre dans la chambre : moi, oui, je suis là, et Stevo, assis en train de regarder une partie de golf, ou plutôt le cul bleu d'un mec qui pourrait être ou ne pas être un golfeur ; Claire, allongée sur le divan, qui rit très fort et explique pourquoi les gens qui bossent dans la restauration ne sont pas de bons coups (épuisement dû aux horaires décalés et impuissance causée par l'abus d'alcool, conclut-elle – un peu injuste selon moi, mais bon, on s'en branle) ; et Amanda est là aussi, en train de manger des fraises avec moi.

Nous mangeons des fraises au fromage blanc.

La meilleure technique consiste à couper d'abord la fraise, de façon transversale. Ce qui révèle un aspect de ce fruit que nous n'avons guère l'occasion de voir. Tu parles Charles, pauvre con. Il suffit ensuite d'admirer les transparences du rouge et du blanc et d'observer la moquette marron de la chambre se transformer en dalles de marbre moucheté bien polies qui s'étendent fastueusement jusqu'à l'infini et, ce faisant, me laissant aller à cette fantaisie, je me vois m'éloigner d'Amanda et de Claire, sur leur divan, et de Stevo qui regarde toujours le golf, et je crie : paaaahhhh connard de connard d'enfoiré tout en laissant tomber ma fraise et la pièce retrouve approximativement sa dimension normale, et Stevo plisse les lèvres qui du coup ressemblent à d'énormes fraises et Claire rit de plus en plus fort, sur quoi j'émetts une sorte de ricanement cassé, saccadé, un rire de mitrailleuse, et à présent Amanda s'y met aussi, et moi je dis : – Tout le monde sur le pont ! C'est de la fameuse merde, cette came, je suis cassé comme une vache, les mecs...

— Tu as l'air d'avoir décollé vite fait, un vrai chef d'escadrille, Lloyd, dit Stevo en riant.

Et c'est vrai.

Pour me calmer, je me concentre sur mon rôle de maître queux et sur mes fraises, qui prennent dans ma tête l'importance d'une mission urgentissime. Non que je sois parano ou je ne sais quelle embrouille, mais il y a un blanc, un vide dans ma tête, et ce vide va se remplir de mauvaises pensées, si je ne m'emploie pas à trancher, trancher, trancher ces fraises, parce que, le truc, c'est de se servir délicatement de ce couteau bien aiguisé pour poignarder un connard

Héhé

Non, non, merde, non, je m'en fous de ça pourquoi j'ai dit ça non, non, les mauvaises pensées ça ne s'explique pas ça ne fait qu'empirer les choses, il faut les ignorer c'est tout parce qu'avec le couteau tu ne fais rien que d'enlever le blanc à l'intérieur de la fraise pour remplir le trou avec du fromage blanc une giclée de fromage dans le trou de fromage de queue de

Et merde

Je ne sais pas si je pensais cela ou si je l'ai dit ou les deux en même temps, mais quelquefois tu dis un truc tout en pensant un autre. Donc, si j'ai dit ça, si j'ai vraiment dit ça à voix haute je pense quoi ? Hein ? Haha !

— Dites, qu'est-ce qui se passe, avec les fraises, je veux dire, est-ce que j'ai dit quelque chose à voix haute ?

— Tu réfléchissais tout haut, me répond Stevo.

Je réfléchissais. Voilà, je réfléchissais, mais est-ce que j'ai pensé tout haut ? Ces connards sont bel et bien en train de me chauffer, mais il en faut plus qu'un vague buvard de LSD pour démolir ce vieux Lloyd Buist ici présent ça je vous le garantis et c'est gratuit les mecs – je réfléchissais, mais j'ai pensé ou j'ai dit ?

J'ai dit, parce que Claire dit : – C'est la psychose délirante du toxico, Lloyd, voilà. Enfin, ce sont les premiers signes.

Moi, je ris, je ne cesse de répéter : – Psychose délirante, psychose délirante, psychose délirante

— C'est sympa pour nous, Lloyd, de bouffer toutes les fraises l'une après l'autre, intervient Amanda.

Je regarde le carton, et s'il est sûr que les restes de fruits sont bien là, en évidence, les queues, tout ça, les spécimens de fruits dans leur intégralité brillent par leur absence. Sale goinfre, Lloyd, me dis-je.

— Sale goinfre, Lloyd, me dit Claire.

— Putain, Claire, c'est exactement ce que je me disais... c'est de la télépathie... à moins que j'aie parlé tout haut... il est carrément infernal, cet acide, et les fraises, j'ai bouffé toutes les fraises...

Je commence à paniquer un peu. Ce qui se passe, c'est que, les fraises terminées, j'ai perdu toute possibilité de voyager dans l'espace et le temps. Les fraises, c'était ma machine à traverser l'espace et l'espace-temps ; non, c'est trop simple, c'est trop sommaire, je raye cette pensée, je recommence : les fraises étaient mon moyen de transport entre cette dimension, cet état, et un autre. Sans fraises, je suis condamné à rester cloqué dans leur monde de merde, et ça le fait pas du tout, parce que sans hallucinations auditives ou visuelles, l'acide c'est quand même assez nul ; je veux dire que tu pourrais aussi bien te brûler complètement à la bière, en engraisant les brasseurs et le Parti conservateur, ce que tu fais chaque fois que tu portes à tes lèvres un verre de cette pisse mais sans hallucinations et le seul intérêt de ce fameux aciiiiiide c'est justement de planer comme un chef d'escadrille ce qui est toujours meilleur que de se murger parce que tu as vraiment l'air d'une pauvre pomme à rester là comme un con à avaler ce dépresseur appelé alcool donc ça à dégager moi ce qu'il me fallait c'étaient les fraises...

— Bon je descends à l'épicerie chercher d'autres fraises, hein, ai-je annoncé. Quelque chose sur le visage de Claire m'a fait rire. Je ne quittais plus mon planeur.

— Fais gaffe, dans l'état où tu es, a dit Claire.

— Ouais, fais gaffe, a renchéri Amanda, hochant la tête.

— T'es cinglé, de sortir comme ça, a dit Stevo, quittant des yeux le cul bleu du golfeur.

— Naaan, mon vieux, ça ira. Je me sens en super-forme.

C'est vrai. Mais ça fait vachement plaisir de savoir que les gens tiennent à toi. Pas au point de t'empêcher de sortir ou de dire « je t'accompagne », mais bon, c'est peut-être de la paranoïa, ça. J'ai bien dit que je voulais y aller seul, non

Je voulais

Je vais pisser avant de sortir. Je déteste pisser sous acide parce que tu n'as jamais l'impression d'en avoir terminé et que la distorsion de l'espace-temps te donne l'impression que tu as pissé plus longtemps qu'en réalité et ça devient pénible et là moi j'en ai ras le bol de pisser alors je rentre ma

queue avant d'avoir tout à fait fini, enfin si, j'ai *fini* mais je ne me suis pas vraiment bien secoué on s'en fout mais je ne porte pas de jean aujourd'hui je porte un pantalon de flanelle et avec du jean ce ne serait pas si grave mais avec de la flanelle ça va me faire une carte d'Amérique du Sud ou d'Afrique à l'entrejambe à moins que je ne prenne des mesures efficaces, ce que je fais en fourrant du papier cul dans mon futsal. Mon futsal. Je fourre. Derrière la braguette. Je m'accuse d'être con. *J'accuse*. Rien à péter. Moi, c'est Lloyd Buist.

Moi, c'est Lloyd Buist, pas Lloyd Beattie. B.U.I.S.T. Nouvelle furieuse attaque d'acide. On respire lentement...

Moi, Lloyd Buist, me confondre, *moi*, avec Lloyd Beattie, un connard qui aurait baisé sa petite sœur. J'en ai même pas, putain, de petite sœur. Voici les faits, votre honneur ; écoutez-moi, juge, jury, bourreau psychopathe, vous qui commencez n'importe quelle conversation de pub à Leith par ces mots : Je te reconnais. Tu es le sale con qui...

Je veux dire, comment pouvez-vous nous confondre ? Oui, on vit tous les deux à Leith, et on a le même âge. Certes, on porte le même prénom, Lloyd... vraiment pas courant, à Leith. D'accord, le nom de famille de l'autre Lloyd, comme le mien, commence par B. Et puis j'imagine qu'il existe aussi d'autres éléments similaires, votre honneur ; bien, il est temps de parler franc : nous avons tous les deux baisé notre sœur. Que puis-je ajouter ? Eh ben voilà, ça ne sort pas de la famille. Pas de temps perdu à baratiner au Bacardi. Juste salut frangine, ça va ? T'es okay pour une baise ? Hein ? Ouais ? Super. Enfin, dans mon cas, c'était la sœur d'un autre mec. Ça vous va ? Ça vous va, bande de cons ? Extrait de l'opéra rock que je suis en train de composer sur Lloyd Beattie, l'autre Lloyd :

Dans sa ville natale, Lloyd est un zéro,
Lloyd se masturbe,

Par la fenêtre de sa chambre,
Lloyd regarde au-dehors,
Lloyd est dans la dèche,
Et il n'y a rien à voir, que la ville.

C'est vraiment de la merde, parce que c'est trop personnel parce que c'est sur moi, enfin moi quand j'étais ado mais c'est censé être sur Lloyd Beattie et il faut que j'essaie de comprendre ces trucs compliqués qui ont

amené Lloyd Beattie à avoir une relation incestueuse avec sa sœur parce que ces trucs-là ça n'arrive pas comme ça, alors voyons... si un Lloyd B. *Numéro Uno*, celui que j'appellerai le Lloyd non-baiseur-de-sœur, c'est-à-dire moi-même, restait assis après s'être branlé, comme un mec de quatorze ans sexuellement frustré qui s'emmerde dans sa chambre à Leith, que faisait le Lloyd numéro deux, lui qui a, ou a prétendument, niqué la fille de ses parents ? Sans doute la même chose que le Lloyd numéro un, la même chose que tous les gamins de quatorze ans, à Leith, à l'époque. Mais il ne s'est pas contenté de se branler, le salopaud, il a franchi une étape supplémentaire, en impliquant une gamine de douze ans, dit-on, un vrai bordel pour les travailleurs sociaux, enfin tout est relatif...

Mais moi, je n'ai rien à voir avec ce taré, on partage le même nom... c'est tout... on se calme, c'est ce putain d'acide. Retour vers mes amis pour un vrai adieu, avant de filer à l'épicerie, pour de bon, une fois pour toutes.

Je retourne dans la pièce du devant et annonce : – Je n'ai jamais baisé ma petite sœur.

— Tu n'as pas de petite sœur à baiser, fait remarquer Stevo. Sinon, tu l'aurais sans doute fait.

Je réfléchis à cela. Puis une nausée me monte à l'estomac. Je n'ai rien briffé depuis deux jours, à part l'ecsta, les amphés, et l'acide. Cela dit, j'ai quand même pris une Lucozade Isotonie, une bouchée d'une poire qu'avait Amanda et, bien sûr, le fromage blanc et les FRAISES. J'y vais.

Je suis sorti et j'ai bondi, oui, bondi dans Great Western Road. Je me répète Lloyd Buist, Lloyd Buist. Ça me semble important de ne pas oublier. Leith. Réfugié politique. Le plus réprimé de tous. Luttons pour nos droits ; assez de disperser son énergie en absurdités aussi futiles que la bouffe, le boulot, etc. C'est chiant, chiant, foutrement chiant. Lloyd, le réfugié, largué dans le West End de Glasgow. J'étais perdu quelque part en France, et amoureux. Naaan, pauvre cloche. Il n'y a qu'une chose pour toi, un seul message à te faire parvenir

— Ça va, bonhomme !

Deux jeunes mecs à côté de moi, qui respirent fort et regardent autour d'eux en évitant mes yeux. Ces mecs, c'est... Robert et Richard, de la bande de Maryhill. Je n'arrête pas de tomber sur eux, au Métro, au Forum, au Rezurrection, au Pure, aux Arches, au Sub Club... des gros

consommateurs de Slam... naaan, Terry & Jason... Industria... – Ça va, les gars !

Leurs visages me paraissent déformés, et déjà ils s'éloignent en toute hâte.

— Désolé, mec, on ne peut pas s'arrêter, on vient de laisser un léger drapeau au restau... faut bien, hein, tu sais ce que c'est... On ne peut pas laisser tomber les sorties et tout ça, rien que pour la bouffe... Robert se cavale à reculons, on dirait un arbitre. Joli jeu de jambes.

— Super, les gars ! Carrément super ! Super-technique, Roberto ! Excellent, mon petit Roberto ! Je leur lance des encouragements, tandis qu'ils tracent à toute blinde. Puis je me retourne, et je vois un mastodonte qui fonce sur moi, et je me raidis, parce que ce cinglé va m'en coller un, agresser le malheureux Lloyd de Leith, cet innocent, cet exilé qui n'a pas l'habitude de vos manières de brutes, mais non, il est déjà au loin dans la rue, à la poursuite de Richard et Robert qui filent vers la station de métro de Kelvin Bridge, et ce gros machin bouffi d'alcool n'attrapera jamais les deux gars, plus jeunes, plus agiles, au corps affiné par la danse et l'ecstasy ; ces mecs sont dans une forme extraordinaire, et l'autre, le mastard (mais il n'est pas gras à ce point), s'en rend compte et laisse tomber.

Nos deux héros s'enfuient, abandonnant leur poursuivant, hors d'haleine, les mains aux hanches.

Je rigole. Le mec vient vers moi, mais je ne peux pas m'arrêter. Ça, c'est la faute à ce qu'on sait. – Ils habitent où, ces enfoirés ? fait-il sèchement, le souffle court. Comme si Lloyd de Leith, un bon garçon, étudiant dans une école de commerce d'Édimbourg, honnête et travailleur, qui joue au squash et n'aime rien tant qu'assister aux matchs internationaux de rugby à Murrayfield, pouvait être mis sur le même pied que Ricardo et Roberto, deux petits hooligans sortis d'un taudis de Glasgow.

C'est un peu comme d'être accusé de baiser une sœur que je n'ai pas.

— Hein ? réussis-je à articuler.

— Ce sont des potes à toi, ces enfoirés. Où qu'ils habitent, bordel ?

— Fous-moi la paix, dis-je, me détournant. Puis je sens son bras sur mon épaule. Il va frapper. Non. Il me retient. C'est pire. La violence qui se traduit par des coups, je supporte, mais l'idée d'être retenu, prisonnier, ça ne passe pas... Je le cogne, dans la poitrine, quel drôle d'endroit où frapper un mec, mais je n'avais pas vraiment l'intention de frapper, juste de le faire lâcher prise, et ça ne marche pas, parce que n'importe quel mec un peu au

courant te dira que soit tu cagnes, soit tu t'abstiens, et que les à-peu-près, les petites tapes, les bourrades, ça sert simplement à passer pour un con, alors du coup je me mets à cogner *réellement*, mais j'ai l'impression de rentrer dans un matelas, et le mec crie : – Appelez la police ! Appelez la police ! Cet homme est sorti de mon restaurant sans payer ! Et moi aussi je gueule : – Lâche-moi, connard, c'était pas moi, et je continue à cogner mais j'ai l'impression d'être en caoutchouc et je commence à perdre le souffle, et lui il ne lâche pas prise, avec sa gueule vachement contrariée, et déterminée, malgré la peur, l'angoisse

et

et un poulet se pointe. Nous sépare.

— Qu'est-ce qui se passe ? fait-il.

J'ai quatre acides dans mon pantalon. Dans la poche. La petite. Je les sens, là. Le blaireau s'explique : – Les copains de ce type viennent de dîner dans mon restaurant, pour presque cent vingt livres, et ils se sont barrés sans payer !

Je cherche dans ma poche les petits bouts de buvard.

— Est-ce vrai ? me demande le flic, se tournant vers moi.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi, hein, j'ai juste vu deux mecs qui se tiraient en courant dans la rue. J'en ai vaguement reconnu un, du Sub Club, et je lui ai fait salut en passant. Ensuite, je vois ce gros con – je désigne le restaurateur – qui leur court après. Et le voilà qui s'amène et qui me prend la tête.

Le flic se retourne vers le restaurateur. Je coince les buvards entre le pouce et l'index et les avale presto, tous les quatre. Quel pauvre con ; j'aurais pu les laisser en place, le flic ne les aurait jamais trouvés, il ne m'aurait même pas fouillé de toute façon, je n'ai rien fait de mal, mais j'ai tout avalé, alors que, tiens, j'aurais même pu les jeter par terre. Ça ne va plus, là-haut...

Ils appelèrent l'enfant Lloyd Beattie

Un vrai con très beau et très gentil

Lloyd Un appelle Lloyd Deux, me recevez-vous, Lloyd Deux ? Me recevez-vous, Lloyd Deux ? Me recevez

je plane

Le gros crétin est contrarié. – Ces types m’ont volé ! Je me crève pour rendre une affaire rentable, et ces deux petits merdeux...

Quelques personnes se sont arrêtées pour assister au drame. Je m’en suis aperçu quand une femme qui nous observait est intervenue : – Vous avez agressé ce petit gars ! Vous lui avez sauté dessus ! Il n’avait rien à voir là-dedans...

— C’est vrai, dis-je au flic, hochant la tête.

— C’est vrai ? demande le flic.

— Ben, oui, en quelque sorte, répond le restaurateur, l’air vachement penaud, d’ailleurs il a intérêt parce qu’il a molesté sans raison le fameux Lloyd Buist de Leith, un propre à rien qui s’est dressé contre le fascisme de l’État britannique mais qui à présent, et à son extrême embarras, constate qu’un de ses officiers de la force publique se range dans son camp et réprimande le businessman capitaliste qui a tenté d’arrêter le susdit.

Une autre femme : – Les gens comme vous ont bien assez d’argent comme ça !

— C’est bien tous les mêmes. L’argent, l’argent, l’argent, ils ne pensent qu’à ça, reprend celle qui m’avait défendu, en riant.

— Ça, et le cul, conclut l’autre. Puis elle regarde le restaurateur et lui adresse un ricanement de mépris.

Le type la regarde aussi, mais elle le fixe d’un œil glacé et s’apprête à ajouter quelque chose, puis se ravise.

Le flic roule les yeux pour signifier son exaspération, mais d’une manière contrefaite, décalée. – Bon, déclare notre représentant de la loi, l’air las, on peut faire les choses en règle, ce qui veut dire que je vous embarque tous les deux au commissariat et que je vous inculpe. Il regarde le restaurateur en levant les sourcils, genre alors-qu’est-ce-qu’on-fait, et le gros a l’air de chier de trouille.

— Bon, allez... laissez tomber, supplie le restaurateur.

— Ça ne va pas, mon vieux, sermonne le flic, l’index pointé sur lui, d’essayer d’immobiliser cet homme alors que les vrais coupables sont deux autres individus. Vous reconnaissez que cet homme n’est même pas entré dans votre établissement ?

— Ouais, fait le gros. Il a l’air d’avoir la honte.

— Quand même, fais-je. Gonflé, hein, le mec. Et moi qui passais là, innocemment, dis-je au flic. Il ressemble à Noddy.

Il se tourne vers moi, prend le ton officiel, classique, du représentant-de-la-force-publique. – Quant à vous, vous êtes défoncé. Je ne sais pas ce que vous avez pris, et là, j'ai trop de trucs à faire pour m'en occuper. Mais un seul mot de trop, et je m'en occupe quand même. Alors bouclez-la. Il se retourne vers le restaurateur. – Décrivez-moi précisément les deux autres types.

Le mec fait sa déclaration, en décrivant les deux jeunes gens, comme il dit. Puis on nous oblige à nous serrer la main, comme deux branleurs dans la cour d'école. Je songe à m'élever contre ce paternalisme, mais c'est curieusement agréable, de se montrer magnanime, et je vois les bosses et les bleus apparaître doucement sur la gueule de l'autre pauvre con, c'est sûr que j'ai un peu attigé en cognant comme ça, le pauvre mec était bouleversé de s'être fait entuber et essayait seulement de faire justice mais son désarroi l'a empêché de raisonner sainement, et il s'est vengé sur Lloyd de Leith. Puis le représentant de la loi monte en voiture et nous laisse seuls l'un face à l'autre. Les femmes se sont éloignées.

— C'est un peu gênant, hein ! fait le mec en riant.

Je réponds que dalle ; je hausse les épaules.

— Désolé, mon vieux... je veux dire, vous auriez pu me mettre dans une sale situation, si vous aviez insisté un peu. J'apprécie.

Le mettre, *lui*, dans une sale situation... – Écoute, espèce de pauvre nœud, j'étais déjà complètement défoncé quand ce branleur de flic est arrivé, et en plus j'ai été obligé d'avalier les acides que j'avais sur moi. Dans une minute, je vais être complètement naze, tu vois !

— Merde... de l'acide... ça fait des années que j'en ai pas pris... Écoute, vieux, viens jusqu'au restaurant avec moi. Tu t'assiéras un moment.

— D'accord. Si tu as de quoi boire un coup.

Il hoche la tête.

— Tu vois, la seule chose que je puisse faire, c'est de me torcher. C'est le seul moyen de contrôler un trip à l'acide : se forcer à boire autant d'alcool que possible. C'est un dépresseur.

— Bon, okay. J'ai de quoi picoler, au restau. Je t'emmènerais bien boire une bière au troquet, mais il faut que je rentre préparer la salle pour ce soir. On est samedi, c'est le coup de feu, tu sais bien.

Je n'ai pas le choix. L'acide me frappe en pleine gueule, comme la claque d'un torchon mouillé. Une quantité de petites explosions se déclenchent simultanément dans ma tête, et je m'aperçois que je ne vois plus rien qu'une gigantesque lumière dorée où dérivent des objets indiscernables, hors de ma portée... – Putain de merde... je vais crever, mec. Me laisse pas marcher seul dans la rue...

— C'est bon, mon vieux, je te tiens...

Le mec m'agrippe à nouveau, et cette fois c'est moi qui m'accroche à lui, même s'il a l'air de ce putain de dinosaure, dans *Jurassic Park*, un des petits mecs qui courent partout, et qui en fait sont petits par rapport à l'échelle d'un dinosaure, et pas aussi grand que le T. Rex ; T. Rex, ça, c'était un mec. -

I love to boogie on a Saturday night... Tu connais T. Rex ?

— Ça va aller, mon vieux, on avance tranquillement... on y arrive... Tu sais, c'est pas parce que j'ai un restau que je suis forcément un gros connard de riche, qui a toujours eu tout servi sur un plateau d'argent. Je suis comme les mecs, là, tes potes. Voler ses frères ! Voilà ce qu'ils ont fait. C'est ça qui me dégoûte le plus. Je veux dire, je suis de Yoker, tu connais Yoker ? Je suis un vrai de vrai, né dans le Quartier rouge, moi.

Il n'arrête pas de déblatérer des conneries et moi je suis aveugle et putain *je* n'arrive plus à respirer non non il ne faut pas que je pense à ça respirer non non non merde le mauvais trip c'est foutu quand tu penses à ta respiration c'est généralement là que tu fais un mauvais trip quand tu penses à ta respiration

mais

mais nous sommes différents des dauphins, disons, parce que ces pauvres cloches sont obligées de penser à bien respirer quand ils remontent à la surface pour prendre de l'air et tout ça. Les pauvres mecs, je préférerais encore une partie de dominos.

Mais pas moi, pas Lloyd Buist. Être humain, avec un système respiratoire supérieur, contre lequel l'acide ne peut rien. Même pas besoin de penser à respirer, ça se fait tout seul ! Eh oui !

Mais si

Mais si, mais, non non non, mais si non non non je prenais un trip monstrueux ; du style planage dans l'espace, à regarder le corps de Buist en bas : une coquille vide, entraînée jusqu'au repaire d'un restaurateur maniaque, d'un criminel pervers, ce corps plié en deux sur une table avec du lubrifiant plein le trou du cul et pénétration réussie à l'instant même où l'on tranche la carotide de la victime avec un couteau de boucher. Le sang, adroitement récupéré dans un seau, servira à confectionner du pudding, et le corps est dépecé morceau par morceau après avoir été inondé de sperme importé tout droit de Yoker, sur quoi, dans ion restau branché du West End, les convives innocents bavasseront sans savoir qu'au lieu de se régaler des habituels rats crevés, ils bouffent les restes de Lloyd A. Buist, dissident guère séduisant de la paroisse de Leith, intégrée à la commune d'Édimbourg en mil neuf cent quarante-douze, non non, attends, mil neuf cent vingt, parce que je connais mon Histoire et que c'est assez pour avoir envie de gueuler *oooh la la* j'ai moitié envie de tirer un coup parce que je viens de voir quelque chose ou quelqu'un de sublime carrément sublime traverser mon champ de transvision de transe-vision là-haut dans les nuages mais, c'est ça, ils ont intégré Leith à Édimbourg malgré le référendum populaire qui rejetait cette fusion par quelque chose comme sept milliards de voix contre une, mais ils l'ont fait quand même parce que ces connards de hooligans ne connaissent rien à rien et qu'ils ont besoin d'une bonne, d'une bienveillante autorité centrale pour leur expliquer quel est leur intérêt et c'est ainsi que, depuis, Leith n'a cessé de prospérer ha ha ha mon cul oui... à part quelques yuppies nouveaux venus, mais bien évidemment il y a d'autres éléments plus vastes dans l'histoire de Leith qui

— J'ai mangé de la vache enragée, c'est tout ce que je veux dire, déclare mon pote du Quartier rouge, tandis que je réintègre brusquement mon corps avec une décharge qui me secoue du haut en bas.

Apparemment, j'expire, c'est tout. Aucune sensation d'inspirer. Et si le mécanisme de la respiration fait partie de l'inconscient, ce qui doit être le cas, n'est-ce pas ça, précisément, que l'acide bousille ?

Élémentaire, mon cher Watson. Ce qui signifie que tu n'es pas dans la merde, pauvre tache. – Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha

[illegible]

— Ça va, calme-toi, mon vieux, on y est.

On ne respire plus.

non non non, pense à un paysage style jardin d'Éden, avec plein de nanas canon à se prélasser dans tous les coins, et tout d'un coup, qui c'est qui débarque, Mon Lloyd, mais c'est les visages, putain je n'arrive pas à distinguer les visages, et si les ordures des laboratoires de recherche décidaient de filer du LSD aux dauphins ? Je parie que ç'a déjà été fait. Amanda m'a montré des trucs elle reçoit des trucs par la poste qui racontent ce que ces fumiers font aux chats et aux chiens et aux souris et aux lapins, mais ça c'est rien ; non, la cruauté pure, ce serait de filer du LSD à un dauphin.

On ne bouge plus maintenant. Maintenant ne bouge plus. Ne bouge maintenant plus. On est quelque part ailleurs. Dans un endroit clos.

— C'est quoi, cette connerie ?

— Calme-toi, calme-toi, reprends ta respiration... je vais te préparer quelque chose à boire.

— On est où, bordel ?

— T'énerve pas, mon vieux, on est dans mon restaurant. Chez Gringo. Chez Gringo, *cantina* mexicaine. Hodge Street. Et là, c'est la cuisine.

— Je connais. Je suis venu, une fois. De super-cocktails. C'était avec ma copine de l'époque. On a bu des cocktails. J'adore ça, les cocktails. J'en veux un j'en veux un j'en veux un... oh, désolé, mec, je suis carrément en train de péter les plombs, là. pphhhouah ! Quel con, mais quel con ! Ouais... avec mon ex-copine. Elle s'appelait Stella, elle était mignonne. Mais on ne s'aimait pas, eh non. Ça colle pas, quand il n'y a pas d'amour, hein ? On ne peut pas se contenter de demi-mesures. Alors, et ces cocktails, mec ? Hein ?

— C'est bon, mon vieux. Je t'en fais un. Qu'est-ce que tu veux ?

— Un Long Island Iced Tea, ce serait sympa.

Sympa. Je répète ce mot, je pense ce mot. Sympa.

Et le mec commence à préparer les cocktails et moi je suis dans cette cuisine et tout se barre et m'échappe mais lui il continue à raconter ses conneries de vrai mec issu du Quartier rouge, et qui se fout de l'argent...

— Un vrai gars de Yoker. Je cours pas après le pognon, je sais qu'il y a plein de gens sans abri qui crèvent de faim, à Glasgow, mais ça, c'est la faute de ce putain de gouvernement, pas la mienne. Moi, j'essaie de gagner ma croûte, c'est tout. Je ne peux pas nourrir tous les malheureux, ce n'est pas la soupe populaire ici. Tu sais combien ces bandits du conseil municipal me demandent d'impôts, pour cet endroit ?

— Naaan...

Ce mec devrait mettre sur pied un groupe de militants à Yoker, et l'appeler Quartier rouge. Ça ne sonne pas mal, ça. Quartier rouge.

— Non que je sois conservateur, loin de là, hein, reprend Quartier rouge. Mais tu vois, notre conseil municipal, c'est rien qu'une bande de putains de conservateurs, sous une autre étiquette ; voilà ce que c'est. C'est la même chose, à Édimbourg ?

Ça, c'est trop fort. — Euh, ouais, Édimbourg. Mais moi, c'est Leith. Lloyd. Et je n'ai jamais, enfin je veux dire pas celui qui a baisé sa sœur, ça c'est un autre Lloyd... Vachement sympa, ton cocktail, mec...

C'est un Long Island Iced Tea.

Le cocktail vibre et se répercute en moi comme pas possible. Ça va exploser...

— Santé. Tu vois, si je devais voter, ce qui n'est pas le cas, je voterais pour le Parti nationaliste écossais... enfin, je vote pas, je te dis ça pour te dire pour qui je voterais, si je votais, hein ; tu te rappelles ce mec qu'on a foutu en taule parce qu'il n'avait pas payé sa poll-tax ?

Ce n'est pas le bon cocktail. Ce qu'il me faut, c'est un machin-chose à la fraise, un daïquiri fraise, voilà.

— Comment s'appelait-il ?

— Daïquiri fraise.

— Naaan... le mec qu'on a foutu en taule parce qu'il n'avait pas payé sa poll-tax. Le militant.

J'ai besoin de fraises... — Un daïquiri fraise, mec... ça me ferait du bien.

— Un daïquiri fraise... Ouais, pas de problème. Mais finis d'abord ton Iced Tea, hein ! Moi, je vais juste prendre une petite bière, maintenant, une San Miguel tiens, non, trop lourde, une Sol plutôt.

— Tu n’as pas de Becks ?

— Non, seulement de la Sol.

Quartier rouge quitte la chaise en face de moi pour préparer les verres, et j’ai l’impression qu’un volcan explose et que, merde, le toit est en train de s’effondrer... non, ha ha ha, je me suis trompé, mais par contre la fenêtre a disparu, ça il n’y a pas de doute, putain.

— Désolé, mon grand, je n’ai plus de fraises. Ce sera un daïquiri au citron vert.

Plus de fraises, bordel... quelle merde, quelle merde quand même... plus de fraises, carrément, voilà tout ce qu’il trouve à dire, alors je réponds : — C’est bon, mec, c’est parfait. Et, euh, merci de t’occuper de moi comme ça.

— Naaan, je me suis senti un peu con, avec toi qui avais pris ces acides et tout. Comment tu te sens ?

— Impeccable.

— Parce que, tu vois, comme je te disais, j’essaie simplement de gagner ma croûte. Mais ces types-là, c’est des pourris. Ils ont du pognon pour tramer toutes les nuits dans leurs boîtes de merde, mais ils volent des gens comme moi pour bouffer. Ça ne va pas du tout, ça.

— Naaan, mec, naaan ; moi, je les admire, ces gars-là... Ils ont compris que la règle du jeu est faussée. Ils savent qu’on a un gouvernement de connards qui n’ont rien à branler des mecs comme toi et moi, et qui n’attendent qu’une chose, c’est qu’on soit aussi nuls qu’eux. Et quand ce n’est pas le cas, malgré tous leurs efforts, ils ne supportent pas. Ce que ces connards ne comprennent pas, c’est que la dope et les boîtes, ce n’est pas un luxe. C’est carrément essentiel.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Parce qu’on est des putains d’animaux grégaires, et qu’on a besoin d’être ensemble et d’y prendre plaisir. C’est un truc fondamental, dans la vie. Et c’est un droit fondamental, bordel. Et ces connards du gouvernement, ils sont accro au pouvoir, et infoutus de prendre leur pied, alors ils veulent que tout le monde se sente coupable, reste coincé dans des cages à lapins, et consacre sa vie de merde à élever une nouvelle génération de chair à usine ou de glandeurs ou de chômeurs. C’est leur devoir d’être humain, à ces mecs, de sortir en boîte et de faire la fête avec leurs potes. Bon, il faut bien qu’ils bouffent de temps en temps, c’est important, naturellement, mais moins que de se faire plaisir un maximum.

— Tu ne peux pas admirer des types comme ça. Ils sont pourris, mon vieux.

— Eh bien si, je les admire. Complètement. Et c'est Lloyd qui dit ça ; Lloyd de Leith, celui qui n'a jamais baisé sa sœur ; j'ai un respect total pour les mecs comme Richard et Robert de Glesgie... ce cher vieux Glesgie...

— Je croyais que tu ne les connaissais pas ? Je vois la gueule contrariée de Quartier rouge qui me fixe, au milieu d'une cacophonie de claquements métalliques et de lumières vibrantes, palpitantes...

— Je les connais comme ça, Richard et Robert ; c'est tout, mec. Ça m'est arrivé d'échanger deux, trois mots avec eux, en boîte, ce genre. Rien de plus... bon écoute, je suis niqué, là. J'ai l'impression que je vais clamser. J'ai besoin de m'allonger, je sais pas, ou bien encore d'une Sol...

La Sol, le daïquiri et le Long Island Iced Tea sont vides et je ne me rappelle pas qui les a bus sûrement pas moi jamais je ne

Le mec va dresser ses tables dans la salle. J'escalade l'évier, piétinant de la vaisselle sale, et me glisse par la fenêtre ouverte, telle une anguille, je tombe sur une rangée de sacs-poubelles remplis de détritux et je roule dans le caniveau à sec d'une arrière-cour bitumée. J'essaie de me relever, mais impossible, alors je rampe vers la barrière verte. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je me tire, que je bouge, mais j'ai déchiré mon pantalon et je me suis bousillé le genou, et je vois la chair à nu qui vibre comme une fraise ouverte mais maintenant je suis debout ce qui est bizarre parce que je ne me rappelle pas m'être redressé et déjà me voilà dans une rue animée c'est peut-être Great Western ou Byre's ou Dumbarton et je ne sais pas où je vais et je rentre probablement à la maison mais la maison bordel ce n'est pas ce ne peut pas être chez Stevo.

Le soleil se lève au-dessus des immeubles. Je vais voler vers lui, je vais pénétrer dans le soleil.

Je crie après des gens, dans la rue, deux nanas. Je leur dis :

— Le soleil, je vais m'envoler et rentrer dedans.

Elles ne répondent rien, ne remarquent même pas que je m'envole loin de ce monde et de ses contraintes banales et imbéciles, droit vers le grand putain de connard tout doré qui brille là-haut dans le ciel.

11. Heather

Je suppose que ce qui m'a attirée en Hugh, c'était son sens de l'engagement. Étudiant, il avait une incroyable faculté d'engagement. Cela a changé, a évolué, comme il dirait, au fil des ans. De quelle manière le sens de l'engagement de Hugh a-t-il évolué ?

Nom : Hugh. Étudiant.

S'engage à : libérer les travailleurs des horreurs du capitalisme.

Nom : Hugh. Diplômé, sans emploi.

S'engage à : lutter pour préserver les emplois des travailleurs, mais en changeant le système.

Nom : Hugh. Jeune employé, sur le premier barreau de l'échelle.

S'engage à : défendre et améliorer les services auxquels peuvent prétendre les travailleurs.

Nom : Hugh. Cadre d'entreprise.

S'engage à : optimiser la qualité des services pour les usagers desdits services.

Nom : Hugh. Directeur dans le secteur public.

S'engage à : garantir l'excellence des services en améliorant la gestion financière et la rentabilité. (Ce qui signifie dégraissage pour nombre des travailleurs qui ont mis en place ces services, mais c'est le prix à payer, quand l'intérêt d'un nombre infiniment supérieur d'usagers est en jeu.)

Nom : Hugh. Directeur dans le secteur privé.

S'engage à : optimiser les bénéfices en améliorant la gestion financière, la rentabilité, et la conquête de nouveaux marchés.

— Mais nous avons pas mal bougé, depuis mil neuf cent quatre-vingt-quatre, disait-il avec un sourire masqué derrière l'*Independent*.

Seuls les innocents ont été changés, afin de protéger l'identité des noms. Pour Hugh, « en dernière analyse » se résumait à « scores financiers ». Les mots ont un sens. Les banals slogans de révolution et de résistance devenaient les slogans plus banals encore de l'efficacité affairiste, de la solvabilité, et du sport ; scores financiers, buts à atteindre, marquage des concurrents, terrain glissant...

En chemin, nos rêves s'étaient effondrés. Les slogans révolutionnaires étaient peut-être naïfs, mais au moins visaient-ils quelque chose de vaste, quelque chose d'important. Et à présent, nous avons la vue si basse. Ce n'est pas assez bien pour moi. Cela conviendrait à d'autres que moi ; grand bien leur fasse. Mais pour moi, ce n'est pas suffisant, voilà.

Ce n'est pas suffisant parce que j'ai presque vingt-sept ans et que je n'ai pas eu un putain d'orgasme depuis quatre ans. Quatre ans pendant lesquels il m'a fourré sa colle de pâte dans le ventre, en me consommant tandis que je restais immobile, pensant à consommer.

Pendant qu'il me baise, je fais mes listes de courses :

sucre
confiture
pain
lait
haricots
riz
épices
pizzas
vin
tomates
oignons
poivrons verts

... et puis j'ai fait une chose réellement instinctive, de l'ordre de la vision : j'ai cessé de consommer pour consommer.

La mauvaise graisse a commencé de quitter mon corps. Mon esprit. Tout devenait plus léger. Le fantasme d'une bonne vraie baise, tel a été le point de départ. Puis de leur dire à tous d'aller se faire foutre, de crever. C'étaient les livres que je commençais à lire. C'était la musique que je commençais à écouter. La télévision que je commençais à regarder. Je me suis aperçue que je pensais à nouveau. J'ai essayé d'arrêter, car ça faisait mal. Je n'ai pas pu.

Quand on a tout cela dans la tête, il faut que ça se répande dans la vie. Sinon, on est broyé. Je n'ai pas l'intention d'être broyée.

12. Lloyd

Il m'a fallu pas mal de temps pour rentrer de Crados City. L'acide, terminé mec, plus jamais, enfin au moins jusqu'à la prochaine fois. Donc, je rentre, et je tombe sur la Connasse vénéneuse qui sort de mon immeuble. – Où étais-tu passé ? fait-elle d'un air accusateur. La Connasse vénéneuse devient vachement trop possessive, avec moi.

— À Glasgow.

— Pour quoi faire ?

— Un concert de Slam sur le Renfrew Ferry. Je mens, parce que la Connasse vénéneuse n'a pas à connaître mes faits et gestes.

— C'était comment ?

— Oh, sympa.

— J'ai encore de ces Doves, si ça t'intéresse, mais ils sont chez moi.

Super. Encore de l'acide merdique à fourguer. Ma répute va tellement dégringoler que, bientôt, les mecs préféreront donner leur fric aux brasseurs d'Écosse et de Newcastle. J'ai laissé les autres à Stevo. Il n'avait pas l'air trop enthousiaste, mais il a dit qu'il verrait ce qu'il pourrait en tirer.

— Bon, je passerai cette nuit, dis-je. Là, j'ai juste envie d'être chez moi et de me faire une tasse de thé et un joint. Sur quoi je m'aperçois que j'ai laissé le shit à Glasgow, avec les ecstas.

— Tu as de quoi fumer ? Putain, il me faut un joint, là. Je suis crevé, après ce trip. L'impression d'avoir les mâchoires en compote. J'ai besoin de me détendre. Même des amphés, ça irait. Il me faut quelque chose. J'ai besoin de faire un break total.

— Ouais. J'ai du bon shit, moitié cirage, moitié savon, dit-elle.

— Parfait. Je t'accompagne chez toi.

On monte chez la Connasse vénéneuse, et Solo est là, avec deux potes à lui appelés Monts et Jasco. Je me suis senti gêné quand Solo a commencé à me parler. Je n'entravais pas un seul mot de ce qu'il disait. On aurait dit qu'il se forçait à articuler lentement par les narines. Pendant que la Connasse vénéneuse filait à la cuisine pour brancher la bouilloire et chercher de quoi fumer, Monts s'est mis debout derrière Solo, avec un sourire mauvais, et a fait une grimace, la langue étirant l'intérieur de sa

joue, genre tailleur de pipe. Jasco et lui n'étaient que deux vautours planant en cercles au-dessus d'un grand animal blessé. J'ai trouvé ça moche, et j'ai eu pitié de Solo. Ça m'a rappelé un extrait de film à la télé, où l'on voyait Mohammed Ali complètement déglingué, ayant perdu tout son ressort à cause de la maladie de Parkinson, sans doute causée par les coups. Quant à la Connasse vénéneuse, quand elle est entrée, elle m'a fait penser à Don King, avec son sourire parfaitement béat qui signifiait : manipulation.

— Tu veux bien emporter tout ça chez Abdad pour moi ? a-t-elle demandé.

— Ouais, ai-je répondu. Abdad était un vieux pote de Newcastle. La Connasse vénéneuse le fournissait, et je faisais le livreur. C'était une petite course que je n'appréciais pas plus que ça. Je n'acceptais que pour voir Abdad et ses copains, et sortir un peu là-bas. J'ai toujours aimé Newcastle. Les Geordies, dans le fond, ce sont des Écossais qui ne peuvent pas rejeter la faute sur les Anglais s'ils sont complètement niqués. Pauvres mecs.

Jasco commence à me gonfler doucement. Généralement, je suis un type cool, mais je le trouve un peu casse-bonbons, depuis cinq minutes. Devrait se calmer un peu, avec la fumette. — Écoute, Lloyd, si j'ai mal au crâne, je prends de l'aspirine, hein ?

— Hein ?

— Et si j'ai mal à l'estomac, je prends du bicar, okay ?

Je suis un peu trop lent à la comprenette, le jour, pour percuter où il veut en venir.

— Lâche-le, tu fais chier, intervient Monts.

— Alors écoute, a continué Jasco, l'idée, c'est que l'autre soir, je n'avais ni mal au crâne, ni mal à l'estomac. Naaan. Ce que je voulais, c'était m'envoyer en l'air avec un bon ecsta. Alors pourquoi ce connard m'a filé de l'aspirine et du bicar, hein ? Il me désignait du doigt.

— Arrête de pleurer, Jasco, ai-je fait, sur la défensive. Ce n'était pas de la super-came, d'accord, et d'ailleurs je t'ai prévenu, mais ce n'était pas non plus de la merde à *ce point-là*. Je gardais un ton léger, parce que Jasco, visiblement, était dans le genre d'état où tu te demandes si tu es sérieux, ou si tu fais marcher le gus, histoire de dire.

— Ouais, ben moi, ça m'a rien fait, mec, a-t-il grommelé.

— Hé, il y avait cent vingt milligrammes de MDMA, là-dedans, c'est ce que le mec m'a dit, est intervenue la Connasse vénéneuse.

C'était de la foutaise. Cinquante milligrammes à tout casser, et encore. Il fallait les gober deux par deux pour commencer à sentir quelque chose.

— C'est ça, tu parles, a dit Jasco.

— Un peu que c'est ça, a insisté la Connasse vénéneuse. Rinty m'a dit qu'ils venaient de Hollande. J'étais content qu'elle s'en mêle, parce que Jasco commençait à me les briser menu.

— Mes couilles aussi, elles viennent de Hollande. Les clubs de foot écossais ont passé plus de temps en Europe que tes pilules à la con, a-t-il rétorqué d'une voix sourde.

Je savais que la conversation allait s'éterniser toute la nuit, et je me suis trissé dès que possible. En sortant, j'ai aperçu un mec et une nana dans la rue, ensemble, visiblement branchés l'un sur l'autre, pas sur la dope ni rien. Je me suis demandé depuis quand je n'avais pas été comme ça avec une fille, sans être défoncé jusqu'aux yeux. Dans une vie antérieure, voilà la réponse. J'ai filé un coup de latte dans une canette, qui a rebondi et ricoché sur le pare-brise d'une voiture garée, mais sans le casser.

Deuxième partie

L'extase irrésistible de l'amour

13. Heather

Il va dire quelque chose. Brian Case. Comme tous les matins. Quelque chose de minable. *Monsieur* Case. Que vais-je faire ? Je vais sourire. Comme tous les matins. Comme si j'avais une cuiller coincée dans la bouche. Souris. Souris quand tu as l'impression d'être dévêtue, exhibée, tournée en ridicule. Non. J'exagère, là. Je dois assumer mes réactions. Je dois m'entraîner à ne pas réagir ainsi, physiquement, à ne pas me recroqueviller intérieurement. À ne *pas* faire ça. C'est ma faute. Je dois contrôler mes réactions.

— Alors, comment va la lumière de ma vie ? L'éternelle question.

Je me prépare à articuler mon éternelle réponse : très bien. Mais il se passe quelque chose. – Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis la lumière de votre vie ?

Merde. Qu'est-ce que je raconte ? Je ne peux pas dire ça... et pourquoi pas ? Si, je peux. Je peux dire n'importe quoi, en fait. S'il fait une réflexion bizarre, incongrue, je peux lui demander de la développer, de me dire ce qu'il entend exactement par là, putain. Qu'est-ce qu'il y a, derrière cette réflexion ?

— Mon Dieu, le fait de vous voir chaque jour illumine ma vie, ça ne fait aucun doute.

J'ai beau essayer, je n'arrive pas à faire taire la méchante Heather. Jusqu'à présent, elle n'avait fait que penser. Maintenant, elle se met à parler. Je suis schizophrène, et la méchante Heather est en train de prendre le dessus... – C'est vraiment curieux que les choses soient aussi injustes. Parce que le fait de vous voir chaque jour n'a aucun, mais strictement aucun effet sur ma vie.

Moment clef : celui où quelque chose que je ne pouvais pas dire devient quelque chose que je ne devrais pas dire. La révolte est passée de l'intérieur de ma tête à la vie extérieure. Oui ! Non ! Oui ! Et merde.

— Oh, fait-il, blessé – et ce n'est pas du flan cette fois, ce sale con est réellement blessé –, c'est donc ainsi ?

— Je ne sais pas trop ce qui *est* ainsi, mais c'est ainsi que je le vois et que je le sens.

— Écoutez, fait-il avec sollicitude, sur le ton de la confiance, si quelque chose ne va pas, vous pouvez m'en parler. Vous n'êtes pas obligée de mordre, vous savez. Je ne suis pas si mauvais bougre, conclut-il en minaudant.

— Que vous soyez mauvais bougre ou pas ne me concerne en rien. C'est votre problème. Quant à moi, tout va bien. En fait, ça va on ne peut mieux.

— Mon Dieu, vous avez un comportement un peu bizarre...

Je garde un visage serein. — Écoutez, vous avez basé votre attitude envers moi sur l'idée que j'accorde une réelle importance à ce que vous pensez de moi. C'est totalement hors sujet. Vous êtes mon supérieur dans l'organigramme de la société et, l'idée, c'est que le travail soit fait, plutôt que des histoires d'esthétique ou de sexualité ou de je ne sais quoi. Cela ne m'intéresse pas, et je n'ai pas l'intention de m'y intéresser, mais si le fait de me voir illumine votre vie de la façon que vous suggérez, à votre place, je me regarderais longtemps, attentivement, dans une glace, et je me demanderais si j'ai vraiment vécu et quel genre de vie j'ai bien pu avoir.

— Oh, eh bien merci de me mettre les points sur les « i », fait-il, contrarié. J'essayais seulement d'être amical.

— Ouais, non, c'est moi qui m'excuse. Ça n'a rien à voir avec vous. En acceptant sans rien dire votre comportement pénible et infantile, je vous ai fait croire que je l'approuvais, ce qui était une erreur de ma part. J'en suis désolée, réellement.

Il hoche la tête, l'air vaguement ébahi, puis sourit avec humilité. — Bon... eh bien, je m'en remettrai.

Un humble sourire. De *Monsieur Case*. Juste ciel !

Je me rassois devant mon ordinateur. Je me sens euphorique. A l'heure du déjeuner, je file au East Port Bar et m'offre un gin to, en récompense. Je suis seule à ma table, mais je ne me sens pas solitaire.

Cet après-midi-là, je suis heureuse, comme ivre, et en rentrant à la maison, je trouve un message de Hugh sur le répondeur : Amour, je serai un peu en retard ce soir. Jenny et moi devons bosser sur une nouvelle présentation de projet.

14 Lloyd

J'avais passé une super-soirée avec Abdad, à Newcastle, mais j'étais niqué. Il m'avait filé pas mal de grammes de coke, pour la Connasse vénéneuse, et le paquet me brûlait carrément la cuisse, en attendant le bus. C'étaient des trucs de substitution, pour redescendre, mais je n'arrêtais pas de penser à Nukes et je m'attendais à moitié à voir les stups monter à chaque arrêt. Mais non, rien. Je suis rentré et je me suis fait une soupe.

Plus tard dans la soirée, je suis passé au Tribal, avec Ally. Je n'avais qu'une envie, c'était de me pieuter, mais ce connard a insisté pour que je vienne. J'ai même dû prendre deux de mes ecstas à moi, ce qui craint un peu. Cette livraison-là, c'était encore différent, genre Kétamine ou un truc comme ça. J'étais complètement naze et je n'ai pas pu danser. Je me suis posé dans le coin tranquille près du bar, et Ally est venu discuter avec moi. – Comment tu te sens, Lloyd ?

— Dans le gaz.

— Tu devrais essayer la cristallisée que j'ai à la maison. Tu ne peux même plus bouger un cil, une fois que tu as sniffé ça. La dernière fois, j'ai pas débandé pendant trois jours, putain. J'ai failli laisser tomber ma quête de l'amour, briser mes vœux, et appeler Amber pour qu'elle vienne dare-dare s'asseoir sur ma gueule. Et je n'ai même plus envie de baiser avec elle, mec.

— Elle est là ?

— Ouais, là-haut. Avec Hazel et Jasco. Jasco a tringlé la mère Hazel, a-t-il ajouté d'un ton amer et plein de rancœur, soufflant entre ses dents serrées et rejetant ses cheveux en arrière. Bon je vais devoir monter, mec.

Amber n'a pas été longue à me repérer. Elle a pris le relais, et Ally a pu faire un tour là-haut. – T'as pas besoin de rester avec moi, ai-je dit d'une voix pâteuse. Ça va, ch'us juste un peu dans le gaz...

— C'est bon, a-t-elle coupé, me prenant la main et ajoutant, l'air pensif : – Ah, ouais, il y avait cette fameuse Veronica qui te cherchait.

Comme d'habitude, il m'a fallu une seconde ou deux avant de voir de qui il s'agissait, et puis j'ai percuté. Veronica était le surnom fadasse que certaines personnes, parfois, attribuaient à la Connasse vénéneuse.

— Elle est là ? ai-je demandé non sans appréhension, jetant un coup d’œil sur la montre d’Amber pour voir si l’on pouvait finir au Sublime ou au Sativa, si ça lui disait.

— Naaan, c’était plus tôt dans la soirée, au City Cafe.

Pfffu, tant mieux. J’ai repris un cachet, et Ally, Amber et Colin, un jeune mec, m’ont raccompagné chez moi. J’ai essayé de me mettre aux platines, mais j’étais trop naze, je n’arrivais à rien. Le fameux gig se rapprochait à grands pas. On a dû baisser le son, parce que mon voisin de palier, le yuppie de merde, qui de toute façon n’a rien à foutre à Leith, se plaignait du bruit, et que je n’avais pas envie de voir les flics débarquer, après ce qui arrivait à Nukes. C’était un peu embarrassant, Amber essayait de se faire Ally, pendant que le petit Colin essayait de se faire Amber. Si j’avais eu un peu plus d’énergie et d’ambivalence sexuelle, j’aurais bien essayé de me faire le petit connard, histoire de semer encore plus la merde. Il a fini par décarrer, puis Ally, et j’aurais voulu qu’Amber parte aussi, mais elle est restée debout toute la nuit à écouter de la musique. J’étais niqué, je lui ai dit que je filais au pieu. Le matin, en me réveillant, je l’ai trouvée à l’autre bout du lit, avec les pieds dans ma gueule.

— Comment ça va, Lloyd ? a-t-elle demandé.

Elle enfilait son pantalon, l’air jeune comme pas possible, avec son maquillage à moitié effacé, et je me suis senti comme une espèce de pédophile à la con, et c’est ce que tu es, vieux dégueu, c’est ce que tu es.

— Super, ai-je répondu.

— Ah bon. J’ai pas l’impression. A propos, tu pues des pieds.

— C’est sympa de me prévenir. Ça, c’est de l’amitié. Café ?

— Ouais, génial. Te vexe pas, hein, Lloyd. Tout le monde sent des pieds, après une nuit à traîner en baskets.

— Je sais. Prends les tiens, par exemple : ils daubaient un maximum, ai-je dit en me levant pour faire du café, sous son regard fixe, noir et méprisant.

Je me sentais plutôt à la masse. Le café ne me faisait rien.

Il fallait que je voie la Connasse vénéneuse. Il ne fallait pas que je voie la Connasse vénéneuse. Tout ça se barrait n’importe comment. Ally m’avait laissé un peu de méthédrine cristallisée, et j’avais envie d’y goûter. Il me fallait quelque chose, un coup de fouet, avant d’aller là-bas. – Tu veux essayer ça ? ai-je demandé à Amber.

— Nan. Pas question d’y toucher.

— Sage résolution, ai-je commenté en préparant deux lignes.

— Tu es cinglé, Lloyd. Pourquoi tu fais ça ?

— Ch’ais pas. Il me manque quelque chose, dans la vie. Je suis un vieux con, maintenant, comparé à toi, en tout cas, et je n’ai jamais vraiment aimé. C’est vachement triste, hein.

J’ai sniffé mes deux lignes. Putain, du raide, du qui vous crame les muqueuses nasales.

— Ah, Lloyd... Amber m’a serré contre elle, et j’ai eu envie d’être amoureux d’elle, mais non, et pas la peine de se bourrer le mou parce que ça n’apporte que des emmerdes, tout ce que tu en tires c’est une baise, et une baise, ça n’a jamais valu une bonne amitié.

Elle est partie juste au moment où ma tête explosait.

15. Heather

Le médecin m'a prescrit du Prozac. Hugh pense aussi que je devrais prendre du Prozac.

— Ça n'a vraiment pas été fort, depuis quelque temps, et ça, c'est parfait pour reprendre pied, m'a dit le médecin. A moins que ce ne soit Hugh. Je ne sais plus. Tous les deux.

Reprendre pied où cela ?

— Je verrai, dis-je à Hugh. Je n'aime pas l'idée de prendre des médicaments, comme ça, pour devenir dépendante. C'est tellement courant.

Je vais être en retard. Au travail. Une fois de plus. Je n'arrive pas à me tirer du lit.

— Hum-hu-hum... les médecins sont des spécialistes, ils savent ce qu'ils font, me dit-il en jetant un sac plein de cannes de golf sur son épaule. Il est en journée de mi-temps. La flexibilité. – Oh là, je ferais bien d'y aller. Le petit Billy va se demander où je suis passé. On joue à Pitreavie, aujourd'hui, tout ça parce que je lui ai collé une pâtée à Canmore, la semaine dernière. Enfin, c'est Bill, conclut Hugh en haussant les épaules. On fera peut-être un saut chez lui et Moll, après, d'accord ? Hugh m'embrasse, s'en va. – Au revoir, ma chérie.

J'appelle ma copine Marie. Elle me dit de me faire porter pâle au boulot et de prendre le train, rendez-vous à Haymarket Station, à Édimbourg. Elle aussi prend sa journée. J'accepte tout naturellement, cela semble la chose la plus simple du monde.

Arrivée à la gare de Dunfermline, je me demande pourquoi il n'y a qu'un train toutes les heures pour Édimbourg, alors qu'à Inverkeithing, plus loin, il y en a trois ou quatre. Heureusement, je n'ai qu'un quart d'heure à attendre avant le prochain, qui en outre n'est en retard que de dix minutes, coup de chance.

Marie et moi faisons du lèche-vitrines, puis on rentre chez elle pour prendre le thé et on bavasse tout l'après-midi. Elle nous roule quelques joints, et je me mets à ricaner bêtement. Je n'ai pas envie de rentrer. Je n'en ai pas envie, mais il va bien falloir que je me traîne jusqu'à Haymarket Station.

— Dors ici ce soir, me dit Marie. On va sortir. Il y a une boîte en ville. Allez, on se prend un peu d'ecsta et on sort, toutes les deux.

Je m'entends gémir. — Je ne peux pas... il faut que je rentre... Hugh...

— Il est assez grand pour rester seul un soir. Allez. On fait ça. Tu as du Prozac, c'est génial. On peut en prendre après l'ecsta. Ça prolonge l'effet de l'ecstasy tout en détruisant les toxines contenues dans le MDMA, qui peuvent éventuellement, paraît-il, causer plus tard des lésions cérébrales. Comme ça, le Prozac rend l'ecsta parfaitement sans danger.

— Je ne sais pas. Ça fait des années que je n'ai rien pris de ce genre. Et j'ai entendu dire tellement de choses, sur l'ecstasy...

— Des conneries, dans quatre-vingt-dix pour cent des cas. Ça te tue, évidemment, mais comme tout, comme chaque bouchée que tu avales, comme chaque bouffée d'air que tu respirez. Ça fait beaucoup moins de dégâts que l'alcool.

— Bon... mais je ne veux pas avoir d'hallucinations.

— Ça n'est pas de l'acide, Heather. Simplement, tu vas te sentir heureuse de vivre, heureuse du monde, pendant un moment. Il n'y a pas de mal à ça.

— Bon, d'accord, ai-je dit en hésitant.

Comme une lâche, j'ai juste laissé un message pour Hugh, sur le répondeur. On est d'abord passées dans un bar, pour se chauffer, puis direction la boîte. Je me sentais un peu idiote dans les vêtements que m'avait choisis Marie. Elle faisait la même taille que moi, et on échangeait sans cesse nos vêtements quand nous étions étudiantes. À l'époque où l'on s'habillait dans le même style. En me jetant un coup d'œil dans le miroir, j'ai eu l'impression de voir un clown, avec la jupe courte, le T-shirt moulant. Mais ils allaient bien à Marie, et nous avions le même âge. Je pensais que tout le monde allait me regarder dans la boîte, mais non, personne ne faisait attention. Au départ, je me suis un peu ennuyée. Marie nous avait empêchées de boire, au pub. Ça gâcherait l'ecsta, avait-elle dit. J'avais une envie terrible d'un gin, pour me calmer les nerfs.

Arrivée en boîte, j'ai pris son cachet. D'abord, j'ai trouvé ça violent, j'avais vaguement la nausée. C'était désagréable comme sensation, mais c'était surtout dû à moi, selon Marie.

— C'est parce que tu luttas contre que tu te sens mal, m'a-t-elle dit en souriant. Puis, c'est venu, dans mes bras, dans tout mon corps, le long de mon dos : une vibration, comme une vague qui m'envahissait. J'ai regardé

Marie. Elle était belle. J'avais toujours su qu'elle était belle, mais avec les années, j'avais fini par la voir comme une beauté déclinante. Je guettais les pattes-d'oie, les kilos en trop, les cheveux blancs. Peu importait que j'en trouve ou non, en fait. Mais je les guettais chez Marie, et donc chez moi-même, en oubliant comment nous étions réellement, elle et moi, de manière globale.

Je suis allée aux toilettes, je me suis vue dans le miroir. Je n'avais pas l'impression de marcher, mais de me déplacer au sein de mon aura personnelle, une aura mystique. Comme si j'étais morte, et que je traversais le paradis. Et tous ces gens si beaux souriaient et semblaient ressentir la même chose que moi. En fait, ils n'étaient pas si différents les uns des autres, c'était surtout leur joie intérieure que l'on percevait. Je me suis regardée dans le miroir. Et ce que j'ai vu, ce n'était pas la gueule d'abrutie de l'épouse de Hugh Thomson. Elle avait disparu.

— Tut, m'a lancé une fille. Tu t'éclates ?

— Ouais... c'est vraiment incroyable ! Je n'ai jamais été si heureuse ! C'est la première fois que je prends de l'ecsta...

Elle m'a serrée contre elle, brièvement, très fort. – C'est chouette. La première fois, ça ne ressemble à rien d'autre. Bon, c'est toujours génial, mais la première fois...

On a discuté pendant des heures, puis je me suis souvenue que je devais rejoindre Marie. En même temps, j'avais l'impression de connaître tout le monde, tous ces inconnus. Nous partagions une sorte d'intuition, d'intimité que quiconque n'a pas expérimentée, dans ce cadre-là, ne pourrait jamais comprendre. Comme si nous étions tous ensemble dans notre monde à nous, loin de la haine et de la peur. J'avais simplement renoncé à avoir peur, voilà ce qui arrivait. J'ai dansé, la musique était extraordinaire. Les gens, les inconnus te prenaient dans leurs bras. Les types aussi, mais pas de façon crade. Quand je pensais à Hugh, je me sentais navrée pour lui. Navrée qu'il ne connaisse jamais cela, navrée qu'il ait si proprement gâché sa vie. Navrée qu'il m'ait perdue, ce qui était à présent le cas, sans le moindre doute. Nous deux, c'était terminé. Bel et bien terminée, cette époque de ma vie.

Je n'irais pas au bureau le lendemain non plus.

16. Lloyd

Ally avait raison, pour cette fameuse dope. C'est vrai : tu ne bats même plus des cils pendant des jours. Je débordais d'énergie, d'idées. Pas question de papilloter. J'ai bien essayé, essayé de me forcer à cligner des paupières, assis dans les toilettes, en train de chier. Et alors, il s'est passé un truc : je ne pouvais plus m'arrêter de cligner des paupières. Je me sentais mal, j'avais l'impression que j'allais tourner de l'œil. Je suis tombé sur le sol de la salle de bains, et le contact du lino froid contre mon visage congestionné m'a fait du bien. Le battement de paupières a cessé, et j'ai retrouvé mes esprits.

On a sonné à la porte, c'était un mec appelé Seeker. Il est entré directos dans le couloir. Il brandissait un sachet qu'il a accroché à une petite balance en métal sortie de sa poche. – Dix grammes, a-t-il dit. Goûtes-y.

J'y ai trempé un doigt, j'ai goûté, encore que je ne puisse pas déterminer la pureté de la coke comme ça, parce que je ne suis pas un fana, mais elle avait l'air meilleure que celle d'Abdad. J'ai demandé à Seeker si je pouvais me faire une ligne. Il a roulé des yeux, agacé, puis nous en a préparé une chacun, sur le plan de travail de la cuisine. J'ai bien senti cet agréable engourdissement, mais j'étais tellement défoncé au cristallisé qu'une méchante ligne de coke ne changerait pas grand-chose. Enfin bref, j'ai filé le blé à Seeker, et il a décarré. Un drôle de mec. On ne le voit jamais nulle part, et tout le monde le connaît.

J'ai mis de côté environ un cinquième de la dope, que j'ai remplacé par la même quantité de talc non parfumé, et j'ai mélangé. Ça ne fait pas grande différence.

Je ne tenais pas en place, à la maison. Je téléphonais à tout le monde, je racontais des conneries. J'avais une note de téléphone en retard, et pas un rond pour la payer, et j'en profite un max, dans ces cas-là. Je n'arrêtais pas de réfléchir à la manière dont je me suis mis à fréquenter la Connasse vénéneuse. Ça remonte à pas mal de temps, et c'était surtout pour des raisons de fric. Je lui livrais de la came, pour elle et Solo, qui était son petit ami ou son mari, un truc comme ça. Solo était un dur, mais depuis qu'il s'était pris une méchante branlée par une autre bande, il n'avait jamais

retrouvé toute sa puissance. Il était lent, comme s'il avait eu le cerveau endommagé quand on l'avait latté jusqu'au coma. Comme Jasco disait un jour : Les connards d'ambulanciers qui l'ont ramassé ont dû oublier par terre un petit morceau de ce pauvre mec.

Je dois reconnaître que ça ne me brisait pas particulièrement le cœur mais, même si c'était un fumier, tu savais toujours à quoi t'en tenir, avec Solo. La Connasse vénéneuse, c'était autre chose. J'aurais dû soupçonner le pire, quand j'ai téléphoné et qu'elle n'est pas venue répondre. C'est la Victime qui m'a dit qu'il « fallait que je passe chez elle ».

Quand je suis arrivé, le salon était bondé. La Victime était assise dans un coin, silencieuse, regardant par la fenêtre, ses grands yeux noirs fuyants et pleins d'appréhension, comme si elle essayait de deviner quel sale coup lui réservait encore la vie. Bobby était là, avec un sourire suintant de mépris, qui ne présageait rien de bon. Monts aussi était là, complètement défoncé, trop cassé pour parler, et j'ai aussi repéré Paul Somerville, Spud Murphy, et un autre mec que je reconnaissais vaguement. Solo était assis dans son fauteuil roulant, dans le coin. C'était l'horreur totale, quelque chose entre le train fantôme et le musée des horreurs.

— La Connasse vénéneuse s'est fait péter les plombs, hier soir, m'a expliqué Bobby. Avec la coke. Elle est en train de se faire une méchante descente, quelque chose de soigné. Je n'aimerais pas être à ta place, Lloyd.

Je n'avais pas besoin de cette merde, moi. Je venais juste faire ma petite livraison. Je suis allé à la chambre de la Connasse vénéneuse et j'ai frappé. J'ai entendu une sorte de grincement rauque qui pouvait aussi bien être « entrez » que « allez vous faire foutre ». Je suis entré.

La Connasse vénéneuse était allongée sur son lit, vêtue d'un survêt d'un rouge sanglant. La télé était posée sur une table, au pied du lit. Elle fumait du hasch. Son visage était complètement livide, mais ses cheveux noirs avaient l'air hyper-propres, avec des espèces de reflets brillants. Sa gueule défaite, moitié croûteuse, terreuse, desséchée, par contraste avec ses cheveux en pleine santé, lui donnait l'air d'une vieille sorcière coiffée d'une perruque. Cela dit, elle gardait ses traits les plus frappants, que j'admirais depuis longtemps, les épais sourcils noirs qui se rejoignaient et la faisaient ressembler à ces supporters du Celtic qui ressemblent tous à Paul McStay. Sous les sourcils, ses étroits yeux verts étaient plongés dans une ombre permanente, et généralement à demi fermés. Je me souviens, un jour, sous ecsta, avoir eu une érection en voyant ses aisselles non rasées, sous un petit

haut de coton sans manches. Je me suis branlé en pensant que je lui baisais les dessous de bras, et je ne vois pas trop l'idée, mais la sexualité, c'est un putain de drôle de truc, quand tu essaies de piger. Ça m'a foutu l'angoisse pendant un moment, au moins deux ou trois minutes. Je me souviens d'une fois surtout où, défoncé sur le trottoir, devant la baraque à frites, je m'étais retrouvé incapable de parler, de dire ce que je voulais, de penser à autre chose qu'aux aisselles de la Connasse vénéneuse. C'était Ally qui m'avait branché sur ça la première fois. C'était à Glastonbury, il était sous acide, et il m'avait dit d'un ton faussement snob :

— Cette petite Veronica a un système pileux incroyablement développé... Après quoi, impossible de détacher les yeux des aisselles de la Connasse vénéneuse.

Elle a fait une grimace affreuse en me reconnaissant, puis s'est figée dans une expression de désapprobation caricaturale, une vraie gueule de bande dessinée, et j'ai compris pourquoi il était strictement impossible d'être séduit par elle.

La Connasse vénéneuse en pleine baise : rien que l'idée, tu ne peux pas.

— Alors ? a-t-elle fait d'une voix dure.

— Je l'ai, ai-je répondu, lui tendant le sachet de coke.

Elle s'est jetée dessus comme un prédateur déchaîné, hachant, sniffant, le visage convulsé, comme la fois où, à court de clopes, je l'avais vue fouiller dans ma poubelle pour récupérer des mégots qu'elle vidait sur un journal étalé. Je l'avais engueulée, très en colère, et elle s'était faite toute timide pour rouler son clope rance et dégueulasse.

C'était la première et dernière fois que je voyais la Connasse vénéneuse faire preuve d'humilité.

Son surnom lui venait de Monts. Il l'avait tringlée une fois. Soit il ne voulait pas remettre le couvert, soit il avait recommencé, mais sans vraiment satisfaire Madame. Toujours est-il qu'elle avait envoyé Solo, qui n'était pas encore un légume, lui régler son compte. – Veronica, c'est une vraie connasse, et une connasse vénéneuse, avait-il marmonné d'une voix mauvaise, la gueule couverte de bandages, quand j'étais allé lui rendre visite à l'hosto.

— Comment te sens-tu ? ai-je demandé. Je la regardais fixement, de profil. Je voyais l'anneau dans son nombril, là où le haut du jogging remontait.

— Comme une merde, a-t-elle sifflé, tirant sur son joint.

— C'est la coke, c'est ça ?

— Ouais... Elle s'est tournée vers moi. – Je suis à cran. Mauvaise descente. La seule chose qui me fasse du bien, dans ces cas-là, c'est une bonne baise. Mais ce n'est pas avec l'autre chou-fleur que je vais prendre mon pied. Et c'est ça que je veux. Une bonne baise.

Je me suis aperçu que je la regardais droit dans les yeux, puis que je tirais sur son bas de jogging. – Je suis partant, pas de problème...

— Lloyd, a-t-elle ri, m'aidant à la désaper.

J'ai fourré un doigt dans la chatte de la Connasse vénéneuse. Ça ruisselait. Elle avait dû se tripoter, où bien c'était la dope, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, j'ai grimpé dessus et je suis rentré dedans. Je léchais sa gueule taillée à coups de serpe, comme un chien excité après un vieil os rongé et desséché, tout en la bourrant mécaniquement, l'écoutant gémir et soupirer. Elle me mordait le cou et les épaules, mais la méthédrine cristallisée m'avait insensibilisé, j'avais le corps raide et dur comme une planche, et j'aurais pu pomper comme ça toute la journée. La Connasse vénéneuse enchaînait orgasme sur orgasme, et moi, je n'avais toujours pas l'air de vouloir jouir. Pour finir, je lui ai collé le flacon de poppers sous le nez, plus un doigt dans le cul, et elle a poussé un hurlement, sur quoi je m'attendais à voir tout le monde débarquer dans la chambre, mais non, personne. Mon cœur déconnait, et j'avais peur de tourner de l'œil, parce que je commençais à battre des paupières, mais j'ai réussi à me contrôler. – C'est bon... ça suffit..., a fait la Connasse vénéneuse, à bout de souffle, comme je me retirais, toujours aussi raide que quand j'étais entré.

Je me suis assis sur le lit, essayant de fourrer ma queue bandée dans mon jean, de la façon la moins inconfortable possible. J'avais l'impression d'avoir un bâton de bois ou de métal dans ma culotte. Envie de le casser et de s'en débarrasser. J'ai frissonné, en me disant que je devais avoir une méchante tension artérielle.

— Putain, c'était dingue... La Connasse vénéneuse, allongée sur le dos, reprenait son souffle.

J'ai dû m'allonger avec elle jusqu'à ce que j'entende les autres partir. Heureusement, elle s'est endormie profondément. Moi, je restais là, tendu, les yeux au plafond, à me demander ce que je faisais de ma putain de vie. Je me disais que j'aurais dû lui baiser les dessous de bras, tant que j'en avais l'occasion. Si tu dois faire un truc répugnant que tu regretteras aussitôt, autant que ce soit un fantasme sexuel, c'est plus acceptable.

Au bout d'un moment, je suis passé au salon, où j'ai trouvé Solo et Jasco endormis sur le divan. Je suis parti et je me suis un peu baladé en ville, à regarder ceux qui sortaient des boîtes, souriants, bras dessus bras dessous, défoncés à l'ecsta, ceux qui titubaient sur le trottoir, raides torchés, en gueulant des chansons, et tous les autres, camés, shootés à toutes les drogues possibles.

17. Heather

Mes pensées tourbillonnaient, tandis que je déambulais dans Princes Street. Dans la matinée, Marie avait dû tant bien que mal se rendre à son travail, au Scottish Office, mais moi, pas question. J'avais pris un recueil de poésies de Shelley, chez elle. Je l'avais lu sans pouvoir m'arrêter, puis Blake, puis Yeats. Comme si mon esprit avait mis le turbo, avide de stimulant, jamais rassasié.

J'ai parcouru les rayons d'une boutique de fournitures pour artistes de Hanover Street. Je voulais peindre. C'était mon idée, acheter des couleurs. Puis j'ai vu un magasin de disques HMV et j'y suis entrée. Je voulais acheter tous les disques que je voyais, et j'ai tiré le maximum au distributeur, soit trois cents livres. Je n'arrivais pas à me décider, et j'ai fini par choisir des compilations de house qui n'étaient sans doute pas ce qui se faisait de mieux, mais ce serait toujours préférable à Dire Straits, U2 et Runrig, ce qu'écoutait Hugh.

Je suis entrée chez Waterstone. J'ai regardé les livres, et acheté celui de Ian McDonald sur les Beatles et les années soixante. Au dos, on citait le cas d'un type qui, ayant lu le livre, avait immédiatement acheté l'intégrale des Beatles en CD. Ce que j'ai fait. Hugh n'aimait pas les Beatles. Comment pouvait-on ne pas aimer les Beatles ?

Je suis allée prendre un café et j'ai feuilleté un numéro de *NME*, que je n'avais pas acheté depuis des années, et ai lu l'interview d'un type qui était autrefois avec les Happy Mondays et avait fondé un groupe appelé Black Grape. Sur quoi je suis retournée chez HMV et j'ai acheté leur album, *It's Great When You're Straight... Yeah* !, simplement parce que le type disait qu'il avait pris quantité de drogues.

J'ai encore acheté quelques livres, puis j'ai pris le train pour rentrer. Il y avait un message sur le répondeur : – C'est Hugh, ma chérie. Appelle-moi au travail.

Puis je suis tombée sur un mot griffonné, dans la cuisine :

Tu m'as fait peur. J'ai trouvé ça un peu égoïste de ta part.

Appelle-moi quand tu rentres.

Hugh

J'ai froissé le mot en boule. Un CD de Hugh, *Brother In Arms*, de Dire Straits, était posé sur la table basse. Il l'écoutait tout le temps. Je détestais particulièrement la chanson « Money For Nothing », qu'il ne cessait de chanter. J'ai mis mon CD de Black Grape et j'ai collé *Brother In Arms* au micro-ondes, histoire de prouver que ce que l'on dit des CD, prétendument indestructibles, est une pure connerie. Et pour en être bien certaine, j'ai également regardé *Love Over Gold* disparaître de la même façon.

Quand il rentre, Hugh est perturbé. Mon humeur a changé entre-temps. Je me sens déprimée, abattue. J'ai pris quatre ecstasies la nuit précédente, ce qui, selon Marie, était beaucoup trop pour une première fois. Je ne voulais pas arrêter, je ne voulais pas redescendre. Elle m'a mise en garde contre la descente. Tout me paraît sans espoir.

Et en plus, Hugh est perturbé.

— Tu as vu quelque part mon *Brother In Arms*, ma chérie ? Je n'arrive pas à le retrouver... *zve got the music'n'the colour te-veeeehhhh*

— Non.

— ... *Munneee for nothin...*, dis-moi, si on allait faire un tour en voiture ?

— Je suis vraiment crevée.

— Tu as trop bu, chez Marie ? Ces deux-là, alors ! Non, sérieusement, Heather, que tu prennes comme ça des journées de congé, non, ça, je ne peux pas cautionner. Je passerais pour un hypocrite si ça se savait, alors que j'ai toujours insisté sur l'assiduité auprès de mes propres employés ; Dunfermline n'est pas bien grand, Heather, et si l'on disait que ma femme est une tire-au-flanc et que je ferme les yeux...

— Je suis fatiguée. C'est vrai, j'ai un peu trop bu... Je crois que je vais monter me reposer.

— Un petit tour ? fait-il, brandissant les clefs de voiture et les agitant comme si j'étais un chien à qui il montrait sa laisse.

Je ne suis pas en état de me disputer avec lui. Je me sens nauséuse, la tête me tourne, je suis vidée, lessivée, comme si je venais de sortir du lave-linge.

— Je me suis dit qu'un petit tour nous remonterait un peu, sourit-il en sortant la voiture du garage.

À côté de lui, cette femme aux cheveux pauvres, aux yeux cernés. Je la reconnais, je ne sais d'où.

Je prends une paire de limettes de soleil dans la boîte à gants. Hugh s'agite, contrarié.

— Je suis laide, m'entends-je dire d'une petite voix.

— Tu es fatiguée. Tu devrais songer à prendre un mi-temps. C'est le stress de bosser dans une entreprise qui rationalise. Je le sais, c'est la même chose chez nous. Ça se sent, même à ton niveau. Malheureusement, il y a toujours un prix à payer, humainement. On ne fait pas d'omelette, etc. Cela fait deux semaines que Bob Linklater est en congé maladie. Le stress, encore. Hugh se tourne vers moi, roule des yeux. — Enfin, dans ton cas, c'est bien réel, ça ne fait pas de doute. Il y a des gens qui n'arrivent pas à s'adapter, dans l'environnement actuel du travail. C'est triste, mais c'est comme ça. Mais bon, on s'en sort bien, donc tu n'as pas besoin de souffrir le martyre là-bas, histoire de prouver je ne sais quoi d'essentiel, Heather. Tu le sais, hein, ma chérie ?

J'ôte les lunettes noires et regarde le visage blême, malsain, qui me fixe dans la vitre de côté. Mes pores sont dilatés. J'ai un bouton sous la lèvre inférieure.

— ... regarde la femme d'Alan Coleman... Comment, déjà ? C'est un cas typique. Je ne pense pas qu'elle voudrait y retourner, même si on la payait. Et on aimerait tous être dans sa situation, plutôt deux fois qu'une ! Et Iain Harker : il n'a plus quitté le terrain de golf depuis qu'il s'est mis en préretraite...

Un homme de vingt-sept ans, qui parle de préretraite.

— ... cela dit, Alasdair et Jenny ont passé le cap, elles. C'est dommage, mais l'une d'entre elles va être déçue, quand il sera question de prendre la place de Iain. Apparemment, ce serait plutôt Jenny, encore que cela ne me surprendrait pas qu'ils aillent chercher ailleurs quelqu'un de nouveau, pour éviter que l'une ou l'autre se retrouve sur le carreau...

Je me demandais quand Jenny allait enfin surgir dans la conversation.

— Tu as envie de lui bouffer la chatte ?

— ... parce que tout compte fait – et toutes deux sont compétentes –, si l'une des deux a le poste et l'autre pas... désolé, ma chérie, tu as dit quelque chose ?

— Crois-tu qu'elle a assez de cran pour ça ? Jenny ? Tout en vitrine, des masses de relations publiques, enfin, c'est ce que tu me disais, je m'en rappelle.

Je frissonne ; des frissons paralysants me parcourent tout le corps à un rythme d'une précision digitale, un toutes les deux secondes.

— Ah ouais, c'est vrai. Je crois que je n'ai jamais travaillé avec quelqu'un d'aussi rentre-dedans, homme ou femme. Hugh sourit pour lui-même, avec tendresse.

Tu la baisses dis-moi est-ce que tu la baisses depuis quatre ans je l'espère pour toi parce qu'il est sûrement impossible que tu me baisses si mal à moins d'en baisser une autre... — Elle a un petit ami ?

— Elle vit avec Colin Norman, à présent, répond Hugh, essayant, sans succès, de ne pas prononcer « Colin Norman » comme il dirait « violeur d'enfants » ou, pire encore, « employé modèle dont le taux d'absentéisme pour maladie est inférieur à la moyenne ».

Le coup de la promenade en voiture était préparé d'avance, bien entendu. Je sais où nous allons. Nous nous arrêtons dans une allée familière.

— Bill et Moll m'ont dit que ce serait sympa qu'on passe prendre un verre, explique Hugh.

— Je... euh... je...

— Bill a agrandi son bureau. J'aimerais bien voir ça.

— Nous ne voyons jamais *mes* amis !

— Mais, ma chérie, hé hé... Bill et Moll sont *tes* amis ! souviens-toi !

— Marie... Karen... elles aussi, c'étaient *tes* amies.

— Mon Dieu, c'étaient des copines de fac ; des trucs d'étudiants, ma chérie. Le monde bouge...

— Je ne veux pas y aller...

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ?

— Je crois que je devrais partir...

— Partir ? Partir où ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux rentrer, c'est ça ?

— Non, fais-je dans un chuchotement. Je crois que je devrais partir. C'est tout. Pour de bon. Ma voix n'est plus qu'un murmure inaudible.

Partir loin de toi, Hugh. Tu fais du squash, mais ça ne t'empêche pas de prendre du ventre.

— À la bonne heure ! Je te retrouve, ma chérie ! fait-il, bondissant hors de la voiture.

Bill se tient sur le seuil et nous fait entrer en feignant la surprise. — Les jumeaux Thomson ! Comment va la belle Heather ? Superbe, pour ne pas changer !

— Hugh est jaloux, dis-je, tout en tripotant distraitement un bouton de la chemise de Bill. Il prétend que tu as fait des travaux, et que maintenant, tu en as un plus grand que lui. C'est vrai ?

— Ha ha ha, fait Bill, un peu nerveux, et déjà Hugh est entré en coup de vent, a embrassé Molly, on m'ôte mon manteau des épaules, et je frissonne et recommence à trembler, bien qu'il fasse chaud dans la maison. Une espèce de buffet est dressé sur la table du salon. — Venez goûter le célèbre aïoli de Moll, fait Bill.

Là, je le sens bien, je devrais dire à Molly : IL NE FALLAIT PAS TE DONNER TOUT CE MAL, mais je n'en ai pas envie. Je sens les mots me monter aux lèvres, mais il y en a trop, et ils restent coincés dans ma bouche ; j'ai physiquement l'impression qu'il faudrait que je les tire un à un, avec mes doigts. Quoi qu'il en soit, Hugh me précède : — Il ne fallait pas te donner tant de mal. Il lui sourit. Tant de mal. Je vois.

— C'est trois fois rien, dit Moll.

Je suis assise, voûtée, les yeux posés sur la braguette de Bill. Je me dis que l'ouvrir et chercher sa queue serait comme de défaire le nœud d'un sac-poubelle pour fouiller à l'intérieur : cette puanteur fétide qui monte au visage, quand on saisit la banane molle de pourriture.

— ... donc, Tom Mason a inclus dans le contrat de services une clause de pénalité proportionnelle pour tout retard de livraison, ce qui, inutile de le dire, a eu l'effet souhaité sur l'esprit quelque peu évanescent de notre bon ami Mr Ross...

— ... c'est bien de Tom, ça, de prendre toutes les garanties, dit Bill avec une affection raisonnable.

— Évidemment, notre cher ami Mark Ross n'a pas trop apprécié. Mon Dieu, pour une fois que c'est lui qui porte le chapeau...

— Tu parles ! fait Bill en souriant, et Moll sourit aussi, et moi j'ai envie de lui crier : mais putain, pourquoi tu souris, *toi*, qu'est-ce que toutes ces conneries ont à faire avec *toi*, lorsqu'il ajoute : — Oh, au fait, j'ai les billets.

— Super !

— Les billets ? fais-je. Frankie Valli... et les Quatre...

— J'ai pris deux abonnements pour la saison à Ibrox, dans la vieille tribune, pour moi et pour ton fidèle et loyal époux.

— Quoi ?

— Les matchs de foot. Les Glasgow Rangers.

— Hein ?

— Ça fait une bonne sortie, dit Hugh, embarrassé.

— Mais tu es supporter de Dunfermline. Tu as toujours soutenu Dunfermline ! Pour quelque raison, me voilà en colère, je ne sais pas pourquoi. — Tu m’emmenais toujours à East End Park... quand on était

Je n’arrive pas à finir la phrase.

— Ouais, ma chérie... mais Dunfermline... je veux dire, je n’ai jamais été ce qu’on peut appeler un *supporter* ; c’était l’équipe locale, voilà tout. Tout a changé, depuis, les équipes locales n’existent plus. Il faut soutenir l’Écosse, au niveau européen, c’est une véritable réussite, ce qu’ils font. D’ailleurs, j’ai énormément de respect pour David Murray, et ils savent recevoir correctement, comme de vrais professionnels, à Ilford. Le Park... mon Dieu, c’est un autre monde... d’ailleurs, j’ai toujours été un peu chauvin, au fond de moi.

— Mais tu soutenais *quand même* Dunfermline. On y allait, tous les deux. Je me souviens de la fois où ils ont perdu la finale de la Coupe face à Hibs, à Hamden. Tu étais effondré. Tu as pleuré comme un gosse !

Moll sourit. Hugh a l’air à cran. — Chérie, je ne pense pas vraiment que Bill et Moll ont envie de nous entendre nous disputer à propos de football... d’ailleurs, tu ne t’y es jamais vraiment intéressée... c’est quoi cette histoire, tout d’un coup ?

— Oh, rien..., fais-je avec lassitude.

C’est la goutte d’eau. Un homme qui quitte une femme pour une autre, on peut pardonner, mais un homme qui lâche une équipe pour une autre... cela dénote un manque total de caractère. C’est un homme qui a totalement perdu de vue les choses importantes de la vie. Jamais je ne pourrais vivre avec un tel homme.

— Et Moll qui s’est donné tant de mal ! Regarde-moi ce superbe aïoli !

— C’est trois fois rien, dit Moll.

— Je suis vraiment navrée, Moll, je n’ai aucun appétit, dis-je en grignotant un bout de biscuit. Je manque bondir hors de ma peau, comme Bill fonce sur moi et me colle d’office une assiette sur les seins.

— Arrêtez ! Police des miettes ! fait-il, un sourire plaqué sur son visage soucieux.

— Le nouveau tapis, explique Molly d’un air d’excuse.

— Oui, c’est tellement d’entretien, m’entends-je dire.

— Bon, on peut jeter un coup d’œil à ce fameux bureau ? lance Hugh avec enthousiasme, sautant sur ses pieds.

Il est temps d'y aller.

A la fin d'une soirée où j'ai vécu mille morts, Bill déclare :

— Hugh, j'ai l'impression que Heather ne va pas trop bien. Elle transpire, elle tremble.

— Tu n'aurais pas un petit début de grippe, Heather ? s'enquiert Molly.

— Oui, ma chérie, je crois qu'on ferait mieux de partir, pour toi, approuve Hugh.

A la maison, je commence à préparer mes affaires. Hugh ne s'en aperçoit même pas. Nous nous couchons, et je lui dis que j'ai la migraine.

Je suis encore en train de me réveiller quand il part pour le travail. Il est en costume, penché au-dessus de moi, assommée, et il dit : – Tu devrais te préparer pour aller au boulot, Heather. Tu vas être en retard. Allez, ma chérie, remue-toi un peu. Je compte sur toi !

Sur quoi il est parti.

Moi aussi je suis partie.

Je lui ai laissé un mot :

Cher Hugh,

Cela fait un moment que ça ne tourne plus rond entre nous. C'est ma faute, j'ai accepté les changements intervenus en toi et dans notre vie, au cours des années. Ils n'ont cessé de prendre de l'ampleur, et j'étais un peu comme le « cobaye torturé » dont tu parles, dans tes séminaires de gestion. L'environnement change peu à peu, et on s'adapte, sans se rendre compte que tout vous échappe.

Ni reproches ni regrets, c'est fini, voilà tout. Garde tout, l'argent, la maison, les meubles, etc. Je ne tiens pas à rester en contact avec toi, nous n'avons rien en commun, et cela ne servirait qu'à alimenter le mensonge ou la rancœur et, pour ma part, je n'en ai aucune.

Heather

Dans un brusque mouvement de rage libératrice, j'ajoute :

P.-S. : Depuis quatre ans, chaque fois que nous avons fait l'amour, ç'a été un viol pour moi ; puis je réfléchis un instant, et je déchire le bas de la

feuille. Je ne veux pas entrer là-dedans. Je veux juste que ce soit terminé.

J'ai pris un taxi jusqu'à la gare, puis le train jusqu'à Haymarket, puis encore un taxi jusque chez Marie, à Gorgie. Je pense à des disques, à des livres, à des nuits en boîte, à la drogue, à la peinture fraîche sur une toile. À des garçons aussi, je suppose. Des garçons. Pas des hommes. J'en ai eu ma dose, des hommes. Ce sont, à la puissance mille, de grands petits garçons.

18. Lloyd

Ally est méchamment remonté contre Woodsy. – Ce connard s’imagine qu’il peut faire son show, genre Graeme Souness défoncé à la meilleure coke, avant sa crise cardiaque, à balancer tranquillement tout ce qu’il y a dans *Mixmag*, comme on faisait avec le *NME*, quand on était plus jeunes, et tout le monde est censé dire : Wouah, Woodsy, vas-y, encore, putain tu es génial, et faire la queue pour lui sucer le gland. Il ferait beau voir. Non mais. Putain.

— Déjà qu’il craint un peu, mais attends qu’il réussisse une fois à tremper sa queue, a fait Monts avec un sourire mauvais.

— Il y a peu de chances, heureusement, a souri Ally. Et c’est ça l’idée, mec, c’est pour ça qu’il est tellement arrogant. C’est de la provoc, c’est tout. Ça fait des siècles qu’il n’a pas trempé sa queue. Et ça, ça te bousille le respect de soi. Et cette manière de balancer son ego comme ça, c’est sa manière de le supporter. Une fois qu’il aura trempé son biscuit, il se calmera, tu verras. Voilà à quoi ça tient, ces histoires de religion.

— Bon, eh bien espérons qu’il va réussir. Ou alors qu’il va devenir tellement prétentieux qu’il ne voudra même plus adresser la parole à des mecs comme nous. Ce qui résoudrait le problème, conclut Monts.

— Mon vieux, je serais prêt à faire une quête et payer une pute pour s’occuper de lui, si ça pouvait l’aider à revenir dans ses baskets, dit Ally.

— Non, y a pas de problème, avec Woodsy, dis-je. J’avais un gig prévu avec lui, donc je me sentais obligé de le défendre. Je veux dire, ça ne me dérange pas, toutes les références aux DJ et aux boîtes, sans arrêt. C’est cool, ça nous évite d’acheter *Mixmag* et DJ, puisqu’il nous les récite par cœur. Non, c’est les conneries religieuses que je ne peux pas encaisser. Mais en même temps, je vais vous dire un truc : je le respecte pour ça, ce mec.

— Tu fais chier, Lloyd, dit Ally, pas d’accord.

— Naaan, d’abord j’ai cru que c’était une lubie. Et puis j’ai lu le bouquin d’un mec sur l’ecsta, qui dit qu’il connaît des moines et des rabbins qui en prennent pour rester en contact avec le spirituel.

— C’est ça, suce, fait Ally avec un vilain sourire. Autrement dit, tu veux nous faire croire qu’il a parlé à Dieu, au Rezurrection ?

— Naaan, ce que je veux dire, c'est qu'il le croit vraiment, en toute bonne foi. Pour lui, c'est comme si c'était vraiment arrivé. Personnellement, je pense que le pauvre mec était complètement déjanté, qu'il a eu un blanc et qu'il a halluciné, mais pour lui, c'est autre chose. Et comme aucun d'entre nous ne peut prouver à ce connard qu'il s'est planté, je suis bien obligé d'accepter que ce qu'il dit est vrai *pour lui*.

— Mes couilles. Avec ton raisonnement à la con, mon pote, n'importe quel taré peut te dire qu'il est Hitler ou Napoléon, et tu vas le croire ?

— Naaaan, il n'est pas question de *croire* que la réalité, c'est ce que croit le taré en question, c'est de *respecter* sa réalité, telle qu'il la voit. Tant qu'il ne fait pas de tort aux autres cons.

— Tu es méchamment intéressé, comme mec, Lloyd : tu es en train de soutenir ce connard tout simplement parce que tu vas faire un gig pour lui. Au Rectangle. A Pilton. Un mardi après-midi ! Ça va pas être merdique, tiens ! Ally se marre.

— C'est vrai que ça a l'air légèrement pourrito, comme plan, Lloyd. Monts se marre.

Leurs conneries commencent à me mettre les boules, par rapport à ce fameux gig.

19. Heather

Nous nous retrouvons dans le salon de thé de l'hôtel Carlton. Ma mère a sur le visage cette expression qui signifie si-tu-savais-combien-tu-nous-déçois-tous. C'est étrange, à quel point j'y ai toujours été sensible, à quel point cela a toujours été efficace. Et elle me donne encore une curieuse sensation d'inconfort, quelque part dans la poitrine : ces traits rigides, tirés, ces yeux vaguement terrifiés. En principe, de quoi me remettre à ma place, dans le droit chemin. Mais plus maintenant. J'ai conscience de mon malaise. Être conscient d'une chose, c'est l'avoir résolue à soixante-dix pour cent.

— Hugh est passé hier soir, dit-elle d'un ton accusateur, puis elle laisse planer un long silence.

J'ai failli parler. Mais non. Ne pas oublier : ne jamais se laisser manipuler par la façon dont les autres manipulent le silence. Résister à la tentation de combler le vide. Choisir ses mots. S'affirmer !

— Il était désespéré, continue ma mère. On travaille dur, on leur donne tout. Que veulent-elles ? Mais que veulent-elles ? Voilà ce qu'il disait. Et moi, je n'ai pu que répondre : Que Dieu me bénisse si je le sais, Hugh. Vous lui avez tout donné. Et c'est ça ton problème, c'est que tu as tout reçu sur un plateau, ma petite fille. C'est peut-être notre faute. On voulait que tu aies tout ce que nous n'avions jamais eu, nous...

Sa voix s'est faite basse, égale. L'effet produit est curieusement apaisant, transcendantal. Je me sens léviter, flotter, m'éloigner vers tous les lieux où j'ai envie d'aller, vers toutes les choses que j'ai envie de voir... peut-être quelque chose m'attend... un bonheur... l'amour...

— ... parce que nous avons toujours cru qu'aucun sacrifice n'était de trop. Quand tu auras des enfants à toi, tu comprendras, Heather... Heather, tu ne m'écoutes pas !

— J'ai déjà entendu tout ça.

— Pardon ?

— J'ai déjà entendu tout ça. Toute ma vie. Ça ne signifie rien. C'est de l'autojustification, c'est moche. Tu n'as pas à justifier de ta vie auprès de moi ; c'est ton problème. Je ne suis pas heureuse. Hugh, notre vie

commune, ce n'est pas cela que je veux. Et ce n'est pas ta faute... ni la sienne...

— Je te trouve incroyablement égoïste...

— Ouais, sans doute, si cela veut dire que pour la première fois de ma vie, je pense à ce dont j'ai besoin, moi...

— Mais nous avons toujours fait passer tes besoins en premier !

— Mes besoins tels que vous les voyiez, et je vous en remercie, et je vous aime pour cela. Mais ce que je veux, c'est la possibilité de me tenir debout, toute seule, sans papa ni Hugh pour faire tout à ma place. Ce n'est pas ta faute, c'est la mienne. J'ai trop longtemps capitulé. Je sais que je fais du mal à tout le monde, et j'en suis navrée.

— Tu es devenue dure, Heather... Je ne sais pas ce qui t'est arrivé. Si tu savais combien ton père est bouleversé...

Elle est partie peu après, et je suis rentrée à l'appartement. J'ai pleuré. Puis quelque chose s'est produit, qui a tout changé. Mon père a téléphoné.

— Écoute, ai-je dit, si tu appelles pour gémir...

— Non, pas du tout. J'approuve ce que tu fais, et je salue ton courage. Si tu n'es pas heureuse, inutile de rester comme ça. Tu es encore assez jeune pour faire ce que tu veux faire, sans qu'on te tienne pieds et poings liés. Il y a tant de gens qui s'accommodent de tout, même quand ils sont coincés dans une ornière. Tu n'as qu'une vie, alors fonce, et mène la tienne comme tu l'entends. Tu auras toujours notre amour et notre soutien, j'espère que tu le sais. Ta mère est bouleversée, mais elle s'en remettra. Quant à Hugh, il est assez grand pour s'en sortir tout seul...

— Papa... tu ne peux pas savoir à quel point ce que tu me dis là est...

— Ne sois pas sottte. Prends ta vie en main, avance. Si tu as besoin de quoi que ce soit... si tu es à court d'argent...

— Non... non, ça va bien...

— Enfin bon, si tu as besoin de quelque chose, tu sais où nous trouver. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas nous laisser sans nouvelles.

— Bien sûr que non... merci, papa...

— C'est bon, ma chérie. Prends soin de toi.

Je me suis remise à pleurer, encore plus fort, et je me rendais compte que c'était moi. Je m'étais attendue à telle ou telle réaction des autres, et ce n'était pas ça du tout. Ils ne me condamnaient pas. Ils s'en foutaient, tout simplement.

Cette nuit-là, je l'ai passée seule, éveillée sur mon lit, à penser à l'amour physique.

Vingt-six ans.

Quatre ex-amants sans compter Hugh, mais à présent, Hugh aussi est un ex, ce qui fait cinq ex-amants, avant mon actuel statut de femme seule entre deux histoires.

N° 1 : Johnny Bishop

Seize ans, un dur, hargneux. Un de ces petits mecs, belle gueule, qui jouent les James Dean. Je me souviens d'avoir pensé qu'il existait une tendresse cachée en lui, que je saurais mettre au jour. Tout ce que ce petit connard de macho était capable de faire, c'était de me tringler vite fait mal fait, sans une ombre d'imagination, avant de se retirer et de s'enfuir comme si j'étais le lieu du crime. Il me baisait comme il cassait les boutiques du quartier ; pénétrer rapidement, avec le minimum de potin, puis se tirer rapidos de la zone rouge.

N° 2 : Alan Raebum

Timide, fiable, ennuyeux. Le contraire de Johnny. Avec une queue tellement grosse qu'il me faisait mal, et trop galant pour ne pas me faire juste un petit peu plus mal. Je l'ai largué en entrant à St Andrew's University.

N° 3 : Mark Duncan

Un étudiant. Un branleur. En deuxième année. Fana de bizutages. Très mauvais coup, ou plutôt, je devais être tout le temps trop bourrée, à l'époque, pour me rendre compte.

N° 4 : Brian Liddel

Merveilleux. Il avait tout. Du point de vue sexuel. Je m'inquiétais vaguement de tant aimer le sexe, d'être une fille si facile, et j'ai laissé

passer pas mal de temps avant de lui dire oui. Après, je ne pouvais plus le lâcher. Cela dit, un mec si jeune et qui baise si bien ne va jamais se contenter d'une seule fille. D'ailleurs, ce n'était pas le cas, et j'avais ma fierté.

Enfin, Hugh. Hugh Thomson. Le Numéro Cinq. Est-ce que je l'aimais ? Oui. Je le revois encore au bar du foyer des étudiants, en train de mettre à mal les arguments réactionnaires et les pintes de blonde. Il faisait tout avec conviction. Et sa conviction en tout me donnait le sentiment d'être protégée, jusqu'à ce que ses convictions changent. Sur quoi lesdites convictions ne m'ont plus donné aucun sentiment d'être protégée. Mais celui de m'être fait piéger par des conneries.

Et maintenant, ça.

Ça, rien.

La vie suspendue. L'absence de vie suspendue.

Je viens donc de faire, en l'espace de quatre semaines, plusieurs choses qui ont radicalement modifié ma vie. La première, c'est d'avoir quitté Hugh pour emménager chez Marie : j'ai une chambre à moi dans son appartement de Gorgie. C'est certes un cliché, mais pour me retrouver moi-même, il me fallait passer de la thèse à l'antithèse.

La deuxième, c'est d'avoir quitté mon emploi pour suivre un stage afin de devenir institutrice. Je me suis aperçue que j'avais 6 500 livres dans la société immobilière – de l'argent à moi, pas à Hugh : un petit bastion pour protéger mon indépendance, le seul que j'aie construit durant notre mariage. Je n'avais rien à dépenser, puisque Hugh payait pour tout. J'allais m'inscrire au chômage, mais Marie m'a dit qu'il y aurait un léger problème, parce qu'ils s'apercevraient que j'étais partie de mon propre chef, et que je ne toucherais strictement rien. On m'a acceptée dans un stage à Moray House ; je n'avais pas l'intention de devenir instite, mais je voulais absolument faire *quelque chose*, et c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit.

Une autre chose que j'ai faite, et qui a transformé ma vie, c'est d'aller dans cette boîte et de prendre de l'ecstasy. Je comptais recommencer, mais j'avais d'abord pas mal de choses à régler dans ma tête.

Marie et moi avons passé une quinzaine à Ibiza. On s'est fait quatre mecs, durant notre séjour. J'ai énormément baisé, et pris énormément d'ecstasy... non, ce n'est pas vrai. Je suis restée à l'hôtel, à pleurer toutes les larmes de mon corps. J'étais déprimée à mort, terrifiée. La liberté, cela

n'existait pas pour moi. Marie, elle, a écumé tous les bars et les boîtes de San Antonio, se pavanant comme si elle était la patronne, avec chaque jour un nouveau mec au bras. Elle vivait la nuit, ne rentrant à l'hôtel que tard dans la matinée, l'air franchement bizarre : pas bourrée, mais fatiguée, lucide, excitée, positive. Elle m'écoutait beaucoup lui parler de Hugh, de l'amour que j'avais eu pour lui, de nos espoirs et de nos rêves, de ma douleur. Je l'ai laissée, j'ai repris un avion plus tôt que prévu. Elle voulait rentrer aussi, mais je lui ai dit que non, que j'avais sans doute besoin de solitude pour réfléchir. En fait, j'avais bien assez gâché ses vacances comme ça.

— Ne t'inquiète pas, m'a-t-elle dit à l'aéroport, c'était simplement un peu trop d'un coup, et un peu trop tôt. La prochaine fois, tu adoreras.

Je suis rentrée à la maison, l'appartement à Gorgie. J'ai repris mon rythme de lecture. Dans la journée, j'allais chez Thin's et chez Waterstone, pour lire encore. Je m'asseyais dans des cafés. Je n'attendais qu'une chose, la fin de l'été, pour pouvoir intégrer ce stage, faire quelque chose qui éloigne mon esprit de Hugh. Je savais qu'il me fallait traverser tout cela. Je savais qu'il n'y avait aucun retour possible pour moi. Et cette douleur, cette occlusion, presque physiques, demeuraient là, dans ma poitrine. Mais il n'y aurait pas de retour. C'était inenvisageable.

Je ne sais pas comment il a obtenu mon adresse, mais il m'a retrouvée. C'était aussi bien. C'était un soir, à six heures. J'ai tremblé en le voyant là sur le seuil. Il n'avait jamais été violent avec moi mais, chose curieuse, j'avais une conscience aiguë de sa taille et de sa force comparées aux miennes. Et de la rage dans ses yeux. Je ne ressentais rien d'autre. Il a fallu qu'il parle pour que je cesse de trembler. Grâce au ciel, il a parlé. Pauvre mec, il n'avait rien compris, rien appris. A l'instant même où il ouvrait la bouche, je l'ai senti rapetisser, et je me suis sentie grandir.

— Je me suis dit que tu en avais peut-être fini avec ce petit jeu, à présent, Heather. Et puis, j'ai pensé que tu te sentais peut-être coupable, après tout le mal que tu as fait autour de toi, et que tu avais trop honte pour revenir. Mon Dieu, nous avons toujours discuté des problèmes. J'admets que pas mal de choses m'échappent, dans tout cela, mais bon, tu as dit ton petit mot, donc tu devrais être satisfaite, à présent. Je pense que ce serait mieux, si tu revenais à la maison, tout simplement. Qu'en penses-tu, ma chérie ?

En plus, il était sérieux. Jamais je n'avais été aussi reconnaissante envers quiconque que je l'étais envers Hugh, en cet instant. Il me prouvait à quel point j'étais idiote de me sentir si mal par rapport à lui. Cette chose, dans ma poitrine, s'est évaporée d'un seul coup. Je rayonnais, j'étais comme ivre, comme prise de vertige. Je me suis mise à rire ; à rire à pleine voix, à lui rire en pleine figure, devant sa tête de crétin, sa tête grotesque. – Hugh... ha ha ha... écoute... ha ha ha ha ha... tu devrais rentrer avant de... ha ha ha... avant de te ridiculiser davantage... ha ha ha... quel pauvre type...

— Tu as pris quelque chose ? Il a parcouru l'appartement des yeux, comme pour trouver une preuve.

— Ha ha ha... si j'ai pris quelque chose ! Si j'ai pris quelque chose ! Je suis rentrée d'Ibiza la semaine dernière, dans un état lamentable ! Un peu, que je devrais avoir pris quelque chose ! Je devrais être défoncée à l'ecsta avec Marie, et me faire baiser par le premier mec qui me tombe sous la main ! Baiser, tu comprends, ce qui s'appelle baiser !

— Je m'en vais ! a-t-il crié, et il est parti. Dans la cage d'escalier, il m'a lancé d'une voix rauque : – Tu es cinglée ! Toi, et ta camée de copine. Cette salope de Marie ! Eh bien, c'est fini ! Fini !

— TU COMPRENDS VITE MAIS IL FAUT T'EXPLIQUER LONGTEMPS, HEIN, ESPÈCE DE CON ! VA VIVRE TA VIE DE MERDE ! ET APPRENDS À BAISER UNE FEMME !

— UNE FEMME, PAS UNE FEMME FRIGIDE COMME TOI ! C'EST ÇA TON PROBLÈME !

— NON, C'EST TON PROBLÈME À TOI ! TU N'AS PAS DE DOIGTS ! TU N'AS PAS DE LANGUE ! TU N'AS PAS D'ÂME ! TU NE T'INTÉRESSES À RIEN, QU'À TA PUTAIN DE SOCIÉTÉ DE MERDE, PAUVRE CONNARD, AVEC TON PARAPLUIE DANS LE CUL ! ÉJACULATEUR PRÉCOCE ! TU CHERCHERAS ÇA DANS LE DICO ! BRANLEUR !

— LESBIENNE DE MERDE ! RESTE AVEC TA PUTAIN DE GOUINE DE MARIE !

— VA TE FAIRE METTRE PAR CE CONNARD DE CHIEUR DE BILL ! C'EST ÇA QUE TU VEUX, PÉDALE !

Mrs Cormack, la voisine de palier, est sortie de chez elle.

— Désolée... j'ai entendu du bruit. J'ai entendu crier.

— Petite querelle d'amoureux...

— Ah, mon Dieu, l'amour, ça ne va pas sans heurts, hein ? a-t-elle fait. Puis, dans un chuchotement : — On est bien mieux sans eux.

Je lui ai adressé un signe de victoire, et je suis rentrée, attendant déjà avec impatience le retour de Marie. J'allais prendre toutes les drogues possibles et imaginables, et m'envoyer en l'air avec tout ce qui bougeait.

C'était une drôle de sensation, que de sortir dans la rue et de se sentir libre, complètement indépendante. Les cantonniers me sifflaient, dans Dalry Road, mais au lieu de me sentir gênée, comme il y a quelques années, ou furieuse comme hier encore, j'ai effectivement fait ce que me suggérait à mi-voix un de ces crétins, et j'ai « souri poulette ». Je m'en suis un peu voulu, parce que je ne voulais pas donner satisfaction à ces pauvres mecs, mais bon, c'était juste pour moi, parce que j'étais heureuse.

Je me suis retrouvée dans Cockbum Street, à examiner les hommes, sans draguer véritablement. J'ai claqué pas loin de quarante sacs en vêtements et maquillage. La plupart de mes anciennes fringues ont fini dans ses sacs-poubelles que j'ai été porter à la collecte pour la recherche contre le cancer.

Marie a pu constater un sacré changement chez moi. La pauvre fille est rentrée complètement sur les jantes. — Tout ce que je veux, c'est m'allonger un moment, a-t-elle gémi, et plus jamais de ma vie je ne veux voir un cachet, ni une queue.

— Pah pah pah, ai-je fait. Il y a un concert de Tribal Funktion, ce soir.

— Je crois que je te préférerais en femme au foyer, a-t-elle souri.

20. Lloyd

Rien que de parler de Woodsy, je me sentais mal à propos du fameux gig. Plus j'y pensais, moins c'était cool. Woodsy préparait une rave à Pilton, au Rectangle Club (ou plutôt au Reck-Tangle, comme il l'avait mis sur les flyers), un mardi après-midi. Déjà, en soi, c'était plutôt zarbi. J'ai essayé de faire venir tout le monde, mais Ally a répondu pas question, parce que lui et Woodsy, ça ne le fait pas.

Amber et Nukes étaient okay, et Drewsy nous a emmenés en camion. Une fois là-bas, pas un rat, à part le concierge. Woodsy avait déjà installé tout son matos, platines, table, amplis, baffles, etc. Il était de meilleure qualité que celui de Shaun, et j'avais envie d'essayer un coup, avant de commencer.

Un petit moment plus tard, Woodsy s'est amené avec un cureton. – Je vous présente le révérend Brian McCarthy, de la paroisse d'East Pilton. Il soutient notre concert.

Et le connard de nous faire un sourire en tranche de melon, avec sa gueule de vieille fille et son collier de chien. À se demander s'il était sous ecsta ou quoi.

Je n'ai pas eu longtemps à me poser la question. Woodsy a enchaîné : – J'ai de la vachement bonne merde, là. Sur quoi il a tendu un ecsta au révérend. – Allez-y, Bri, gobez ça.

— Je suis désolé, je crains de ne pas pouvoir prendre de... *drogue*... a répondu le pauvre mec, l'air horrifié.

— Avale, mec, avale et tu rencontreras Notre-Seigneur.

— Mr Woods, je ne peux pas cautionner la toxicomanie au sein de ma paroisse...

— Ah ouais, alors où sont vos paroissiens, hein ? a grondé Woodsy. Votre église n'était pas franchement bondée quand je suis passé, dimanche dernier. La mienne, si !

Des branleurs, des mères avec leurs petits mômes commençaient à entrer dans la salle. – Quand cette rave commence-t-elle ? a demandé une femme.

— Euh, dans une petite minute, a répondu Amber.

— C'est magnifique, d'organiser ça pour les petits, a ajouté une autre mère.

Le ministre du culte s'est tiré, tandis que Woodsy lui criait :

— Espèce de connard d'hypocrite ! Vous n'avez aucune spiritualité ! Et ne venez pas nous raconter le contraire ! Suppôt de Satan ! Votre église, c'est pas la maison de Dieu, c'est la maison de l'Égoïsme ! Il n'y a qu'un lien possible entre Dieu et l'homme, et c'est l'ecsta ! Espèce d'arnaqueur pourri !

— Tais-toi, Woodsy, ai-je dit. Allez, on y va. À présent, la foule regardait le pasteur qui filait, vachement mal à l'aise.

Les gamins ne cessaient d'affluer. — Ça devrait être à l'école, tout ça, a dit Amber.

En entrant, j'avais remarqué que deux connards, des durs, avaient installé une table de ping-pong et jouaient au milieu de la piste de danse. Woodsy a craqué en les voyant là. — Hé ! On a loué la salle !

— Tu veux te faire éclater la tronche, c'est ça que tu veux ? a grondé un des mecs. T'es pas d'ici !

Je suis intervenu : — Il a raison, Woodsy, ce n'est pas ta boîte. Il y a plein de place. Ça ne vous ennuie pas si on fait un peu de zique, et si ça danse un peu, hein, les gars ? ai-je demandé à celui des deux qui avait l'air le plus méchant.

— Vous faites ce que vous voulez, a répondu celui des deux qui avait l'air le plus méchant.

Je me suis installé et j'ai commencé. Au départ, je ne mixais pas vraiment, je mettais les galettes, comme ça, et puis j'ai commencé à me laisser aller, à essayer un truc ou deux. C'était merdique, mais je me faisais tellement plaisir que tout le monde commençait à bien aimer aussi. Les mères et leurs mômes sautaient dans tous les sens, les branleurs s'éclataient deux par deux, même les deux méchants avaient laissé tomber le ping-pong et en mettaient un coup. Les ecstas de Woodsy avaient tous disparu, et Amber a même trouvé le moyen de fourguer quelques-uns de mes Doves. J'en ai moi-même pris deux ou trois, et aussi un petit paquet de méth cristallisée. En l'espace d'une heure, la boîte était pleine à craquer. Dans un premier temps, je n'ai pas vu le flic débarquer, mais tout d'un coup, le mec a débranché la prise, c'était foutu. Le pauvre vieux Woodsy n'a rien pu faire.

Et puis je me suis tiré en ville, dans une autre boîte qui était encore ouverte, et c'est là que je l'ai vue.

21. Heather

J'étais en boîte avec Denise et Jane, deux copines de Marie qui étaient devenues les miennes en un rien de temps, le temps qu'il faut au premier ecstasy pour envahir le corps, le temps de danser avec elles, de les serrer contre soi, de s'asseoir un moment et de pleurer avec elles sur toutes ces années gâchées. On apprend une chose, quand les gens s'ouvrent ainsi, c'est que nous sommes tous les mêmes, à la base, et que tout ce que nous possédons, c'est les autres et soi, soi et les autres. La politique en Grande-Bretagne, depuis vingt ans, est la politique du mensonge. Le problème, c'est que nous sommes gouvernés par les faibles, les esprits étroits, qui sont eux-mêmes trop stupides pour se rendre compte de leur faiblesse et de leur étroitesse d'esprit.

Donc, je suis dans cette boîte, en train de discuter avec Jane dans le coin tranquille près du bar, en attendant la montée d'un nouvel ecsta. Je sais que je raconte des conneries, mais en même temps j'apprends plein de choses, je me sens incroyablement vivante. Arrive un mec. Il s'assoit à côté de nous. Il regarde Jane et demande s'il a pris le siège de quelqu'un. Elle dit que non.

Donc il s'assoit, lui sourit, et dit : – Complètement cassé.

Il fait tourner son index contre sa tempe.

— Ouais, nous aussi, dit-elle.

— Je m'appelle Lloyd, fait-il. Il se tourne vers elle et lui serre la main.

— Jane.

Il lui sourit et la prend par les épaules, brièvement. Puis il se tourne vers moi. Ne dit rien. Ses yeux sont comme deux immenses flaques noires. Et quelque chose émane de ses yeux, un truc qui me pénètre tout droit, à l'intérieur, jusqu'au fond de moi. J'ai presque l'impression de me voir moi-même, reflétée dans ses yeux. Finalement, je m'éclaircis la gorge et dis :

— Heather.

Jane a dû sentir quelque chose, elle est montée danser. Lloyd et moi sommes restés là, à discuter, à plaisanter. On a raconté des conneries, on a refait le monde, nos vies, tout. Et puis au bout d'un moment, il m'a dit : – Dis-moi, Heather, ça ne t'ennuie pas si je te prends un peu dans mes bras, hein ? J'aimerais juste te serrer un petit moment contre moi.

— D'accord, ai-je dit. C'était arrivé. Quelque chose. Quelque chose était arrivé.

On s'est serrés dans les bras, longtemps. Quand je fermais les yeux, je plongeais dans sa chaleur, dans ses odeurs. Et puis j'ai eu l'impression qu'on bougeait, qu'on commençait à flotter ensemble. J'ai senti son étreinte se resserrer sur moi, j'y ai répondu. Nous ressentions la même chose, ensemble. Puis il a suggéré qu'on parte. Il marchait le bras passé autour de moi, il me tenait bien contre lui, et de temps en temps rejetait doucement mes cheveux en arrière, pour voir mes yeux.

Nous sommes montés jusqu'à Arthur's Seat et avons contemplé la ville en bas. Il commençait à faire froid, et je n'avais qu'un haut léger, alors il a ôté son blouson et l'a mis autour de moi, soigneusement. On a parlé encore un peu en regardant le soleil se lever. Puis on a traversé la ville pour rentrer à la maison, et je l'ai invité à monter. On s'est installés dans ma chambre, on a écouté des cassettes en buvant du thé. Marie et Jane sont rentrées.

Nous avons parlé. Je crois n'avoir jamais été aussi heureuse.

Plus tard, Lloyd s'est préparé à partir. Je voulais qu'il reste.

À la porte, il m'a caressé le bras. Il m'a dit : — Ça a été plus que super, cette nuit. Je t'appelle. Il y a plein de choses dont j'aimerais te parler, parce que j'ai vraiment aimé comme on a discuté. Ça m'a vachement fait réfléchir, à tout.

— Moi aussi.

— Bon, je t'appelle.

Il m'a embrassée sur la bouche, a fait un pas en arrière.

— Putain de merde... Il avait la voix étranglée. Puis il a secoué la tête. —'lut, Heather. Il a descendu l'escalier.

Mon cœur battait à cent à l'heure. J'avais envie de m'enfuir. J'ai couru jusqu'à ma chambre, je me suis enroulée dans mon duvet.

— Woouuuuaaaah ! a fait Marie. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle était encore là.

— Putain, je joue à quoi, là ? J'ai éclaté de rire.

J'ai passé la journée à compter les minutes, jusqu'à ce que le téléphone sonne.

22. Lloyd

Quand ton comportement personnel se met à changer, tu peux être sûr que quelque chose est en train de bouger dans la sixième dimension, celle des émotions, celle qui va au-delà du pied que tu prends avec la dope. Depuis que je l'ai rencontrée, la semaine dernière, j'ai commencé à prendre une douche tous les jours, et à me brosser les dents deux fois par jour. Je me suis mis à changer de culotte et de chaussettes quotidiennement, ce qui est rien chiant au niveau du lavomatic. En principe, un slip me faisait la semaine, et je portais l'autre pour sortir en boîte. Plus significatif encore, je me récure le gland avec soin. Même l'appart a une autre allure. Pas vraiment propre et bien rangé, mais il y a de l'amélioration.

Nukes est passé fumer un joint. C'est drôle, parce que Nukes est un mec pacifique, qui ne songerait jamais à la baston, en dehors du foot. Et puis le samedi arrive, et c'est autre chose : c'est un autre Nukes qui apparaît. Mais bon, pas pour l'instant. Il a pris pas mal de recul, depuis que les flics l'ont repéré. Je suis légèrement défoncé. En fait, c'est à Ally que je préférerais parler de mes histoires de cœur, mais Nukes est cool.

— Tu vois, Nukes, j'ai pas trop l'habitude, hein. Je veux dire, j'ai jamais été amoureux avant, alors je sais pas si c'est vraiment de l'amour ou pas, ou la dope, ou je ne sais quelle lubie. Mais il y a un truc, là, mec, un truc profond, comme spirituel...

— Vous avez baisé ? demande Nukes.

— Naaaan, attends, c'est pas ça... le cul, ce n'est pas le truc en soi. On parle d'amour, là. L'électricité, la chimie, tout ça — mais plus loin aussi, parce que ça, c'est encore le cul, c'est du plaisir. Mais je ne sais pas ce que c'est que l'amour, mec, *être amoureux*, quoi.

— Tu as été marié, non ?

— Ouais, il y a des siècles de ça, mais j'étais complètement niais à l'époque. Dix-sept ans. Tout ce que je voulais, c'était tremper mon biscuit tous les soirs, c'est pour ça que je me suis marié.

— Ça ne me paraît pas une mauvaise raison. Y a rien de mal à tremper son biscuit tous les soirs, hein.

— Ouais, d'accord, mais je me suis vite rendu compte que je voulais tirer mon coup tous les soirs, entendu, mais pas forcément avec la même

gonzesse. C'est là que ça a commencé à craindre.

— Eh ben, c'est peut-être ça, justement, Lloyd. Tu viens peut-être de trouver la définition de l'amour : l'Amour, ce serait quand tu veux tirer ton coup tous les soirs, mais avec la même gonzesse. Voilà. Bon, tu l'as tirée, cette belette, ou pas ?

— Écoute, Nukes, il y a les nanas que tu tires, et celles à qui tu fais l'amour. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ouais, je sais, je sais. Et putain, je leur fais l'amour à toutes, pauvre con, j'ai simplement dit « tirer » parce que c'est plus court et que ça fait moins pédale, d'accord ? Bon, tu l'as rencontrée où ?

— Au Pure. C'était la première fois qu'elle y mettait les pieds.

— Ce n'est pas une pucelle, si ? Ce serait assez ton style, hein, enfoiré !

— Tu parles, elle doit avoir vingt-six ans, un truc comme ça. Elle était mariée à un connard coincé, et elle s'est tirée. Elle était sortie avec sa meilleure copine, et c'était la première ou deuxième fois qu'elle prenait de l'ecsta, ce genre.

Nukes fait mine de se protéger le visage de ses mains.

— Pffuuuu... attends, mollo, attends mon vieux... qu'est-ce que tu me racontes, là ? Tu rencontres une gonzesse qui sort pour la première fois depuis qu'elle a quitté le domicile conjugal, qui vient de prendre un ecsta pour la première fois de sa vie, toi aussi tu es défoncé, et tu viens me parler d'amour ? Moi, ça me paraît ressembler un peu, je sais pas hein, à de l'amour artificiel. Y a aucun mal là-dedans, mais attends la descente avant de délirer sur l'église, la limousine et le lunch.

— Eh bien, on verra, dis-je, remarquant à quel point Nukes possède deux profils différents. D'un côté, il a une gueule superbe, de l'autre, il est à gerber. Genre le Nukes de Miami Beach, et le Nukes du film gore sur chaîne cryptée. J'essaie aussi de visualiser Heather, tout entière. Je n'arrive à voir que son visage, ses yeux. Et je m'aperçois, vachement surpris, que je ne sais même pas à quoi ressemblent ses nibards, ni son cul : la taille, la forme, tout ça. Ouais, c'est surprenant ; généralement, ce sont les premières choses que je repère. J'ai l'impression que mon visage n'a jamais été écarté du sien de plus de quelques centimètres, tout le temps qu'on était ensemble. C'est complètement autre chose, mais ce serait affreux de crever maintenant, de clamser comme un con, là, sans avoir eu cette vision, cette sensation d'elle en entier.

— Ne fonce pas bille en tête, Lloyd, voilà ce que j'en pense. Nukes se tourne, exhibant son bon profil. Tu sais bien comment on peut se monter le bourrichon à propos de quelqu'un, quand on est sous ecsta. Je me souviens d'une fois, on était quelques mecs à une fête de Slam, au Renfrew Ferry. Je commençais juste à décoller quand Henzo s'amène en courant et me dit putain, c'est carrément les avant-postes ici, l'endroit est bourré de hooligans de Motherwell. Alors je jette un coup d'œil et je vois toute l'équipe du samedi, les vrais durs, tout ça, et vachement décidés à en mettre un coup. Je me tourne vers Henzo et je lui dis : te frappe pas. Ils sont tous bourrés d'ecsta, jusqu'aux yeux. Ils sont cool. Ils font comme nous, hein ; ils prennent leur pied là où ils le trouvent. Peu importe que ce soit dans la house, avec l'ecsta, ou dans la baston, avec l'adrénaline, tout ça c'est la même chose. Donc je vais trouver un mec, un mastard que je reconnaissais, et il me voit, on se montre du doigt en rigolant comme des cons, et puis on se tombe dans les bras. Il me présente au reste de la bande, et nous voilà partis à faire la bringue ensemble. Il me dit : avec ça, on ne prend pas son pied comme avec la baston, mais au bout de quelques nuits, on arrive à mieux dormir. Avec la baston, impossible, je ne peux pas fermer l'œil pendant des jours et des jours. Enfin, c'est comme ça, mais attends le prochain match à Fir Park. Pas de quartier, hein.

— Donc, tu veux en venir où ?

— C'est comme une rave, on crée une espèce d'environnement, et ce n'est pas seulement l'ecsta – même si ça compte énormément – qui provoque ce genre de sentiment. C'est une vibration générale. Mais elle ne passe pas trop bien dans le monde extérieur. Parce que, là, les autres connards ont créé un genre d'environnement différent, qui correspond plus à la vibration de la baston.

— D'accord, mais tu peux quand même rencontrer l'amour, l'amour vrai, dans une boîte. L'environnement dont tu parles aide les gens à se rapprocher, à s'ouvrir, à lâcher leurs inhibitions. Il n'y a pas de mal à ça.

— Ouais, mais écoute ce que je vais te dire. Quelquefois, ça te joue des tours, aussi. Quand tu es sous ecsta, tu vois n'importe quelle nana comme une merveille. C'est là qu'il faut faire le test de l'acide : le lendemain, tu te prends de l'acide avec elle. Et là, tu vois de quoi elle a l'air ! Je me souviens d'une soirée au Yip Yap, avec une belette. Vraiment chouette, craquos comme pas possible, je te prie de me croire. Donc, chauffage de neurones et d'hormones, bref, comme je suis du genre romantique, tu me

connais, je suggère un petit tour jusqu'à Arthur's Seat, pour voir le soleil se lever, hein.

— Tu veux dire que tu étais raide défoncé, pas vrai ?

— Exactement, mec ! Normalement, j'aurais dit un truc du genre : ça te branche de rentrer avec moi ? Mais là, avec de l'ecsta jusqu'aux oreilles, je n'ai pas fonctionné comme je l'aurais fait d'habitude. Cela dit, maintenant je suis en permanence sous ecsta, donc c'est ça qui est devenu mon fonctionnement normal ! Mais, bon, qu'est-ce que je disais ?

— Une belette. Arthur's Seat.

— Ah ouais... bon, la nana, elle se dit, parce qu'elle aussi elle est cassée, donc elle se dit comme ça : voilà un mec romantique. Donc, direction Arthur's Seat, et là, je la regarde au fond des yeux et je lui dis : j'ai vraiment envie de faire l'amour avec toi. Maintenant. Elle est okay, donc on vire les fringues et on s'y met tout en contemplant la ville en bas, et c'est vachement bonnard. Mais tu vois, au bout de dix minutes, j'ai commencé à me sentir mal. Une espèce de tension, de malaise dégueu, un truc gerbant ; bref, la descente d'acide, et pas piquée des vers. Ils étaient fameux pour ça, les flatliners. Enfin bref, je n'avais qu'une idée, balancer la semoule et me tirer vite fait. C'est ce que j'ai fait, d'ailleurs. La nana était moyennement contente, mais nécessité fait loi, hein. Donc, tu as intérêt à vachement tourner ta langue, avant de parler d'amour. Ce n'est qu'une distraction comme une autre. Vois d'abord ce que tes sentiments donnent, transposés dans la vie de tous les jours, et ensuite, tu pourras appeler ça de l'amour. L'amour, ce n'est pas l'affaire d'une virée de week-end.

— Ouais, Nukes, mais tu vois, je change de slibard tous les jours, et je me nettoie bien la queue, le gland et tout.

Nukes a haussé les sourcils. Il a souri. — Alors, ce doit être l'amour. D'accord, je ne dis plus rien. Mais elle, elle en est où, mec ?

23. Heather

— Lloyd. Jamais tu ne penserais sortir un jour avec un type qui porte un nom pareil, dis-je à Marie.

Marie a l'air fatiguée. Elle déteste son boulot, et nous sommes mardi. Elle est en pleine descente, elle est à bout. Elle dit qu'elle voudrait vivre au-delà des week-ends, mais elle n'arrive pas à résister aux tentations. En outre, ce qui se propose en semaine, de neuf heures à cinq heures, ne tient pas la comparaison. – Ouais, c'est drôle comment ça arrive, marmonne-t-elle machinalement.

— Le truc, avec Lloyd, dis-je, sachant pertinemment que je l'ennuie, que je l'agace, peut-être même que je lui vrille les nerfs, mais c'est plus fort que moi, le truc, c'est qu'il n'a pas l'air de vouloir quoi que ce soit.

— Tout le monde veut quelque chose. Te veut-il, toi ? demande-t-elle, faisant un effort d'attention. C'est vraiment vin amour.

— Je crois, dis-je. Je souris. Cet appartement est dans un état lamentable. Il doit apparaître encore pire à Marie, en pleine descente. Je ferai un peu de ménage tout à l'heure.

— Quand comptes-tu faire l'amour avec lui ? Il serait peut-être temps que tu te fasses baiser correctement.

— Je n'en sais rien. Je me sens un peu bizarre devant lui. Nerveuse. Comme si je n'avais aucune expérience.

— Mais c'est exactement le cas, dit-elle.

— J'ai été mariée cinq ans.

— Justement ! Passer cinq ans avec le même type, qui en plus ne te baise même pas décemment, ça correspond à ne pas avoir la moindre expérience. Quand le sexe n'est qu'un rituel sans aucune signification, quand ça ne veut rien dire, quand on ne ressent rien, alors, ce n'est rien, c'est comme si ça n'existait pas. Beaucoup d'hommes se comportent comme des bran-leurs, parce qu'ils se fichent de bien ou mal baiser, mais pour une femme, mal baiser, c'est bien pire que de ne pas baiser du tout.

— Mais qu'est-ce que tu en sais, ô toi, impératrice du sommier, qui t'es toujours vantée de n'avoir eu que du premier choix ?

— J'en sais beaucoup plus que tu ne crois. Tu te rappelles, quand on était ados, les plaisanteries qu'on faisait sur les « casseurs de vitrines ». Eh

bien ils sévissent toujours. Il y a quelques semaines, je rencontre un mec vraiment cool, vraiment craquant ; genre vingt-cinq, vingt-six ans. On avait pris les petites pilules miracle, et je peux te dire qu'il y avait de sacrées vibrations-culotte dans l'air, c'était au Yip Yap. Bref, je me fais emballer proprement, et ça a fini à Arthur's Seat. On était complètement accro l'un à l'autre, on était bien, et puis tout à coup le gars est devenu tout bizarre, vachement tendu, et hop, il a déchargé avant de filer comme un lapin. Il ne m'a même pas attendue. Il m'a plantée là, en haut de la colline, comme une conne. Et un pauvre taré en maillot de cycliste, qui promenait son chien, est passé là pendant que je sanglotais à fendre l'âme. Si c'est un truc lié à la dope, fais bien attention, avec ce mec. Vas-y mollo. Prudence.

— Tu sais, Lloyd a mis ce disque de Marvin Gaye l'autre jour, une de ses chansons les moins connues. Ça s'appelle « Piece of Clay ». Elle dit que tout le monde voudrait avoir quelqu'un entre les mains, comme un morceau d'argile, pour le façonner, enfin tu vois. Et Lloyd ne m'apparaît pas comme ça. Hugh, on dirait qu'il m'a modelée, dès le début. Tout ce que je disais, tout ce que je pensais, tout ce que je faisais était en fonction de ses opinions, de ses obsessions, de ses idéologies, depuis le socialisme révolutionnaire jusqu'à l'ambition carriériste. Il y avait toujours une espèce de bataille à mener, à laquelle il donnait un nom, bien entendu, pour servir de trame à notre vie de merde. On n'avait simplement pas le temps d'agir comme des humains. Lloyd, par contre, s'intéresse à moi. Il m'écoute. Il ne rigole pas, ne ricane pas, ne me coupe pas la parole, ne balance pas systématiquement une objection, ou bien, s'il n'est pas d'accord, je sais au moins qu'il m'a écoutée. Lorsqu'il met ce que je dis en question, je ne me sens jamais ni ridiculisée, ni rabaissée, ni traitée avec paternalisme.

— Ben oui, Lloyd, ce n'est pas Hugh. Tu es libre, tu es attirée par ce type qui me fait plutôt l'impression d'un glandeur. Pas de boulot à part dealer, aucune ambition de faire autre chose, des potes à moitié cinglés. Ça doit te paraître vachement excitant, après celui que tu as connu, Heather, mais à ta place, je ne m'emballerais pas trop. Avec le temps, ça ne te paraîtra plus aussi excitant, tu verras. Non, fais-toi plaisir, prends ça comme ça vient. Ne donne pas tant de toi. C'est ça le problème, tu donnes trop. Garde quelque chose pour toi, Heather. Sinon, tu t'apercevras qu'ils prennent encore et encore. Ils prennent tout, ma fille. C'est une chose de gagner sa liberté, c'en est une autre de s'y accrocher.

— Tu joues les vieilles cyniques pourries, hein.

— J’essaie d’être lucide.

— Ouais, tu as raison. Et putain, c’est ça le gros problème. C’est que tu as raison.

24 Lloyd.

C'était incroyablement beau, c'était au-delà de ce que j'ai jamais imaginé pouvoir ressentir un jour. L'amour, pas le cul. Le sexe ne servait que d'amorce, de lanceur ; là, c'était purement un acte d'amour. J'ai senti son essence même, je le sais. Et elle aussi, je sais qu'elle a touché là un truc qu'elle n'avait jamais connu, parce qu'elle pleurait et qu'elle se cachait le visage. Jamais elle n'avait été si désarmée. J'ai essayé de la prendre dans mes bras, mais elle s'est écartée. Je suppose qu'après tous les problèmes sexuels qu'elle a eus avec son ex, c'était une telle épreuve, émotionnellement, qu'elle avait besoin de temps pour se reprendre. Ça, je peux piger, Dieu merci je suis un mec sensible. D'accord, lui ai-je dit, tout doucement, d'accord, je te laisse du temps. Ça a l'air un peu con, comme réflexion, mais c'est tout ce que j'ai pu trouver à dire. Je suis passé dans le salon et j'ai mis Scotsport : Hibs contre Aberdeen.

Après, elle a été un peu distante, un peu sèche, et elle est rentrée chez elle. J'imagine qu'il lui faut du temps pour faire le point. J'ai préparé une cassette de Bobby Womack, avec les disques de Shaun, et je suis allé la porter chez papa et maman.

25. Heather

Le cauchemar. C'était la première fois, et ç'a été l'horreur absolue. Le plus horrible, c'est que j'étais prête à jouir vraiment. Avec Hugh, ça n'arrivait jamais, donc je m'en foutais. Là, j'ai failli, mais je savais que je ne pourrais pas, et je pleurais de frustration, et ce connard d'égoïste de Lloyd s'est contenté de décharger et de rouler sur le côté. Sur quoi il a passé la journée à aller et venir avec un sourire idiot sur la figure, en racontant des conneries style peace and love, et en regardant le foot à la télé.

J'ai été obligée de partir.

26. Lloyd

Cette fois, ç'a été encore mieux que la première fois, pour moi *et* pour elle. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais la première fois, j'avais déconné dans les grandes largeurs. Elle m'a dit ce qu'elle avait ressenti. Ça m'a fait un léger choc. C'est sans doute parce qu'on craint un peu la première fois, on a envie que ce soit déjà passé, il y a trop de trucs en jeu, quand tu tiens vraiment à quelqu'un. Quand c'est quelqu'un qui compte, quand c'est vraiment de l'amour, la première baise, ça fait comme un vieux point d'interrogation posé là, sur le bord d'une relation dont tu ne sais pas si elle va vivre ou pas. Et puis, une fois que tu t'en es débarrassé, tu peux commencer à faire l'amour. Les préliminaires, tout ça, ça vient de soi-même. C'est marrant, mais tu n'as pas la moindre gêne à tremper ta queue dans une inconnue, alors que des trucs comme la lécher, la caresser, tu te sens tout con. J'aurais dû prendre de l'ecsta, la première fois que j'ai fait l'amour avec Heather. L'ecsta, c'est génial pour ça, ça fait tomber les barrières, de sorte que faire l'amour avec une inconnue, c'est toujours superbe. Cela dit, avec quelqu'un que tu aimes, les barrières devraient avoir disparu, de toute façon, donc la dope ne devrait pas faire une telle différence. Non ? Ça, c'est un truc dont j'ai l'intention de discuter avec Nukes, quand il passera.

Je me fais du thé et je me roule un joint. Je mets la vidéo d'Orb, celle avec les dauphins. Il faut que je garde l'esprit vif, j'ai des trucs vachement intimes à confier à Nukes. Le joint est bon, pour du shit d'Édimbourg, et Nukes sonne à la porte pile poil quand je l'attendais. Je mets la cassette spéciale sentiments : Marvin, Al Green, The Tops, Bobby Womack, The Isleys, Smokey, The Temptations, Otis, Aretha, Dionne et Dusty. Putain, ça te fait fondre. Quand tu écoutes tout ça en pensant à ta propre histoire, il faudrait carrément avoir les dents sèches pour ne pas te sentir complètement chamboulé, pas vrai ? Génial.

— Ça va, mec ? sourit Nukes.

— Je suis content de te voir, mon vieux, il y a un truc dont je voudrais te parler.

— Ouais ?

— Je voulais juste te demander si ça te disait de venir à McDiarmid Park, voir le match du BP Youth, demain soir. Ally a la bagnole.

— Naaan, je peux pas, j'ai un tournoi de billard au club... au fait, tu as enfin baisé avec cette nana ?

J'aime bien Nukes, je l'adore ce mec, mais là, j'aurais autant aimé avoir la visite d'Ally ou d'Amber.

27. Heather

En rentrant, j'ai du mal à m'empêcher de sourire.

— Alors ? me demande Marie en tirant sur un joint.

Je parcours l'appartement du regard. C'est un carnage. Cendriers pleins, rideaux encore tirés, cassettes et disques en vrac, hors de leurs boîtiers et de leurs pochettes. Cela a dû être une fameuse soirée. – Laisse-moi quand même ôter mon manteau !

— On s'en fout, du manteau. Alors, c'était comment ?

— Nul, parfaitement nul.

— Mmmmm... regardez-moi ce sourire, sourit Marie.

— La politesse du désespoir, tu sais.

— Allez, raconte. Je veux tous les détails.

— Eh bien, il est absolument déchaîné, question doigts et langue, une fois détendu, quand il arrête d'essayer de me faire plaisir, d'être tellement...

— Performant ?

— Ouais, c'est le mot que je cherchais.

— Il t'a léchée ?

Je hoche la tête en souriant, et sens les commissures de mes lèvres se contracter et trembler à ce souvenir délicieux.

— Heather ! Au deuxième rendez-vous !

— Ce n'était pas le deuxième rendez-vous, mais le sixième. C'était la deuxième séance de cul. Ne pas confondre.

— Continue.

— J'ai joui comme une folle, j'ai dû réveiller tout Leith. C'était extraordinaire, putain, merveilleux. D'ailleurs, j'ai recommencé. Je le sentais en moi, dans mon ventre. J'ai cru que c'était parce qu'il était mieux monté que Hugh, mais bizarrement, ils font à peu près la même taille. C'est comme ça que j'ai compris que Hugh ne m'avait jamais baisée qu'avec une demi-queue, le pauvre mec. J'étais tellement tendue avec lui que je ne m'étais jamais complètement ouverte. Avec Lloyd, par contre, j'ai l'impression d'être une orange qu'on découpe en quartiers. C'est dingue, la place que j'ai là-dedans... tu pourrais y faire entrer un convoi de poids lourds.

— Saloperie de veinarde... non, non tu le mérites, vraiment. Je suis jalouse, c'est tout. J'ai baisé avec un mec défoncé à la coke, hier soir. Pour lui, ç'a été réussi, pour moi, merdique. D'une froideur... Elle secoue la tête, l'air lugubre.

Je suis allée vers elle, je l'ai prise dans mes bras. – C'est pas grave... ça arrive, hein...

Elle m'a frotté doucement le poignet. – Ouais. La prochaine fois...

28. Lloyd

Je suis assis avec Ally. Je lui dis : – Je n’ai jamais eu autant la trouille de ma putain de vie, Ally. Je ferais peut-être bien de prendre un peu de recul, là. Ça devient carrément grave, cette relation.

Ally me regarde, secoue la tête. – Si tu te tires, Lloyd, sois certain que c’est pour de bonnes raisons. Moi, je te vois, quand tu es avec elle. Je vois bien comment tu es. Ne nie pas !

— Oui, mais...

— Oui mais rien du tout. Oui mais ne commence pas à faire le con, à moins qu’il y ait un truc que je ne sais pas. C’est le seul putain de oui mais que j’aie à te dire. N’aie pas peur de l’amour, mec, c’est ce qu’ils veulent. C’est comme ça qu’ils divisent pour régner. N’aie jamais, jamais, peur de l’amour.

— Tu as peut-être raison... on se fait des œufs ?

29. Heather

Le problème avec Lloyd, cependant, était qu'on ne se voyait jamais durant la semaine. Ça a commencé à me contrarier. Le week-end, c'était génial, on prenait de l'ecsta, on s'envoyait en l'air. C'était la grosse défonce. Mais il évitait de me voir en semaine. Un jour, j'ai décidé de le mettre au pied du mur. Je suis passée chez lui, sans prévenir.

C'était un véritable foutoir. Pire que chez Marie aux pires moments. – Simplement, je ne suis pas dans les mêmes plans, en semaine, Heather, m'a-t-il dit. Je me connais. Je ne suis pas fréquentable. Il avait une mine terrible : épuisé, les traits tirés, avec des cernes noirs sous les yeux.

— Je vois. Tu n'arrêtes pas de me raconter à quel point tu m'aimes et tout ça, mais tu ne veux me voir que le week-end, quand tu es défoncé. Super.

— Ce n'est pas ça.

— Si, c'est ça. J'entendais ma voix monter d'un ton. – Tu restes toute la journée ici, déprimé, à glander. Et nous ne faisons l'amour qu'en week-end, quand tu es sous ecsta. Tu es un tricheur, Lloyd, sentimentalement et sexuellement. Alors ne touche pas à ce qui n'est pas à ta portée. Ne prétends pas à des sentiments que tu ne peux pas vivre si tu n'es pas défoncé !

Je me sentais coupable d'être si dure, parce qu'il semblait complètement effondré, mais j'en avais assez. Je n'y pouvais rien. Je voulais avancer avec lui. Être davantage avec lui. J'en avais besoin.

— Ce n'est pas de la tricherie, putain. Quand je suis sous ecsta, je suis comme je voudrais être. Tu ne peux pas dire que cela m'ajoute quelque chose, au contraire, c'est plutôt comme si je me débarrassais de quelque chose ; de toute cette merde du monde extérieur, qui te farcit la tête. Sous ecsta, je suis vraiment moi-même.

— Et là, maintenant, tu es quoi alors ?

— Je suis une épave humaine, je suis le déchet d'un monde de merde que des connards se sont construit sur notre dos, et le plus triste de tout, c'est qu'ils ne savent même pas l'apprécier.

— Et toi, tu l'apprécies ?

— Pas maintenant, peut-être, mais au moins j'ai de bons moments, contrairement à ces enfoirés...

— Ouais, le week-end.

— Exactement ! Et j'en ai besoin ! J'ai besoin de ça ! Et putain, pourquoi j'y aurais pas droit, hein ?

— Tu y as droit. Et c'est ça que je veux te donner ! Et j'ai besoin que tu me le donnes aussi ! Écoute, ne m'appelle pas pendant quelque temps. Tu ne peux pas te passer de dope, Lloyd. Mais si tu veux me voir, alors ce sera sans.

Il avait l'air complètement accablé, mais certainement pas autant que moi, une fois rentrée à la maison et ma colère retombée. Je suis restée cloquée à côté du téléphone, sautant hors de ma peau chaque fois qu'il sonnait.

Mais il n'a jamais appelé, et je n'ai pas pu me résoudre à le faire. Ni alors, ni plus tard, après le truc que j'ai entendu, au cours d'une soirée.

Une soirée, avec Marie, Jane, une soirée où j'ai senti mon sang se glacer, dans la cuisine, en entendant des types parler d'un mec appelé Lloyd, de Leith, et de ce qu'il aurait fait, et avec qui.

Je n'ai pas pu l'appeler.

Épilogue

J'étais en train de danser, au Pure, et je me donnais à fond parce que Weatherall est monté de Londres, et il est passé l'air de rien de la dance d'ambiance à une vieille techno bien dure et les lasers se sont déchaînés et tout le monde est en train de déjanter et malgré tout je le vois, là-bas, en train de se contorsionner, de se convulser sous les stroboscopes. Il m'a vue. Il est venu. Le même blouson. Celui qu'il portait quand on s'est rencontrés. Celui qu'il a passé autour de moi cette nuit-là.

— Qu'est-ce que tu me veux ? j'ai hurlé, sans cesser de danser.

— Toi, je te veux toi, m'a-t-il crié dans l'oreille. Je t'aime.

Facile à dire, quand tu es raide défoncé à l'ecsta. Mais ça m'a fait quelque chose. J'ai essayé de ne rien montrer, de ne pas montrer non plus que je le trouvais beau. Cela faisait trois semaines. — Ouais, ben dis-moi plutôt ça lundi matin, ai-je souri. Ce n'était pas simple, parce que j'étais bien cassée aussi, et bouleversée. Mais plus jamais un mec ne se foutait de moi. Plus jamais. Le bordel ambiant commençait à être pénible. Jusque-là, c'était génial, mais, en quelques mots, Lloyd en avait fait un vacarme insupportable, avec ses conneries, les conneries qu'il me foutait en tête.

— Pas de problème, à lundi ! a-t-il crié, souriant.

— Ça, je le croirai quand je le verrai ! Putain, il se prenait pour qui maintenant ?

— Crois-le !

Oh, Batman, mon chevalier noir, j'y crois pas. — Bon, je vais essayer de trouver Jane, ai-je dit. Il fallait que je m'éloigne de lui. J'étais dans mon truc, je vivais ce que j'avais à vivre, moi. C'est un cinglé, un pauvre cinglé. J'aurais dû le savoir. J'aurais dû m'en rendre compte. Lloyd. Bon, j'y vais. J'ai traversé la piste. J'essayais de replonger dans la musique, je me déchaînais, j'essayais d'oublier Lloyd, de danser jusqu'à l'oublier, d'en revenir là où j'étais avant qu'il n'apparaisse. La foule commence à déjanter. Il y a un mec, un cinglé devant Weatherall, en train de hurler, et d'applaudir, et le DJ répond, il pousse encore les feux. Je n'en pouvais plus, j'étais à bout de souffle, et j'ai dû arrêter un moment. J'ai retraversé la piste où la foule pétait les plombs, je suis allée au bar, j'ai commandé de l'eau. Là, j'ai

vu Ally, le pote de Lloyd. – Il marche à quoi, Lloyd, ce soir ? ai-je demandé. Je n'aurais pas dû poser la question. Lloyd ne m'intéresse pas.

— A rien, m'a répondu Ally. Il était en sueur, il avait dû en mettre un sérieux coup. Il a bu deux, trois verres. Il n'a rien voulu prendre, pas de pilules, rien. Il dit qu'il va décrocher de cette merde pendant six mois. Il ne veut pas compromettre son avenir, voilà ce qu'il raconte, ce pauvre con. Écoute, mec, euh... Heather, ajoute-t-il, d'un air confidentiel, j'espère que tu ne vas pas en faire un beauf, hein.

Lloyd n'a pas pris d'ecstas. Un million de pensées fulgurent dans ma tête, merci le MDMA. Weatherall a calmé le jeu, et j'ai commencé à me sentir un peu étourdie.

— Écoute, Ally, je voudrais te demander un truc, dis-je, posant une main sur son bras. À propos de Lloyd. Je lui ai dit ce que j'avais entendu, au cours de cette soirée.

Il a ri, il a ri à gorge déployée, en se frappant sur les cuisses. Et puis il s'est repris, et m'a expliqué l'histoire.

Je me suis sentie un peu niaise. Je tripotais ma deuxième pilule que j'avais fait passer de mon soutif à la petite poche de mon jean. Il était temps. Non. J'ai aperçu Lloyd en train de discuter avec un type et deux nanas. Je lui ai fait signe et il est venu vers moi. – C'est important, cette conversation ? Ma propre voix m'a fait frémir : méchante, jalouse, sarcastique.

Il s'est contenté de sourire doucement, les yeux dans mes yeux. – Maintenant, oui, a-t-il dit.

— On bouge ? ai-je demandé.

J'ai senti son bras se glisser autour de ma taille, ses lèvres humides contre mon cou. Il m'a serrée contre lui, et je lui ai rendu son étreinte, debout sur la pointe des pieds, mes seins écrasés contre sa poitrine. Au bout d'un moment, il s'est écarté, a balayé mes cheveux en arrière. – On va chercher les manteaux, a-t-il dit. Il souriait.